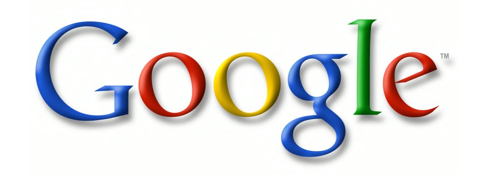
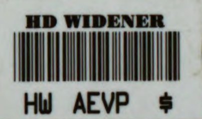




LA

[GO]UTTE D'EA[U]

PAR

Emile Souvestre.

TOME I.

BRUXELLES.

[MÉLI]NE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842

LA GOUTTE D'EAU

PAR

Emile Souvestre.

TOME PREMIER.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842

A

M. Paul Delasalle,

AVOUÉ.

I

Si la réunion de la Bretagne à la France fut un acte nécessaire et politiquement avantageux, il faut reconnaître que beaucoup de villes bretonnes eurent à en souffrir. Jusqu'à ce moment, en effet, leur importance avait été proportionnelle à l'État peu étendu dont elles faisaient partie : Vitré, Fougères, Dinan étaient de grandes places de guerre ; Saint-Malo, Morlaix, Vannes, des ports du premier ordre ;

Rennes et Nantes, des capitales : l'adjonction du duché au vaste royaume de Louis XII amoindrit toutes ces importances ; la plupart des cités bretonnes ne parurent plus que des bourgades, comparées aux riches cités de France. Ce fut, pour toutes, l'histoire de cette rivière, regardée comme un fleuve au village où elle prenait sa source, et comme un ruisseau au port où elle se mêlait à l'Océan.

Les ducs d'ailleurs ne se trouvaient plus là, à portée de voir les besoins et d'entendre les plaintes ; le gouvernement s'était éloigné de cent lieues ; il était à Paris ! Et Dieu sait avec quels regards, quel accent ce nom se prononçait alors ! Paris !... c'était quelque chose comme Pékin ou Tambouctou ! une sorte de Babylone lointaine et mystérieuse, dont la foule racontait des merveilles, mais où bien peu pouvaient aller.

La *réunion* ne tarda point d'ailleurs à amener la ruine des priviléges qui enrichissaient nos villes, et à produire le dégoût qui naît

toujours du manque d'excitation et de but! La Bretagne, devenue une petite part de la France, n'avait plus d'existence à elle, partant plus de motifs d'action! c'était une planète sortie de son orbite, et tournant autour d'un nouveau soleil dont elle apercevait à peine la lointaine lueur. Tout se refroidit et tomba en langueur. Les fortifications s'écroulèrent, les ports devinrent déserts, l'herbe envahit les rues des cités chaque jour moins populeuses. Enfin, les ravages de la ligue achevèrent une ruine à laquelle l'insouciance des populations n'opposait aucune résistance.

C'est dans cette décadence de la Bretagne qu'il faut chercher la cause des contrastes qui y frappent les yeux à chaque pas. Si vous y rencontrez, au milieu d'un amas de pauvres maisons lézardées, des fontaines sculptées, d'élégants cloîtres, de merveilleuses cathédrales, c'est qu'à la place de ce village mort était autrefois une ville riche et mouvante! Demandez à ce mendiant comment

s'appelle la rue où vous passez, et il vous répondra par quelque nom indiquant la grande cité : regardez bien autour de vous, et, sous la touffe de lierre du cabaretier, vous retrouverez l'écusson de Duguesclin ou de Tanneguy-Duchâtel ! La Bretagne entière a l'air d'une reine détrônée qui mendie, avec des restes de diadème dans ses cheveux.

Et qui reconnaîtrait, par exemple, la cour du comte Éven dans cette pauvre et terreuse bourgade, dont le nom exprime encore pourtant l'origine [1] ? Est-ce pour le Lesneven d'aujourd'hui que s'est élevée cette magnifique chapelle du Folgoat, qui semble l'annoncer de loin au voyageur comme une capitale ? Hélas ! rien n'y rappelle maintenant ni la riche cité où Alain Fergent établissait une cour de justice pour tout le Léonnais et publiait ses *us et coutumes de la mer*, ni la ville forte que Jean IV venait d'assiéger en personne

[1] Le nom de *Lesneven* signifie *cour d'Even.*

avec une armée ! Tombé au dernier rang, Lesneven n'a plus ni murailles, ni commerce, ni juges. La mousse ronge les seuils, les vignes pendent des murs à demi détachées, les pigeons nichent dans les greniers ouverts. Point de stores aux fenêtres, point d'étalage de marchands ! A peine, de loin en loin, quelques maigres enseignes surmontant un châssis à petites vitres au travers desquelles vous apercevez des rayons dégarnis ! Jamais le bruit d'une chaise de poste ou d'une voiture publique traversant les rues cahoteuses ; mais seulement quelques piétons poudreux dont les semelles de hêtre résonnent sur les pavés aigus. Là tout est immobile dans sa médiocrité ! on n'y connaît aucune des chances subites qui font de la vie des grandes villes une sorte de jeu de dés. Chaque existence s'accomplit en ligne droite ; du berceau à la tombe, chaque génération remplace l'autre dans la même condition. Nul romanesque hasard, nul changement inattendu, rien qui

puisse servir à la tragédie ni à l'épopée !...

Et cependant, là aussi sont des hommes qui aiment ou haïssent ! chacun de ces êtres obscurs a senti se lever et se coucher un soleil dans son âme ; le plus ignoré d'entre eux a peut-être enduré quelque longue passion à laquelle n'a manqué ni le fiel ni la couronne d'épines ; car le drame qui se joue au dedans de chacun de nous se proportionne à la grandeur du théâtre, qui est le cœur, et non au lieu, au rang, à la célébrité, qui n'en sont que les vaines décorations.

Le récit qui va suivre en sera la preuve. On n'y trouvera ni personnages illustres, ni prodigieux événements ; ceci est l'histoire de quelques-unes de ces destinées vulgaires dont on nie les douleurs, parce qu'elles tiennent trop peu de place et font trop peu de bruit. Tout le monde connaît les tempêtes de l'Océan ; mais tous ne savent pas que la goutte d'eau est un monde qui a aussi ses combats et ses naufrages.

II

Neuf heures venaient de sonner, et Clairou, qui avait déposé près de la fenêtre sa canne de sarment, commença sa toilette de bureau. Il quitta d'abord sa houppelande de castorine jaune pour une courte veste lustrée par le temps, remplaça son chapeau à haute forme par un bonnet de soie, ses souliers par des chaussons de lisière, puis s'assit à la table qui lui servait de bureau.

Tout y était rangé avec un ordre qui prou-

vait suffisamment que la vie entière du vieux commis se passait là. Les grattoirs, les canifs, les règles, les plumes, les crayons, étaient classés logiquement, et, pour ainsi dire, par famille, comme s'il se fût agi d'une collection d'histoire naturelle. Clairou s'assura, d'un coup d'œil, que tout était à sa place. Posant ensuite à droite sa tabatière de buis et son mouchoir à carreaux, il nettoya avec un morceau de peau les verres de ses lunettes d'acier, tailla une plume, l'essaya sur un garde-main destiné à cet usage, et se mit enfin au travail avec une sorte de contentement dont l'expression éclaircit tous ses traits.

C'est qu'en effet, loin d'être pour lui un objet de fatigue ou d'ennui, ce travail était devenu sa seule préoccupation. Placé à quinze ans dans un bureau, Clairou n'avait rien vu au delà, et la monotonie de cette existence l'avait amoindri jusqu'à lui ôter le désir d'en connaître une autre. Plié aux occupations régulières sans avoir éprouvé les capricieuses

joies de la jeunesse, tous ses instincts actifs s'étaient fanés dans leur fleur. Il n'avait pu subir ces épreuves qui élargissent notre horizon en nous donnant connaissance de nous-mêmes ; on l'avait fait passer brusquement de l'enfance à l'âge mûr, crevant les yeux de cette intelligence de bonne heure, afin qu'elle tournât plus patiemment dans le manége qui lui était destiné.

Mais il était arrivé de lui comme des fruits cueillis avant le temps et qui prennent l'aspect de la maturité sans en avoir jamais la saveur, et son âme était restée craintive, ignorante et puérile. Il remplissait en vain les fonctions d'un homme ; ce n'était au fond qu'un enfant vieilli.

Il y avait déjà longtemps qu'il était assis à sa table, distribuant des chiffres dans les étroits compartiments d'un rôle de contribution, lorsque la porte du bureau fut bruyamment ouverte par un jeune homme qui s'arrêta sur le seuil.

Son costume tenait le milieu entre celui du bourgeois et de l'artisan. Sa figure maladive avait cette expression hardie que donne l'habitude du vice, et il portait en bandoulière un fusil de fabrique anglaise.

Clairou, qui avait tressailli à son entrée, se leva à demi en lui souhaitant la bienvenue.

— Toujours à l'ouvrage, père Grattoir, s'écria le jeune homme, avec cet accent enroué que donne une demi-ivresse ; je veux être rompu vif si au jour du jugement vous ne ressuscitez pas votre plume derrière l'oreille, et faisant un compte de centimes additionnels.

— Il faut bien, il faut bien ! répondit le vieux commis en riant d'un air timide.

— A cause des huit cents balles que vous donne ce cancre de Souriau ?

— M. Choppart !... interrompit Clairou effrayé.

— Eh bien, quoi ? reprit celui-ci ; avez-

vous peur que le percepteur ne m'entende! Je fais cas de lui, voyez-vous, comme d'un œuf à la mouillette! Un cuistre dont la conscience est plus mauvais teint que le drap noir, et qui a changé de couleur sous tous les gouvernements. Je puis parler haut, moi, qui étais parmi les purs quand on brûlait des amorces pour la bonne cause.

Choppart avait effectivement servi en 1815, sous les ordres du comte de Massol, et il s'était mis à la tête d'une bande de chouans qui avaient eu avec les douaniers et les gardes nationaux quelques engagements qu'on se rappelait encore dans le pays. Aussi, retranché derrière ce souvenir, qui lui avait valu une pension, il prenait toute liberté en actions et en paroles, n'épargnant ni les agents du pouvoir, ni les nobles, ni le clergé. On le souffrait moitié par crainte, moitié par considération pour les services qu'il avait rendus ou qu'il pourrait rendre au besoin, car c'était un de ces hommes qui, sans appar-

tenir à aucun parti, servent énergiquement celui qui les solde, et que l'on ménage pour les besognes compromettantes ou désespérées.

— Vous êtes connu, monsieur Choppart, reprit Clairou, qui espérait couper court aux observations critiques de l'ancien chouan; tous les royalistes savent que vous avez défendu notre cause...

— Votre cause ! interrompit Choppart en frappant sur sa cuisse; vous avez une cause, vous, père Grattoir?

—Doutez-vous de mes opinions? balbutia Clairou.

Choppart haussa les épaules.

—Laissez donc, vous êtes tous les mêmes; vous avez pour opinion politique de garder votre place! Votre patron, par exemple, le père Souriau, ne l'ai-je pas vu bonapartiste, puis royaliste, sans compter qu'il avait été républicain auparavant?... Un fonctionnaire public, voyez-vous, père Grattoir, ça met tou·

jours ses culottes comme le veut le gouvernement.

—Permettez...

— Et vous-même, croyez-vous qu'on soit votre dupe? On vous connaît, vieux pandour, ainsi que votre beau-frère Braillé; un calotin interdit qui fait le saint homme après avoir prêté le serment à la constitution; vous êtes une famille de philosophes...

— Je vous prie de ménager vos expressions, M. Choppart, dit Clairou offensé.

—Oui, oui, reprit le chouan en ricanant; vous avez beau vous mettre à l'abri sous la cocarde blanche, comme sous un parapluie, et attacher à votre boutonnière la décoration du lis, le cœur qui se cache dessous est bleu!...

—C'est une injure, monsieur, interrompit Clairou.

— Possible! mais je mettrais ma main au feu, père Grattoir, qu'au fond vous êtes un bonapartiste.

Clairou se leva d'un bond.

— C'est faux ! s'écria-t-il d'un accent auquel la peur donnait de la colère ; bonapartiste, moi ?... Je suis un honnête homme, monsieur ; j'ai souscrit pour Chambord, monsieur ; on trouve chez moi les portraits de toute la famille royale... Bonapartiste !... je prouverai que c'est une calomnie ?

La voix du vieillard était étouffée par l'émotion ; Choppart éclata de rire.

—Allons, père Grattoir, on vous croit, dit-il, en frappant sur l'épaule du commis ; c'est une plaisanterie...

— On ne plaisante pas ainsi, reprit Clairou d'une voix tremblante... Ceux qui ne me connaissent point pourraient croire... Ai-je jamais manqué d'illuminer à la fête du roi ?

— A travers les vitres.

— De mettre un drapeau blanc ?

— C'était une vieille nappe.

— Ah ! vous voulez me perdre, monsieur ! s'écria le commis exaspéré.

— Moi, nullement, père Clairou, dit Choppart en riant; je veux seulement que vous me donniez l'avertissement pour le marquis.

—On n'appelle pas un employé du gouvernement bonapartiste.

— Je plaisantais.

—Je suis père de famille, monsieur; et un père de famille...

— Ah! au diable! interrompit le chouan impatienté; en voilà assez, père Grattoir; voulez-vous me donner l'avertissement de M. de Cilly?

— Le jeune?

—Et non! l'aîné.

Clairou se mit à fouiller machinalement dans ses rôles, et Choppart s'approcha de la fenêtre.

Il allait l'ouvrir, lorsque le bout de son fusil heurta le chapeau du commis, qui était accroché au mur: le chapeau tomba, et un journal en sortit. Mais Clairou était si ému, qu'il n'y prit point garde; le nom de bona-

partiste résonnait encore à son oreille, et il continuait à protester à demi-voix de sa loyauté en feuilletant le registre, quand Choppart, qui s'était baissé pour ramasser la gazette, poussa, tout à coup, une exclamation de surprise.

— Qu'y a-t-il? demanda le vieux commis.

— Ce qu'il y a, s'écria le chouan, vous allez le savoir.

Clairou leva la tête avec inquiétude.

— Vous dites que vous êtes un blanc, n'est-ce pas?

— Je le soutiens.

— Dévoué au trône et à l'autel? comme dit le sous-préfet.

— Corps et âme.

— Eh bien, moi, je dis que vous êtes un vieux tartufe, père Grattoir.

— Monsieur!...

— Et j'en ai la preuve.

— Comment?

— La voilà.

— Mon journal! s'écria Clairou en pâlissant.

— Oui, reprit Choppart; et quel journal!... celui des jacobins... *le Constitutionnel!*

— Monsieur, balbutia le commis, c'est un hasard...

— Laissez donc! s'écria le chouan; c'est Fortin qui l'aura prêté au père Braillé, qui vous l'aura passé... Un employé du gouvernement lire *le Constitutionnel!*...

— Je vous jure, reprit Clairou tremblant, que je n'ai pas l'habitude... Le maître de poste me prête *le Drapeau blanc!* Regardez, voici les derniers numéros.

— Oui, ils sont sur la table, ceux-là, pour qu'on les voie... et l'autre au fond du chapeau. M. le curé avait raison, Clairou, de vous regarder comme un mal-reteint...

— M. le curé a dit cela?...

— Et s'il savait que vous lisez *le Constitutionnel*...

— Ah! n'en parlez pas, au nom de Dieu!

— Bien, bien ; ça dépendra, dit Choppart. Si vous voulez que je me taise, il faut avertir votre fille d'être plus polie.

— Elle le sera.

— Et surtout, ajouta le garde-chasse en baissant la voix, qu'elle retienne sa langue sur la petite mercière, papa Clairou. On ne doit pas regarder de trop près qui entre ou qui sort de chez une voisine, surtout quand on reçoit des visites pour son propre compte...

— Que voulez-vous dire ?

— Je m'entends ; répétez seulement la chose à mademoiselle Joséphine.

— Je vous le promets, M. Choppart ; et si vous avez jamais besoin de moi pour des copies à écrire, des comptes à régler, vous vous rappellerez que je suis à votre disposition.

— Parce que vous êtes à ma discrétion ! On ne l'oubliera pas, père Clairou. Je sais que désormais vous ne pouvez rien me refuser... Mais cet avertissement ?

— Le voici.

— Le commis acheva la note, qu'il remit au garde-chasse du marquis. Il lui recommanda ensuite, de nouveau, la discrétion, le reconduisit jusqu'à la porte; puis, revenant à son bureau, il se laissa retomber dans son fauteuil en poussant un soupir prolongé.

La lecture du *Constitutionnel* n'était point, en effet, un léger crime à cette époque, et plus d'un obscur employé avait dû sa révocation à de moindres hardiesses. La réaction entreprise par la restauration en faveur des idées absolutistes avait trouvé de la résistance dans les lumières, les richesses et les habitudes des grandes cités; mais, dans les petites villes, l'ignorance, la jalousie, et surtout la pauvreté, lui étaient venues en aide. Là, chacun avait d'autant plus besoin de son emploi qu'il était plus modique; aussi, Dieu sait quelle exagération de dévouement pour le conserver! c'était à qui donnerait quelque gage de son zèle. Il n'était point de quasi-

noble, récemment pensionné, point d'administrateur nouveau, point de fonctionnaire conservé qui ne voulût prouver son utilité en sauvant la monarchie. Malheureusement l'occasion de faire de grandes choses manquait partout ; il fallait donc grossir les petites. On dénonçait pour une fleur, on persécutait pour l'empreinte d'un bouton, on destituait pour une souscription aux *Victoires et Conquêtes !* Il en était résulté partout une sorte de terreur, non pas avouée comme celle de 1793, mais sourde, honteuse, énervante ! Le péril avait perdu ses sublimes proportions, par suite son intérêt ! On n'avait plus à se défendre contre le bourreau, mais contre la misère ; la crainte s'était rapetissée comme tout le reste. Le fonctionnaire auquel on pouvait reprocher de longs services tâchait de s'en racheter par son exaltation religieuse et royaliste. On voyait tous ces incrédules, qui avaient bivaqué dans les églises et dansé à la mort du tyran Capet, apprendre tout bas

leurs prières, et s'attendrir au service anniversaire du roi martyr! comédie attristante qui condamnait des vieillards à une tardive hypocrisie, et les forçait à flétrir leur passé pour conserver le repos de leurs vieux jours.

Encore si ces conversions subites avaient pu leur assurer le pardon! Mais trop de solliciteurs aboyaient autour du nouveau pouvoir pour qu'il acceptât tous ces repentirs. Il fallait récompenser des dévouements d'autant plus criards qu'ils attendaient depuis un quart de siècle. Les coupables les moins protégés furent donc sacrifiés. Ces épurations avaient été nombreuses à Lesneven, et elles continuaient encore tous les jours. M. Souriau y avait échappé, grâce à la protection de quelques nobles et du curé; mais Clairou avait craint, un instant, d'être traité comme ces pauvres esclaves que les grands coupables de l'antiquité abandonnaient aux dieux vengeurs en expiation de leurs propres iniquités: par bonheur, son modeste emploi ne tenta au-

cune fidélité besoigneuse, et, n'ayant point à le frapper, on ne lui trouva point de tort.

Il commençait donc à se rassurer, lorsque la découverte faite par Choppart vint réveiller toutes ses craintes. Qu'allait-il devenir si l'on apprenait cette lecture du *Constitutionnel* ? Il était évident que son sort devait être celui de Maître Aliboron dans la fable des *Animaux malades de la peste*. Faible et obscur, il ne pouvait espérer de pardon ; et M. Souriau se trouverait trop heureux de prouver son dévouement à la bonne cause en le chassant.

Or, pour le vieux commis, une destitution équivalait à une condamnation capitale. Il n'avait ni assez de souplesse, ni assez d'activité pour essayer une nouvelle carrière ; les fonctions qu'il remplissait étaient devenues sa vie ; hors d'elles, il ne comprenait rien ! Cet esprit ressemblait à une horloge montée dont l'aiguille n'aurait pu prendre une nouvelle direction sans se briser.

Du reste, les inquiétudes de Clairou ne da-

taient point de la rentrée des Bourbons; chacune des révolutions qui s'étaient succédé depuis trente années avait réveillé en lui les mêmes craintes : cette vie obscure et silencieuse n'avait été qu'une longue succession d'attentes sans joie, de prudences sans sagesse, et de tourments sans grandeur. Pour conserver le pain de chaque jour, il avait fallu que le vieux commis abdiquât sa liberté au profit de la faim; qu'il défendît à son intelligence de comprendre, à son cœur de préférer! Semblable à ces femmes dont les caresses appartiennent à qui les paye, il avait dû colporter son amour de pouvoir en pouvoir, de système en système... Honteuse prostitution, au moyen de laquelle nos gouvernements modernes ont transformé la meilleure part de la nation en serfs attachés pour toujours à la glèbe ministérielle.

III

Clairou venait de traverser l'espèce d'antichambre obscure qui conduisait du bureau à la chambre de M. Souriau, et il allait frapper à la porte de celui-ci, lorsqu'un bruit de voix l'arrêta : il reconnut l'accent incisif du curé, qui semblait parler avec plus de chaleur encore qu'à l'ordinaire.

Après avoir hésité, ne sachant s'il devait interrompre un pareil entretien ou revenir,

le vieux commis approcha un œil de la serrure ; mais les interlocuteurs étaient assis près de la cheminée, et l'on ne pouvait les voir.

Dans ce moment, son nom clairement proprononcé le fit tressaillir ; il pencha la tête en prêtant l'oreille.

— Mon Dieu ! je sais qu'il n'est point méchant, disait le curé ; mais l'absence du mal n'est pas le bien : c'est un cœur tiède, et nous avons le droit d'exiger de nos amis autant d'énergie que nous en trouvons dans nos ennemis. La famille de ce Clairou est d'ailleurs un objet de scandale ! Il a chez lui un prêtre interdit, le père Braillé ?

— C'est son beau-frère.

— Cet homme a osé venir au presbytère pour me demander à approcher des sacrements ; je lui ai appris que les ordres de monseigneur nous défendaient d'assister un prêtre assermenté, fût-ce à son lit de mort, à moins d'une rétractation.

—Et il n'a point voulu la faire ?

—Il m'a répondu qu'il ne pouvait acheter le secours de l'Église par un mensonge, et qu'il en appelait à Dieu de la décision de monseigneur.

— Quelle insolence! dit Souriau en haussant les épaules.

— Les impies ont tous le même langage, reprit M. Manarch; ils ne veulent reconnaître que l'autorité de Dieu, parce qu'elle est invisible et éloignée : c'est encore un subterfuge de l'orgueil.

— Heureusement que ce Braillé n'exerce ici aucune influence, observa Souriau.

— Vous vous trompez, reprit le curé; cet homme a des qualités vulgaires qui l'ont fait aimer : on vante sa douceur, sa sensibilité, son dévouement, et ces éloges sont autant de protestations indirectes contre le châtiment qui le frappe. Turbulent, vicieux, il nous justifierait, tandis qu'irréprochable et résigné, il semble nous accuser. Ce sont de pareils exemples qui habituent à faire une dis-

tinction dangereuse entre l'honnête homme et le bon catholique. Du reste, je voudrais éloigner de notre ville toute cette famille.

—La fille de Clairou pourtant me semble digne de quelque intérêt, observa Souriau en hésitant ; elle a reçu au couvent une éducation au-dessus de sa classe.

— Et qui sera cause de sa perte, acheva M. Manarch. Élever un enfant du peuple pour une autre condition que la sienne, c'est livrer son âme à deux démons, le mécontentement et l'orgueil. La semence, du reste, commence à porter ses fruits : Suzanne, autrefois si pieuse, n'a point paru cette année aux offices du soir, et elle a dansé aux derniers pardons. La fille d'un employé doit de meilleurs exemples.

Le percepteur hasarda une justification ; Mais M. Manarch l'interrompit.

—Le seul moyen d'aider à la régénération monarchique et religieuse du pays, dit-il, est de n'employer que des gens irréprocha-

bles ; en agissant autrement, les anciens fonctionnaires qui ont conservé les faveurs du gouvernement pourraient faire douter de la sincérité de leur dévouement.

M. Souriau comprit l'allusion et rougit.

—Je ne voudrais point exciter un tel soupçon, monsieur le recteur, dit-il ; mais j'avoue que je serais dans un grand embarras s'il fallait remplacer Clairou.

—N'est-ce que cela ? répliqua M. Manarch ; je vous trouverai quelqu'un.

—Ah ! vous connaissez... ?

—J'ai un de mes neveux qui finit cette année ses classes à Saint-Pol.

—Certainement... je serais heureux d'employer le neveu de M. le recteur, reprit le percepteur d'un ton contraint... Je crains seulement qu'il ne soit bien jeune...

—Clairou avait le même âge lorsque vous l'avez pris.

— Vous avez raison... Mais la place est si peu de chose...

— Vous serez toujours libre de la rendre meilleure, répliqua le curé en souriant.

Souriau perdit contenance.

—Du reste, reprit M. Manarch, qui n'avait voulu que préparer les voies, nous en reparlerons; c'est une affaire qui demande réflexion. A propos, vous avez reçu une lettre de notre député?

— Hier.

— Et vos inquiétudes sont complétement dissipées?

— Grâce à vos excellentes recommandations, je conserverai ma perception.

— A la bonne heure, on doit s'aider entre chrétiens, et à l'occasion je compte également sur vos bons offices.

En parlant ainsi, le curé avait ouvert la porte de la chambre donnant sur l'escalier, et Clairou n'entendit point la réponse de Souriau qui le reconduisait.

Mais il en savait assez : la conversation qu'il venait d'écouter transformait toutes ses

craintes en certitude. M. Manarch était trop adroit pour ne pas amener M. Souriau à sa volonté dès qu'il le voudrait sérieusement. Il venait d'ailleurs de lui rendre un service qui permettait de tout exiger, et il était évident que le percepteur ne pourrait refuser de lui sacrifier Clairou, ne fût-ce que par reconnaissance.

Cette pensée jeta le vieux commis dans le désespoir. Il revint à son bureau éperdu, et ne sachant à quel projet s'arrêter.

IV

Clairou habitait, sur la route du Folgoat, une petite maison d'un seul étage, à laquelle on arrivait en traversant une espèce de courtil couvert de hautes herbes. Derrière la maisonnette s'étendait un jardin planté de pommiers, cultivé par Braillé à ses heures de loisir, et où Suzanne avait son parterre.

Celui-ci, dessiné par le vieux prêtre avec une exactitude qui témoignait de sa bonne

volonté, sinon de son bon goût, ressemblait assez à une des planches de la géométrie rectiligne de Bezout. Tous les compartiments, soigneusement disposés en lignes parallèles et tirées au cordeau, étaient bordés de buis taillé : une double rangée de tulipes en garnissait les bords, tandis que le milieu était occupé par des rosiers, des giroflées jaunes et des thlaspis.

Une large allée conduisait de ce parterre à une tonnelle ombragée de clématites, où le père Braillé avait coutume de venir réciter chaque jour son bréviaire : car, bien que le refus de rétracter son serment à la constitution l'eût fait interdire, le vieux prêtre n'avait renoncé à aucune de ses croyances ni de ses habitudes. Pour lui, la vérité n'avait point changé avec ses intérêts. Placé entre l'autorité de l'Église et l'inspiration de sa conscience, il avait obéi à celle-là, involontairement, pour ainsi dire, et par impuissance d'agir autrement; mais il avait accepté en

même temps, à titre d'expiation, le châtiment infligé à sa désobéissance ; il le subissait sans se plaindre ni se justifier, comme les rigueurs d'une loi que l'on révère et qu'il a pourtant fallu violer une fois. C'était, du reste, une de ces saines natures qui sentent le devoir sans le discuter, et vont au bien par une pente inévitable : aussi sa disgrâce ne lui avait-elle rien ôté de sa sérénité. Content d'avoir satisfait à sa raison par la résistance, et à la discipline ecclésiastique par l'acceptation de la punition, il s'abandonnait, pour le reste, à la miséricorde de celui qui avait promis la paix *aux hommes de bonne volonté*. Quant aux humiliations et aux souffrances encourues, il ne se les rappelait que comme des tourments passés dont le souvenir rendait le présent plus doux ; et tandis que d'autres, à peine éprouvés, maudissent la vie, lui, si rudement châtié, il continuait à la recevoir comme un bienfait, tenant compte à l'hiver de ses rayons de midi, à l'été de ses brises

du soir. Esprit docile, qu'aucune persécution n'avait poussé à la révolte ; cœur si ouvert et si pur, que rien n'avait pu y aigrir.

Puis, il faut l'avouer, le père Braillé avait trouvé une consolation dans son malheur même. Forcé de venir habiter chez Clairon, il trouva dans sa nièce l'image d'une jeune sœur à peine entrevue autrefois, mais dont il avait conservé ce vague et doux souvenir laissé par les morts que l'on n'a pas eu le temps d'aimer. En voyant Suzanne grande et belle, il lui sembla retrouver cette sœur elle-même, telle qu'il l'avait laissée, trente ans auparavant, lorsque, traversant la maison paternelle pour rejoindre la cure qui lui était confiée, il avait embrassé ses parents une dernière fois. Hélas ! depuis lors tout avait disparu, et les êtres aimés, et les choses connues !... De tout le passé, il ne restait plus rien que cette jeune fille, fantôme d'un souvenir déjà loin !

Aussi le vieillard éprouva-t-il à son aspect

une sorte de trouble douloureux et tendre ; il lui sembla trouver en Suzanne un dernier rayon du soleil de sa jeunesse, éclipsé depuis si longtemps ! Une source d'émotion qu'il croyait fermée se rouvrit en lui, et il se sentit saisi d'une soif nouvelle de tendresse et de protection.

Or qui ne connaît la grâce de ces rajeunissements subits? Qui ne s'est ému devant les enthousiasmes inattendus des vieillards? L'approche du dernier terme imprime, chez eux, à tous les sentiments qui ne comptent qu'avec l'avenir, une sorte de désintéressement et de grandeur touchante. On s'attendrit en acceptant leurs affections tardives comme on le ferait pour les dernières caresses d'un mourant ; on les aime plus en songeant combien peu de temps il reste pour les aimer.

Suzanne n'avait point manqué de céder à ce charme, et de répondre à l'affection de son oncle avec la prodigalité de cœur que la jeunesse apporte dans tous ses élans. Le père

Braillé était devenu le confident de ses moindres pensées et le compagnon de toutes ses actions. Rapprochés par le besoin d'aimer, l'enfant et le vieillard marchaient de pair ; ils avaient les mêmes habitudes, les mêmes goûts, les mêmes ignorances ; car la vie n'avait rien appris au vieux prêtre, sinon à aimer ses semblables à l'égal de lui-même, et à prendre les joies comme les fleurs, là où Dieu les avait mises, et où il pouvait les cueillir.

Le soir du jour où commence notre récit, tous deux étaient assis dans la principale pièce du rez-de-chaussée qui servait à la fois de cuisine et de salon : Suzanne repassait du linge entassé devant elle, tandis que le père Braillé lisait à haute voix les *Nouveaux Tableaux de famille*, d'Auguste Lafontaine. Il achevait les dernières pages du roman d'une voix que l'attendrissement faisait trembler. Quant à la jeune fille, elle était tournée vers son oncle, les deux mains posées sur la poi-

gnée du fer à repasser, et de grosses larmes coulaient silencieusement le long de ses joues plus animées. Enfin le père Braillé ferma le livre, et elle poussa un soupir de regret.

— Quoi ! c'est tout ? dit-elle.

— Tout, répondit le prêtre en retirant ses lunettes et s'essuyant les yeux.

— Ah ! je voudrais que le livre n'eût jamais fini, reprit l'enfant avec une longue aspiration entrecoupée.

— Moi aussi, dit Braillé. Quels tableaux et quels enseignements ! Comme ils sont malheureux ! mais aussi comme ils comptent sur Dieu ! Pauvre Élisabeth ! pauvre Mina !...

Ses yeux se levèrent sur Suzanne, et il lui tendit les deux mains : celle-ci les serra dans les siennes.

— Ah ! l'on s'aime mieux après de pareilles lectures, dit-elle.

— C'est la vérité, reprit le prêtre ; elles ouvrent le cœur, comme la baguette de Moïse ouvrait les rochers.

— Et cependant c'est un roman, ajouta la jeune fille en montrant le volume.

Braillé haussa les épaules.

— Quand tu voudras juger un livre, ne t'inquiète ni de la forme ni du titre, dit-il; qu'importe la robe du prédicateur! mais vois si, après l'avoir lu, tu es plus disposée à chérir tes semblables et à souffrir pour leur bonheur : le reste, vois-tu, n'est que le corps, ceci est l'âme.

Comme il achevait ces mots, un bruit de pas l'interrompit.

— C'est le père, s'écria Suzanne en repoussant la table sur laquelle elle repassait.

Clairou venait, en effet, de s'arrêter à la porte pour s'essuyer les pieds contre le seuil. La jeune fille courut à sa rencontre avec une exclamation de bienvenue, et avança la tête à la hauteur de ses lèvres.

— Bonjour, enfant, dit le commis d'un air préoccupé et en déposant sa canne près de la porte. Où est ton oncle?

— Me voici, dit Braillé : mais d'où vient, mon frère, que vous arriviez aujourd'hui avant l'heure ?

Clairou tira vivement sa montre.

— C'est la vérité, dit-il en laissant retomber son bras d'un air désolé... avant l'heure !... C'est la première fois depuis la mort de ta mère, Suzanne.

— Votre exactitude est connue, dit Braillé en souriant, vous servez le plus souvent d'horloge aux voisins.

Clairou ôta sa houppelande sans répondre, et prit sa veste de maison posée sur un vieux fauteuil. Suzanne était retournée à son ouvrage ; Braillé prit son bréviaire et se leva.

— Vous allez au jardin ? demanda le commis.

— Vous voyez, dit Braillé, en montrant le livre qu'il tenait à la main.

— Je vais vous suivre.

— Vous avez à me parler ?

— Oui.... un conseil.... à vous demander.

— Allons, dit le prêtre en ouvrant la porte ; si M. Henri vient, Suzanne l'avertira d'attendre.

Celle-ci fit de la tête un signe affirmatif, et tous deux sortirent.

V

Restée seule, Suzanne se hâta d'achever son travail retardé par les émotions de la lecture; mais son esprit la ramenait malgré elle aux émouvantes images du livre. La tête penchée et chantant à demi-voix quelques refrains sans suite, elle retournait, avec une sorte de tremblement curieux, à travers toutes ces scènes d'angoisses et d'amour; elle les plaçait, par la pensée, dans les lieux qui lui étaient

connus, elle s'y mêlait, et en devenait insensiblement l'héroïne.

Élevée au couvent par l'entremise d'une parente qu'elle avait perdue depuis, Suzanne ne connaissait du monde que ce que lui en avaient appris les livres. La vie était pour elle comme ces contrées lointaines dont nous avons lu de vives descriptions et que nous voyons non telles qu'elles sont, mais telles que l'écrivain a voulu les montrer. Malheureusement, l'expérience ne pouvait rectifier ses erreurs, car, renfermée dans les soins du ménage, elle avait été condamnée à la solitude qu'impose toujours le travail assidu. Tel est, du reste, dans notre société, l'inconvénient des positions extrêmes, que la vérité sur toute chose leur échappe : à l'un des bouts de la chaîne la matière et le loisir manquent pour l'observation ; à l'autre, le tumulte et le masque conventionnel que revêt chacun la rendent aussi dangereuse que difficile. Aussi la vie ressemble-t-elle à un pay-

sage que l'on n'aperçoit bien ni de trop haut ni de trop bas : il faut la traverser par son milieu, entrevoir toutes les classes et coudoyer tous les caractères pour arriver au sentiment vrai des êtres et des choses.

Cependant l'ignorance de Suzanne n'était point de l'aveuglement. Elle avait toutes ces lueurs qui viennent du dedans, tous ces reflets dont l'objet nous échappe : espèce de mirages de la vie qui permettent de remplacer l'expérience par la divination. Comme tous ceux qui ont vécu loin du froissement du monde, elle possédait une susceptibilité instinctive qui faisait que son âme se refermait d'elle-même à certains contacts. Ainsi, chrysalide ou papillon selon le regard qui l'effleurait, elle passait tour à tour de la confiance à la crainte, de la joie folle et bondissante à l'immobilité.

Son attachement d'habitude pour son père et sa tendresse de choix pour Braillé avaient été longtemps ses seules affections; non qu'elle

n'eût désiré des amitiés plus conformes à son âge, mais sa beauté avait toujours été à cet égard un invincible obstacle.

Cette beauté n'était point, en effet, contestable ou voilée, comme la plupart; elle avait quelque chose de splendide qui, au lieu de solliciter l'admiration, la forçait. Une chevelure blonde, dont les reflets formaient une auréole, encadrait son visage ovale; ses yeux étaient de ce bleu verdâtre, image du ciel dans les profondeurs de l'Océan; son nez fin et droit rappelait la statuaire antique, et le sourire avait sur sa bouche je ne sais quelle mélancolie fière et douce qui subjuguait. Quant à sa taille, elle était élevée, mais sans que l'on s'en aperçût; forte, souple et charmante à la fois. Aussi Suzanne ne pouvait-elle paraître sans attirer tous les yeux. On cherchait en vain le défaut à reprendre dans cet ensemble harmonieux et charmant, et le regard qui s'y était arrêté pour un examen sévère s'y oubliait enchanté. D'autres person-

nes, près d'elle, pouvaient être belles, aucune ne pouvait être remarquée.

On comprend quelle envie une pareille supériorité avait dû exciter parmi les égales de Suzanne ; aussi sollicita-t-elle en vain leur amitié. Sa beauté la rendait odieuse aux plus vaines, et les plus modestes en redoutaient le voisinage. Il fallut donc se résigner à vivre sans compagne et sans amie.

En revanche, les jeunes gens accoururent en foule, précisément attirés par ce qui avait éloigné les jeunes filles. Mais tous vinrent secrètement animés de prétentions que Suzanne eut bientôt devinées ; elle accueillit donc leurs assiduités avec une indifférence et un mépris qui ne tarda pas à les éloigner l'un après l'autre, désabusés de tout espoir et blessés à l'orgueil.

Un seul persista. Hardi et exercé aux séductions de bas étage, le sergent Fayol avait juré devant tous les sous-officiers de sa compagnie qu'il se ferait aimer de Suzanne, et

son amour-propre y était désormais aussi intéressé que sa passion ; aussi ne se rebuta-t-il point aux premiers repoussements de la jeune fille. Fayol avait cette prétendue expérience des femmes que donnent quelques premiers succès plus honteux qu'instructifs, qui fait regarder toute résistance comme une sorte de satisfaction à l'usage. Sa vanité, d'ailleurs, l'empêcha de prendre au sérieux les répugnances exprimées par Suzanne, et il n'y vit que le caprice d'une jeune fille qui voulait être attaquée en règle, afin de passer par toutes les émotions de la défense. Le sergent eût préféré une capitulation plus prompte ; mais forcé d'accepter le programme qu'on lui imposait, il fit ses dispositions en conséquence, et commença sa campagne amoureuse avec toute la prudence dont il était capable.

Craignant d'abord d'effaroucher Suzanne par une déclaration faite de vive voix, il lui écrivit. Comme tous les séducteurs de profes-

sion, Fayol avait de grandes prétentions à l'éloquence épistolaire : son style, tissu de lieux communs amoureux, que diapraient de loin en loin quelques phrases de roman, ne ressemblait pas mal à ces étoffes usées, çà et là reprisées avec un fil neuf et éclatant ; mais l'ensemble brillait d'une sorte de faux éclat qui avait plus d'une fois excité l'admiration de ses vulgaires conquêtes.

Suzanne lui laissa ignorer si elle partageait ou non cette admiration, car elle ne lui dit rien de la lettre qu'elle avait reçue. Fayol en écrivit une seconde, puis une troisième ! La jeune fille continua à garder le silence. Cependant le sergent ne perdit point courage. On recevait ses lettres, on y prenait goût sans doute ; l'effet pouvait en être lent, mais il était inévitable. Il continua, en conséquence, à écrire, ayant soin d'échauffer de plus en plus son style, et de graduer la hardiesse de sa passion.

Bientôt il lui sembla que le masque glacé

sous lequel la jeune fille avait jusqu'alors caché toutes ses sensations commençait à fondre ! Il le fit remarquer à son ami Henri Raynal, qu'il avait depuis peu présenté chez Clairou, et celui-ci en fut frappé comme lui. S'ils arrivaient après l'heure accoutumée, ils étaient sûrs de trouver Suzanne qui les attendait à sa fenêtre; s'ils parlaient du départ de la compagnie, elle se troublait et devenait subitement rêveuse. Les lettres que le sergent continuait à écrire n'amenaient encore aucun aveu, mais Suzanne trouvait mille moyens indirects d'y répondre. Ainsi Fayol lui ayant demandé un gage de son amour, le soir même la jeune fille cueillit un bouquet qu'elle lui présenta, tandis qu'elle n'offrait à Henri qu'une simple rose !

Cette dernière faveur parut assez concluante à Fayol pour qu'il songeât à terminer l'aventure. Il annonça, en conséquence, à ses amis rassemblés que tout marchait à souhait, et les remit à un mois pour le dénoûment.

Profitant ensuite de l'absence de Clairou et du père Braillé, il se présenta à Suzanne, et entama chaudement l'explication résolue.

La jeune fille se troubla aux premiers mots; mais, se remettant presque aussitôt, elle répondit froidement au sergent qu'il perdait près d'elle son temps et ses galanteries : Fayol sourit avec fatuité.

— Vous ne voudriez point être crue, méchante, dit-il; j'ai d'ailleurs des droits...

— Vous ! s'écria Suzanne.

— Avez-vous oublié ce bouquet accordé l'autre jour en réponse à mon billet?

La jeune fille le regarda avec une exclamation de surprise; puis, courant à sa table de travail, elle en retira un paquet de lettres dans lesquelles Fayol reconnut, au premier coup d'œil, ses missives amoureuses.

— Vous pouvez vous assurer que mon bouquet n'était point une réponse, monsieur, dit-elle.

Fayol jeta les yeux sur les lettres que Su-

zanne lui présentait, et s'aperçut qu'elles étaient toutes cachetées comme au moment de leur envoi.

— Ainsi, vous n'avez même pas daigné les lire? s'écria-t-il.

— A quoi bon? répondit la jeune fille; ne savais-je pas d'avance que tout y était jeu d'esprit et tromperie? Je ne pouvais ni ne voulais y ajouter foi.

— Et vous les avez reçues pourtant; vous m'avez laissé croire qu'elles pouvaient vous plaire!...

— J'ai eu tort peut-être, dit Suzanne en rougissant; mais que faire? Je n'osais vous répondre! J'espérais éviter par mon silence une explication pénible et ridicule; je pensais que vous l'auriez compris, que votre ténacité se fût lassée... Vous avez pris malheureusement ma patience pour un consentement...

Fayol se mordit les lèvres.

— Bien joué, dit-il en froissant, avec un

rire contraint, les lettres qu'il avait reprises, mais j'aurai ma revanche ; ceci est une mystification que je n'oublierai pas.

Et, sans attendre la réponse de Suzanne, il salua et sortit.

Mais le coup avait frappé au point le plus sensible de son orgueil ; il rentra chez lui la rage au cœur, et décidé à se venger de la fille de Clairou, quoi qu'il pût arriver.

Fayol était une de ces natures malfaisantes chez qui toute irritation tourne en venin, et qui font d'un ressentiment l'affaire de leur vie entière. Les questions adressées par ses camarades vinrent encore raviver son dépit. Bien qu'il n'avouât point l'échec reçu, ses réponses équivoques éveillèrent des doutes auxquels succédèrent quelques plaisanteries. Fayol s'en vengea le sabre à la main, et les plaisanteries cessèrent ; mais le doute resta, et ce fut assez pour entretenir en lui un profond ressentiment.

Du reste, les méchants et les envieux ne

tardèrent pas à lui préparer une vengeance que lui-même ne pouvait espérer.

Il avait évité de rompre avec Suzanne, dans la crainte que l'on ne soupçonnât la vérité ; mais ses visites étaient devenues moins longues et moins fréquentes. Les voisins, qui avaient trouvé dans ses assiduités un motif d'accuser la fille de Clairou, tournèrent également contre elle son refroidissement. C'était évidemment une brouillerie d'amants, un commencement de rupture ! Les jeunes gens précédemment écartés par Suzanne et les compagnes jalouses de sa beauté se récrièrent alors sur sa coquetterie ! Ce qui arrivait à Fayol était arrivé à vingt autres, et, à ce sujet, on rappelait tous ceux qu'elle avait successivement accueillis, puis repoussés. Bientôt on passa du blâme aux soupçons injurieux, et des soupçons à une accusation directe.

Les indifférents acceptèrent celle-ci sans preuves, comme toujours ; ceux qui se pi-

quaient d'expérience se chargèrent d'en trouver.

— Le moyen d'échapper à sa perte, quand on est si belle ! dirent-ils en secouant la tête.

Et ainsi, sans l'avoir mérité, sans le savoir, Suzanne se trouva compromise, pour le seul crime de sa beauté !

Heureusement que l'opinion des autres avait peu d'influence sur son humble bonheur. Sa vie retirée ressemblait à ces lieux fermés où l'air ni le bruit extérieurs ne peuvent pénétrer ; le travail de chaque jour, l'office du dimanche, et une promenade ou une lecture, tel était le cercle monotone dans lequel tournaient invariablement pour elle les mois et les années.

VI

On doit comprendre facilement, après ces détails sur le caractère de Suzanne, l'impression produite par la lecture que son oncle venait de lui faire. Accoutumée à la régularité d'une existence sans crises, ces récits romanesques ressemblaient, pour la fille de Clairou, à une liqueur spiritueuse que l'on boit par hasard et qui vous exalte jusqu'à l'ivresse.

Elle était encore tout entière à son émotion, lorsqu'un grand jeune homme blond, portant le costume de l'artillerie de marine, entra doucement et la salua par son nom.

Elle se détourna, et rougit à la vue du sous-officier. Celui-ci demanda le père Braillé.

— Il est occupé avec mon père, répondit Suzanne.

Le jeune homme voulut se retirer, mais elle le retint.

— Mon oncle a bien recommandé que vous l'attendiez, ajouta-t-elle; il me gronderait si je vous laissais partir.

— Je suis honteux de lui prendre la meilleure part de ses journées, observa Henri.

— Pourquoi donc? C'est la seule occupation qui lui reste; puis il est fier et tout surpris de vos progrès!

Le jeune homme secoua la tête.

— C'est qu'il ne sait pas combien je désire me préparer une autre carrière! dit-il.

— Est-ce bien vrai, demanda Suzanne,

vous qui ne pouvez manquer, à ce que disent vos camarades, de changer quelque jour vos épaulettes de laine contre des épaulettes d'or !

— Que les anneaux d'une chaîne soient placés un peu plus bas, un peu plus haut, ce n'en est pas moins une chaîne, répondit Raynal; ce que je veux, c'est la liberté, c'est surtout le repos et l'étude !

— Alors, pourquoi avoir pris cet uniforme ?

— Hélas ! je ne l'ai point choisi, il m'a été imposé comme la bride au cheval et le joug au taureau. Ne savez-vous point que les soldats se tirent à la loterie ?

— Et votre famille n'a pu trouver quelqu'un qui vous remplaçât ?

— Oh ! c'est une longue histoire, reprit Henri en soupirant, je vous la raconterai quelque jour.

— Tout de suite, dit Suzanne avec un sourire tendre.

Le jeune homme sembla hésiter un instant.

— Tout mon malheur vient de mes goûts, reprit-il enfin après un silence : dès l'âge de six ans, je me plaisais à écouter les vieux noëls que chantaient les laveuses sur les bords de l'Isole, et à apprendre les contes de revenants qui se disaient à la ferme, tandis que mes cousins allaient au champ pour voir labourer : aussi mon oncle répétait que je ne serais propre à rien, et s'emportait contre moi, jusqu'à me frapper.

— Et vous n'aviez personne qui prît votre défense? demanda Suzanne.

— Personne, car j'étais faible, timide, songeur, et ceux qui m'entouraient ne faisaient cas que de la force, de la hardiesse et des connaissances positives. Le curé seul me prit en pitié; mais il recevait de mon oncle un tonneau de cidre à l'époque de la quête, et n'eût osé prendre ouvertement mon parti : il se contenta de me recommander la résigna-

tion, de m'apprendre à lire, à écrire et quelques éléments de latin, que j'oubliai plus tard.

— Pauvre M. Henri ! Et vous avez grandi sans que votre oncle changeât ?

— Par la raison que je ne changeai point moi-même. Nos goûts nous séparaient fatalement. L'action seule lui plaisait, tandis que je ne trouvais de charme que dans le travail de la pensée. Toujours à cheval, et le fusil en bandoulière, il parcourait le pays avec mes cousins, chassant à travers les champs de tout le monde, couchant sur la paille de sarrasin, traversant de nuit les rivières, et revenant au manoir harassé, meurtri, les vêtements en lambeaux ; mais avec quelque prouesse à raconter ! Moi, pendant ce temps, j'allais m'ensevelir dans les grandes herbes de la prairie, où je restais des heures entières les yeux tournés vers le ciel et regardant la fuite d'un nuage ; ou bien, caché dans un taillis de noisetiers qui bordait le jardin, je lisais lentement un des livres du curé, m'ar-

rêtant sur chaque page, comme un gourmet qui boit à petits coups la liqueur qu'il ne pourra remplacer. Quelquefois, lorsque je revenais, l'œil humide et la tête baissée, tenant sous mon bras le livre achevé, un éclat de rire méprisant m'arrachait à ma revêrie, et j'apercevais mon oncle ou mes cousins qui rentraient au manoir, en me montrant du doigt.

— Ah! combien vous avez dû souffrir! dit Suzanne d'un ton de douce pitié.

— D'abord je dédaignai leurs moqueries, dit le jeune homme; mais à la longue elles me causèrent une sorte d'agacement douloureux. Leurs rires bruyants me faisaient monter la rougeur au front; je m'indignais de ne pouvoir épargner à mes rêves cet espionnage moqueur. J'avais vingt ans, d'ailleurs, et mon sang bouillonnait lorsque mon oncle, dans ses emportements, levait encore sur moi le manche de son fouet : ce fut alors que le sort me désigna pour devenir soldat.

— Et vous n'avez rien fait pour l'éviter?

— A quoi bon? Tout le monde avait déclaré que je devais partir. On espérait que la vie de régiment me donnerait ce qui m'avait toujours manqué, le goût du mouvement et du bruit. Je ne fis point d'observations inutiles, je quittai même Kerloa sans regret, car les lieux où l'on n'a été aimé de personne ne vous laissent point de souvenirs. Savais-je d'ailleurs ce que c'était que la vie d'un soldat? Mon oncle, qui avait à Brest quelques amis, obtint mon entrée dans l'artillerie de marine, où mon goût pour l'étude pouvait me servir, les grades d'officiers s'obtenant au concours. Lorsque je pris congé de lui, il m'engagea à devenir plus sociable, et surtout à dégainer à la première provocation.

— Jusqu'à ce moment, ajouta-t-il, tu as vécu comme une tourterelle roucoulant sous les arbres et te mirant dans les fontaines; rappelle-toi enfin que tu es un homme, et ne compromets pas l'honneur du nom de Raynal.

Il ajouta à ces conseils une petite somme en me recommandant de ne jamais lui rien demander de plus, et je partis.

— Vous m'avez raconté votre entrée au régiment, observa Suzanne, et quel fut votre désappointement en y trouvant des maîtres encore plus durs et plus impérieux que votre oncle.

— Je ne m'attendais point, en effet, aux rigueurs d'une telle discipline, reprit Henri ; mais, ce qui m'affligea surtout fut l'espèce d'abandon qu'il fallut faire de ma personne. L'ouvrier du moins a la liberté du mouvement, et l'intérêt du travail ; il met quelque chose de lui dans son œuvre, il voit le résultat de ses efforts ; tandis que le soldat obéit toujours à une impulsion étrangère ; s'il se meut, c'est d'après un règlement établi ; s'il marche, c'est en ignorant le but ; s'il frappe, c'est sans savoir où portera le coup ! Pour lui la pensée est une oisiveté, la volonté une faute !

J'essayai d'échapper au sentiment de cette

servitude par le travail ; je suivis avec assiduité les cours qui nous étaient ouverts, j'appris tout ce que l'on devait plus tard exiger de moi pour le grade d'officier ; mais à mesure que je rentrais dans l'étude, ma situation me devenait plus intolérable. Je prenais en horreur et en mépris toutes les puérilités sérieuses dont se compose le service ; je ne pouvais me plier à cette discipline qui fait passer violemment des milliers d'hommes par la même vie, et qui soumet leurs fantaisies comme leurs mouvements à une sorte d'exercice en douze temps. Peut-être pourtant aurais-je résisté à mes répugnances (car combien ai-je continué de chemins raboteux et pénibles par cela seul que j'y étais entré ! Il y a tant d'incertitude dans le changement, tant de peine pour chercher le mieux, que je suis de ceux qui préfèrent la souffrance à l'effort nécessaire pour la fuir) ; mais ce que n'auraient pu faire peut-être le raisonnement ni le dégoût, un hasard l'accomplit.

— Comment cela ? demanda Suzanne avec curiosité.

— Je logeais vis-à-vis d'une mansarde dont la fenêtre toujours garnie de haillons humides offrait un aspect repoussant. Il n'en sortait jamais que des clameurs d'enfants, des cris de querelles ou des blasphèmes. Aussi m'étais-je accoutumé à ne plus tourner les yeux ni l'oreille de ce côté. Un jour pourtant je crus entendre un chant joyeux sortant de cet enfer ! Je regardai tout étonné ! Les haillons avaient été remplacés par de blancs rideaux, et une jeune femme était accoudée sur la fenêtre entre deux caisses de réséda dont elle venait de cueillir un bouquet.

Encore enveloppée d'un vêtement de nuit, la tête nue et la main élevée, elle faisait tourner autour de son doigt une paire de ciseaux en réglant sur son mouvement les inflexions de sa voix cadencée. Presque au même instant un jeune homme parut à la fenêtre, et posa

un bras sur l'épaule de la jeune femme : celle-ci se renversa en arrière comme si elle eût sollicité de lui un baiser, puis, se détournant vivement, elle le frappa au visage de son bouquet humide de rosée, et se sauva en riant.

J'appris le soir même que mes nouveaux voisins étaient un professeur et sa femme, pauvres tous deux, mais de cette pauvreté charmante qui se voile sous les prodigalités du cœur. La mansarde sur laquelle je n'osais autrefois tourner les yeux devint pour moi un paradis ; je suivais les tranquilles occupations des deux époux, leurs simples repas, leurs jeux d'enfants. Jamais d'autre bruit que celui des rires, des chants ou des baisers ! Le jeune homme ne quittait ses leçons que pour venir s'accouder à la fenêtre près de la jeune femme ; nulles querelles, nuls soucis ! tous deux semblaient planer dans la vie comme l'oiseau dans l'air. Jusqu'alors j'avais en vain cherché à bâtir dans ma pensée mon rêve

d'avenir. Il fut à l'instant trouvé! Je compris que pour être heureux il me fallait une mansarde pareille, des livres et une femme qui voulût m'aimer.

— Et depuis lors vos désirs n'ont point changé? demanda Suzanne timidement.

— Depuis lors j'ai songé à tout préparer pour qu'ils puissent un jour s'accomplir, répondit Raynal. Envoyé ici avec ma compagnie, j'ai rencontré votre oncle, et j'ai pu reprendre avec lui des études longtemps négligées. Encore deux années de travail, et libre de quitter cette livrée militaire, je retournerai à Quimperlé pour enseigner ce que j'aurai appris. Deux années seulement, et je redeviens mon maître! J'aurai une petite chambre pour moi seul, une fenêtre où je pourrai faire grimper des capucines, quelques rayons de sapin pour poser mes volumes aimés! Là, une fois la classe achevée, nul n'aura de droit sur ma rêverie, sur mes lectures ou sur mon sommeil. Je pourrai étu-

dier à ma fantaisie, regarder les étoiles se lever, et m'oublier le soir sous les aubépines.

—Et cela suffira à votre bonheur? demanda Suzanne.

Le jeune homme lui jeta un regard en dessous, sembla incertain, puis, baissant la voix :

—Si je ne suis point seul à en jouir, dit-il, car la liberté elle-même devient triste dans la solitude.

—Vous ferez des amis ?

—Les amis passent dans votre vie, mais ne la partagent pas.

—Alors vous vous marierez ? continua Suzanne, penchée sur une collerette dont la plissure semblait l'absorber.

—Si je trouve une jeune fille qui veuille partager le sort obscur que je lui offrirai.

—Pourquoi en douter?

Le jeune homme leva sur Suzanne un regard timide.

— Mais vous-même, demanda-t-il d'un accent confus et tremblant, consentiriez-vous à vivre ainsi dans la pauvreté?

Suzanne rougit.

— Ce n'est pas moi qu'il faut interroger, dit-elle, car je n'ai jamais connu d'autre existence ; mais interrogez celles qui ignorent les privations et sont dans le monde comme dans un jardin où l'on peut tout cueillir.

— Celles-là, je n'ai rien à leur demander.

— Pourquoi ? reprit la jeune fille, qui en même temps désirait et fuyait un aveu direct ; ne peuvent-elles aussi préférer le bonheur d'une affection partagée aux jouissances de la richesse?

—Ah! vous ne voulez pas me comprendre, s'écria Raynal avec une sorte de dépit douloureux.

—Comment?

—Écoutez-moi de grâce..

— Taisez-vous! interrompit vivement la jeune fille.

Henri se détourna étonné; Clairou, dont l'entretien avec le père Braillé venait de finir, rentrait par la porte vitrée qui conduisait au jardin.

VII

En suivant son beau-frère pour *lui demander un conseil*, ainsi qu'il l'avait dit, Clairou s'était laissé aller à un premier mouvement; mais lorsqu'il se trouva seul au fond du jardin avec le vieux prêtre, l'imminence du débat qu'il allait avoir à soutenir lui ôta subitement toute sa résolution. Par bonheur Braillé vint à son secours.

Il avait remarqué le trouble du commis et lui en demanda la cause. Clairou balbutia

d'abord quelques explications inintelligibles; mais, pressé par Braillé dont son hésitation augmentait l'inquiétude, il lui raconta enfin la conversation de M. Souriau et du curé.

Le vieux prêtre fut aussi affligé que surpris. L'injustice dont il était victime n'avait pù lui apprendre le monde, et il jugeait les hommes avec l'indulgence des heureux. Aussi engagea-t-il Clairou à voir M. Souriau, et à lui exposer ses inquiétudes, sùr que celui-ci le rassurerait.

Le vieux commis secoua la tête. Outre qu'il attendait peu de succès d'une pareille démarche, elle était trop décisive pour ne point dépasser son courage. Clairou n'avait jamais su rien aborder de front. Il s'était toujours glissé dans la vie comme un homme qui n'y a point de droit, ne se montrant que de profil, évitant le milieu du chemin et entrant partout par la porte de derrière.

Il avait d'ailleurs pris son parti, et il y tenait avec cette persistance des faibles pour

qui la délibération est une douleur. La difficulté seulement était de faire connaître sa décision : aussi, lorsque le père Braillé demanda au vieux commis ce qu'il comptait faire :

— Hélas ! comment le saurais-je ? dit celui-ci en faisant des épaules un mouvement piteux ; c'est un grand embarras pour moi, mon frère !... Cependant j'espère encore détromper M. le curé sur notre compte.

— En allant le trouver ? demanda Braillé.

— Non, oh ! non, mais en redoublant de piété, ainsi que Suzanne. Désormais j'assisterai aux vêpres tous les dimanches, et je communierai deux fois l'an.

Le vieux prêtre s'arrêta en fixant sur Clairou un regard sérieux et triste.

— Prenez garde, mon frère, dit-il doucement ; il ne faut point faire de Dieu notre homme d'affaires, ni des choses saintes un état de service. Laissez dans le monde les intérêts du monde, et réservez la religion pour les maladies de l'âme.

— La religion ne peut jamais faire de mal, répliqua Clairou avec une sorte de vivacité ; il n'y a que les bonapartistes à dire le contraire...

En regardant autour de lui, il tira de sa poche, avec précaution, le numéro du *Constitutionnel* qui avait été vu par Choppart.

— Tenez, continua-t-il, en baissant la voix, reprenez votre journal, mon frère, je ne veux plus le lire, car on pourrait le savoir, et ce sont des opinions trop dangereuses.

Braillé prit la gazette sans répondre, et tous deux firent plusieurs fois le tour du jardin en silence.

Clairou ne savait comment arriver à son but ; il pensa enfin que le meilleur moyen était d'intéresser la pitié du vieux prêtre.

— Que devenir si le recteur réussit, mon frère ? reprit-il en s'arrêtant, les regards fixés à terre ; faudra-t-il donc que j'aille tendre la main au seuil des maisons ?

— Que parlez-vous de tendre la main ? in-

terrompit vivement Braillé ; ne nous restera-t-il par la rente avec laquelle j'ai vécu jusqu'à ce moment ? Ce sera bien peu pour nous trois ; mais nous serons économes. Puis, vous et moi, mon frère, nous sommes vieux, nos besoins iront diminuant chaque jour jusqu'à ce que Dieu nous en délivre tout à fait, et quant à Suzanne, elle a la richesse de ceux qui sont jeunes : l'espérance et un cœur joyeux.

— Je vous remercie, dit Clairou, désappointé par la généreuse tendresse de Braillé, mais je ne veux point vous faire partager notre mauvaise fortune.

— N'ai-je point partagé la bonne ? reprit le vieux prêtre. Ah ! ne me remerciez point, Joseph, car j'ai reçu de vous plus que je ne pourrai jamais vous rendre. Vous m'avez fait connaître les joies de la famille, à moi qui avais toujours vécu seul. J'ai passé ici dix années de paix, de bonheur et d'affection !..... c'est plus qu'aucun homme n'a droit d'en espérer.

Braillé avait pris la main du vieux commis qu'il serrait avec attendrissement ; celui-ci demeura embarrassé et muet. En se préparant d'avance à cette explication, il n'avait point prévu que les élans du vieux prêtre viendraient tout déranger : aussi se trouva-t-il dans la situation d'un acteur qui, n'ayant pas reçu la réplique attendue, hésite, se trouble et cherche en vain où reprendre le dialogue brisé. Mais son incertitude fut courte : voyant que l'entretien l'éloignait du but au lieu de l'y conduire, il allait renoncer à tout ménagement et aborder la question avec l'impatience des esprits craintifs, brusquant le résultat pour échapper à la peur, lorsqu'une proposition inattendue de Braillé lui fournit l'occasion qu'il cherchait.

Celui-ci s'était arrêté pensif, et semblait se consulter tout bas ; enfin, après un instant de silence, il se tourna vers Clairou.

— J'espère encore, dit-il, que votre patron résistera aux sollicitations du curé ; en tout

cas, ne vous effrayez point trop. Tant qu'il n'a été question que de moi, je me suis tu; mais je parlerai pour vous, Joseph. Et soyez sûr que M. Manarch aura égard à ma prière; dès demain, si vous le souhaitez, j'irai le voir.

— N'en faites rien! s'écria le commis, ce serait achever de me perdre. Ne savez-vous point qu'il vous déteste?

— Parce qu'il ne me connaît pas!

— N'y allez pas, n'y allez pas, au nom du ciel! il est inutile de lui rappeler notre parenté! Vous ne devez point vous mêler de cette affaire, Antoine; je ne veux pas vous nuire... le mieux, voyez-vous, serait d'éviter le malheur qui peut nous frapper... de prendre vos précautions d'avance.

— Que voulez-vous dire?

— Chacun a suffisamment de sa peine... Vous avez de quoi vivre seul...

— Eh bien?

— Il serait plus sage de nous séparer...

Braillé poussa un cri qui fit tressaillir le vieux commis ; il leva les yeux malgré lui, mais en rencontrant les regards de son beau-frère, il les rebaissa vivement.

— Nous séparer !... répéta le vieux prêtre ; et une pareille idée a pu vous venir, Joseph ? et c'est pour moi, dites-vous, c'est dans mon intérêt?...

— Dans celui de tout le monde, balbutia Clairou.

Et voyant le geste douloureux du vieux prêtre :

— Ce n'est pas ma faute, Antoine, reprit-il avec embarras ; mais M. le curé a dit que vous étiez un sujet de scandale, et qu'un employé du gouvernement ne pouvait garder chez lui un prêtre interdit.

— Ainsi, vous me chassez, mon frère? dit Braillé d'un accent amer et affligé...

— Moi ! s'écria le commis, ah ! ne dites pas cela, Antoine ; moi vous chasser ! le frère de ma pauvre Catherine, que Dieu récompense !

J'aurais voulu ne jamais vous quitter; mais nous sommes tous sous la main de Dieu, et un chrétien doit obéir à ses volontés!

— Mais non à celle des hommes qui persécutent en son nom, mon frère.

— Quand ils sont les plus forts, Antoine!

— Alors vous êtes décidé?

— Malgré moi : après tout, le plus grand malheur est pour nous. Votre pain de chaque jour est assuré, tandis que le nôtre peut nous être enlevé dès demain. Mais M. Manarch n'aura plus de prétexte quand vous serez parti, et j'espère en la miséricorde de Dieu!... Vous voyez bien qu'il ne faut pas m'en vouloir, mon frère, car je ne suis point le maître ; je ne fais que défendre ma pauvre vie...

La voix de Clairou était si humble et si craintive, qu'elle toucha Braillé; son regard s'arrêta sur ce vieillard balbutiant, qui n'osait lever les yeux, et refoulant au fond de son cœur sa propre émotion :

— Ce que vous désirez sera fait, mon frère, dit-il tristement. J'avais espéré mourir ici, mais je suis trop vieux pour ne point savoir que les espérances de la terre sont des illusions quand elles ne deviennent point des regrets ; puisse ce sacrifice assurer votre repos.

— Ah ! j'en suis sûr, s'écria Clairon ; c'est principalement sur votre présence que M. Manarch a appuyé.

— Je m'en irai, reprit Braillé dont le courage chancelait malgré lui ; je m'en irai tout de suite...

— Oh ! merci, Antoine ! dit le commis, avec un éclair de joie égoïste.

— Je tâcherai de me réhabituer à la solitude.

— Vous aurez vos livres, mon frère ; quand on est savant comme vous, les livres tiennent lieu de tout.

— Excepté d'affection, Joseph ; mais n'importe... j'oublierai le bonheur dont j'ai joui

ici dix ans, j'oublierai la voix de Suzanne qui m'égayait le cœur... Pauvre enfant, elle me regrettera, j'en suis sûr.

Clairou fit un geste d'inquiétude.

— Plus que vous ne pensez, dit-il en baissant la voix ; aussi ai-je peur qu'elle ne s'oppose à ce départ !

— On lui dira que votre position l'exige.

— Non, non, Antoine, elle ne comprendrait pas, elle voudrait vous retenir, dussé-je perdre mon emploi !... Suzanne ne craint rien, vous le savez, quand il s'agit de ceux qu'elle aime. Elle me rappellera la promesse faite au lit de mort de sa mère, et je ne saurai que répondre. Songez, mon frère, quel triste débat pour moi !... puis j'ai toujours peur de céder ! si vous pouviez m'épargner ces sollicitations ?...

— Moi ?

— En ayant l'air de partir de votre plein gré... Elle ne s'adresserait qu'à vous, et vous, mon frère, vous êtes fort.

Braillé fixa les yeux sur le vieux commis, qui le regardait d'un air suppliant.

— Eh bien, soit, dit-il avec un soupir ; je ne veux point que vous ayez à baisser les yeux devant votre fille, Joseph. Je prendrai pour moi toutes les douleurs de la lutte ; je laisserai croire à Suzanne que je me sépare de vous par caprice et par insensibilité.

— Ah ! elle ne le pensera point, interrompit Clairou.

— Je chercherai une raison qui puisse la tromper, continua Braillé, et que Dieu vous pardonne, si après cela elle m'aime moins, car c'était mon dernier attachement.

Clairou voulut essayer quelques remercîments, mais Braillé lui imposa silence de la main :

— Assez, murmura-t-il ; je ferai ce que je vous ai promis, mais j'ai besoin d'être seul pour rassembler mes forces et en demander de nouvelles à Dieu.

VIII

— Henri Raynal et le père Braillé étaient assis sous une tonnelle couverte de vigne au fond du jardin. Le jeune homme tenait à la main un Virgile, tandis que le vieux prêtre, les deux bras croisés et le regard fixe, l'écoutait avec distraction. Un peu plus loin, on apercevait Suzanne qui cueillait les fruits d'un groseillier en chantant à demi-voix, et jetant parfois un regard vers la tonnelle.

Il y avait déjà quelque temps que le jeune homme traduisait à haute voix, lorsqu'il s'arrêta en hésitant ; le père Braillé sembla sortir de sa rêverie.

— Eh bien, qu'est-ce donc? demanda-t-il.

— *Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,* reprit le jeune homme.

— Oui, dit Braillé avec un attendrissement involontaire, *il allait quitter les frontières de la patrie et ses douces campagnes,* et ces frontières, vois-tu, s'arrêtent souvent au déclin d'une colline, au détour d'un chemin ; car la patrie, c'est seulement le lieu où loge le cœur.

Puis prenant le livre des mains de Henri, il continua d'une voix émue et cadencée :

— *Heureux vieillard, ainsi tu demeureras sous tes frais ombrages, près de tes fleuves connus et de tes sources sacrées. C'est là que tu te sentiras endormir au léger bourdonnement des abeilles butinant sur la haie de saule qui enclôt ton héritage ; c'est là que tu entendras l'émon-*

deur chantant à haute voix sous la roche élevée. pendant que les roucouleuses colombes, tes amours, mêleront leurs soupirs à ceux de la tourterelle cachée au sommet de l'orme.

En parlant ainsi, les yeux du père Braillé s'étaient tournés vers Suzanne, et sa voix tremblait.

— Ah! je voudrais sentir Virgile comme vous, dit Henri se trompant sur la cause de son émotion.

— Cela est donc bien beau? demanda la jeune fille en tournant vers eux son charmant sourire.

— Quand votre oncle l'explique, répondit Henri.

— C'est que j'ai vécu avec lui, reprit doucement le vieillard; ces vers, je les ai appris quand j'étais *cloarec* en les répétant à haute voix le long des haies d'aubépine; j'avais pour commentaires la création! les oiseaux qui gazouillaient sur les sureaux, et les cigales qui chantaient dans les blés, m'expli-

8.

quaient ce que je n'avais pas compris. Aussi j'aime Virgile comme un souvenir de jeunesse : le timbre de sa poésie ressemble pour moi à une voix d'ami.

— Et voilà pourquoi elle vous fait venir les larmes aux paupières, observa Raynal avec un sourire.

Braillé rougit légèrement.

— Qui prend garde aux attendrissements des vieillards et des enfants ! dit-il. Puis, ne sais-tu pas que la poésie ressemble à ces sons de cloches éloignés qui disent ce que l'on veut, et que nous y trouvons écrit tout ce que nous sentons? Quel que soit l'état de ton cœur, cherche bien, et tu trouveras dans Virgile quelque allusion qui semblera s'adresser à toi.

— Oh ! vous avez raison, s'écria Henri ; sa poésie est pareille à la brise qui vous arrive après avoir traversé la prairie, les fleuves et les montagnes ; chacun peut y reconnaître le murmure qu'il aime et le parfum

regretté : elle a passé sur tout et a gardé comme une émanation de chaque chose.

— Quel dommage que je ne sache point le latin ! interrompit Suzanne en soupirant.

— A quoi bon? dit Henri; l'âme la plus naïve renferme autant de choses que le poëme le plus divin ! ne regrettez point de ne pouvoir juger la statue quand le modèle se trouve en vous-même. Croire que toute la poésie est dans les livres, c'est croire que quelques flacons d'essence renferment tous les parfums des roses.

— Dieu le veuille, répliqua Suzanne; car moi je suis une ignorante, sentant et pensant comme les oiseaux voltigent au sortir du nid.

— Le Christ a promis aux cœurs simples une place dans son paradis, dit Braillé en passant les mains sur les cheveux de la jeune fille.

Celle-ci releva la tête comme un chien fidèle qui reçoit les caresses du maître.

— Je vous aurai pour m'y conduire, mon oncle, dit-elle, car la première place sera là pour les martyrs.

— Oui, dit le vieux prêtre avec un sentiment profond; oui, Suzanne, j'espère que Dieu me tiendra compte de mes souffrances, bien que j'aie été épargné dans ma chair. Les plaies du cœur ne sont pas moins cruelles que celles du corps, et notre vie peut aussi bien s'écouler avec nos pleurs qu'avec notre sang.

Suzanne fut frappée de l'espèce d'amertume qu'il y avait dans l'accent de son oncle. Accoutumée à la résignation souriante du vieux prêtre, elle devina dans ce changement quelque douleur nouvelle et secrète : mais avant qu'elle eût pu éclaircir son doute, l'entretien fut interrompu par l'arrivée d'un nouveau personnage dont la vue changea tout à coup le cours de ses préoccupations.

C'était un jeune homme d'environ trente ans qui portait, comme Henri, l'uniforme de

l'artillerie de marine, mais avec les insignes d'un grade supérieur. Le sergent Fayol, car c'était lui, avait une de ces figures sur lesquelles on porte deux jugements opposés selon le degré d'attention avec lequel on les étudie. Ses cheveux blonds, son teint clair et ses lèvres vermeilles lui donnaient, au premier aspect, une apparence de douceur presque efféminée ; mais en y regardant de plus près, cette apparence était contredite par tous ses traits. L'expression de son œil d'un bleu âpre était absolue ; et il y avait dans son nez fin et recourbé, dans ses lèvres relevées aux coins, une sorte d'insensibilité hautaine qui se révélait en outre dans la brusque aisance de ses mouvements. Tout en lui annonçait la vigueur, mais une vigueur qui se cache. Ses membres agiles et bien proportionnés satisfaisaient le regard sans l'arrêter ; la nature semblait avoir pris plaisir à entourer cette charpente d'acier d'une enveloppe souple et brillante, comme ces ouvriers du

moyen âge qui déguisaient la force de l'armure en la polissant.

A la vue de Fayol, Suzanne n'avait pu retenir un mouvement de déplaisir et presque de crainte; Raynal rougit comme s'il eût éprouvé quelque embarras d'être surpris par lui, et Braillé se contenta d'un salut; mais le sergent ne parut point remarquer l'espèce de froideur avec laquelle il était reçu.

— Je te cherchais, conscrit, dit-il à Henri.

— Me voici, répondit le jeune homme en se levant.

— Que faisais-tu là? Tu aidais sans doute mademoiselle à égrener des groseilles?

— Nullement, dit Raynal sans lever les yeux et en réunissant ses livres.

— Ah! je vois, reprit Fayol de l'accent railleur qui semblait lui être naturel, on te faisait la classe. Eh bien, père Braillé, êtes-vous content de votre écolier?

— M. Raynal sent le prix de l'instruction, dit le vieux prêtre sérieusement.

— Au fait, reprit Fayol, nous vivons à une époque où l'on appliquera peut-être le *Pater noster* à l'exercice en douze temps, et où il faudra qu'un chef de pièce sache traduire le *De profundis* avant de le faire chanter à l'ennemi ; dans ce cas, Henri aura des chances d'avancement...

— Je n'en désire point, dit Raynal.

— Fi donc ! reprit le sergent, l'odeur de la poudre t'aurait-elle déjà dégoûté du métier, et voudrais-tu y renoncer pour les égratignures reçues à Brest ?

— Comment cela ? demanda Suzanne étonnée.

— Je me trouvais à la salle d'artifice lors de son explosion, dit Raynal.

— Et vous avez été blessé ?

— Assez pour rester étendu entre deux barils près de sauter, observa Fayol.

— Et je n'aurais pu m'en retirer sans le sergent, ajouta Henri.

La jeune fille fit un mouvement, et son re-

gard, qui s'était jusqu'alors tenu détourné de Fayol, se leva sur lui avec une expression de reconnaissance.

— C'est un noble trait, monsieur, dit Braillé.

— Mon Dieu, je n'ai eu besoin pour cela ni de livres ni de latin, reprit Fayol ; il m'a suffi d'escalader une fenêtre, de passer dans le feu, et de sauter un mur de dix pieds avec ce conscrit sur les épaules. Mais chacun a sa spécialité, père Braillé : à vous les paroles, et à nous l'action. Je voudrais seulement que Henri ne donnât pas trop dans les bucoliques, comme on dit au régiment, et qu'il se rappelât un peu plus souvent qu'il a un sabre sur la hanche. Il y a encore pour nous autres quelques chances d'avancement, malgré les cadets de famille qu'on nous envoie pour officiers au sortir du sevrage...

— Je ne souffrirai point qu'on attaque le gouvernement chez moi, interrompit une voix qui cherchait à se grossir.

Tout le monde se détourna.

— Eh! c'est le papa Clairou! reprit Fayol en riant. Comment se porte aujourd'hui votre bureau?

— Je ne souffrirai pas qu'on attaque le gouvernement...

— Chez vous; j'ai parfaitement entendu... Une prise, père Clairou.

Le vieux commis, écrasé par le sang-froid du sergent, le regarda d'un air timide, chercha dans sa poche, et tira sa tabatière.

— Nous disons donc, reprit Fayol en savourant lentement sa prise de tabac, que la monarchie nous élève des officiers en mue...

Clairou voulut interrompre en recommençant sa phrase sacramentelle.

—Encore! s'écria le sergent. Pardieu! père Grattoir, je ne dis plus rien.

— Le souper est prêt d'ailleurs, observa Clairou en jetant à sa fille un regard d'intelligence... Allez, mon frère, je tiendrai compagnie à ces messieurs.

Fayol éclata de rire.

— Voilà qui s'appelle congédier les gens avec procédé ! s'écria-t-il.

— Je ne congédie personne, balbutia le vieux commis.

— Bien, bien, père Clairou, nous vous laissons manger votre bouillie d'avoine, reprit Fayol avec dédain.

Et se tournant vers Henri :

— En route, le latiniste, continua-t-il ; les amis nous attendent à *la Fleur-de-Lis*.

Raynal serra la main au père Braillé, salua Suzanne et suivit le sergent.

Ils marchèrent quelque temps en silence, l'un à côté de l'autre ; enfin Fayol se retourna vers son compagnon.

— Eh bien, dit-il, tu me boudes, je crois ?

— Nullement, répondit Raynal.

— M'en voudrais-tu par hasard de t'avoir emmené ?

— Qui peut te le faire penser ?

— Tu espérais peut-être causer avec la petite ?

— Que pourrais-je avoir à lui dire?

— Et que sais-je? Tu lui aurais parlé de la lune, des étoiles.

— Tu es fou.

— Moins que tu n'es amoureux.

— Eh bien, quand cela serait? dit Henri avec impatience.

— Comment donc! mais je crierais *bravo!* répliqua Fayol; d'autant que la petite t'adore.

— Moi! dit Raynal, dont tout le visage s'illumina.

— Pardieu! il suffit de voir comme elle te regarde; aussi je t'engage à te rappeler la parole de l'Évangile : *Demande et on te donnera.*

Raynal fit un mouvement.

— Et surtout ne t'effraye pas d'un peu de résistance, continua le sergent. On est trop bien élevée pour n'en point faire; mais une femme qui aime, vois-tu, est comme un gant dans notre main.

— C'est-à-dire, reprit Henri, qu'il faut la perdre en reconnaissance de son affection pour nous.

Fayol leva les épaules.

— Tu n'entends rien aux femmes, petit, dit-il en ricanant. Tu as pris au sérieux les phrases courantes; mais il y a pour l'honneur, vois-tu, comme pour la religion, un catéchisme que tout le monde répète et auquel personne ne croit. Ce que les femmes appellent tout haut leur honte, elles le nomment tout bas leur plaisir : elles le repoussent en apparence et le désirent en secret. La perte, c'est l'éclat; la vertu, c'est le mystère. Aussi, en amour, les tourments de conscience ne viennent-ils que du manque de précautions, et pour avoir la tranquillité de l'innocence, il suffit d'être prudent.

— Je connais ta morale! dit Henri avec une sorte de dégoût mal déguisé, je sais qu'à tes yeux la femme est une esclave hypocrite, qui ne se fait marchander que pour surfaire

son infamie. Aussi, point de devoirs envers elle : on peut lui mentir et la tromper ! tu ne vois de place à l'honneur que dans la moitié du genre humain ; l'autre moitié est une moisson que l'on fauche pour faire litière à ses passions.

— Et tu n'admets point mes principes ?

— J'en ai horreur.

Fayol fit un hochement de tête en souriant.

— Je comprends, dit-il ; on veut que tu sois moral, on te nourrit de romances et de lait doux ; mais prends garde d'être pris pour dupe par ta jolie sournoise.

— Ne parle pas de Suzanne, interrompit vivement Henri, tu n'es pas capable de la comprendre.

— C'est juste, un ange... car elle a dû te faire accroire qu'elle arrivait au moins du paradis... Tu t'attends peut-être à lui voir poussée des ailes ?

— En tout cas, dit Raynal en fixant sur le

sergent un regard aigu, ma préférence pour elle ne doit point t'étonner, car je t'ai vu toi-même son adorateur assidu.

Un nuage passa sur le front de Fayol, mais il fit un effort pour le déguiser.

— Oh! moi, dit-il d'un ton de fatuité nonchalante, c'était autre chose, je voulais donner à la petite quelques leçons... de savoir-vivre...

— Et tu en as été pour ton essai? dit Henri en le regardant fixement.

— Qu'en sais-tu? repliqua Fayol.

— Oserais-tu soutenir que tu as réussi? s'écria Raynal, l'œil étincelant.

— Qui m'en empêcherait?

— Moi, qui sais que tu ne dis point la vérité.

Fayol jeta sur lui un regard ironique et hautain dont il sembla l'envelopper.

— La langue t'a tourné, petit, dit-il, heureusement que nous sommes seuls.

— Je le répéterai devant tous.

— La paix, te dis-je, et ne fais pas ainsi le méchant, j'en ai réduit bien d'autres.

— Oh! je le sais, reprit vivement Henri; mais ne crois pas que ton adresse de spadassin me fasse écouter plus patiemment tes calomnies; tu peux m'assassiner devant deux témoins, non m'imposer silence.

— Allons, conscrit, dit dédaigneusement Fayol, tu oublies que si j'avais voulu te rayer du contrôle, je n'avais pas besoin pour cela de croiser le fer; il suffisait de te laisser partir comme une fusée avec tes deux barils de poudre.

Raynal tressaillit; le souvenir du service rendu par le sergent venait heurter en quelque sorte son indignation, et l'arrêta dans son élan. Ses lèvres se serrèrent comme s'il eût voulu retenir la provocation près de lui échapper; mais cet effort fait lui rappela amèrement la dépendance à laquelle le condamnait sa reconnaissance forcée.

— Je vois que tu ne permets point d'ou-

blier tes bienfaits, dit-il d'une voix altérée; mais tu as raison, et je dois me rappeler que je te dois la vie.

— On dirait que tu le regrettes, observa le sergent.

—Oh! plus que tout au monde! s'écria Henri.

— Et pourquoi donc, conscrit?

— Parce que depuis ce jour j'ai perdu ma liberté, reprit le fourrier avec chaleur, parce que, sous prétexte de veiller à ce que tu avais sauvé, tu t'es emparé de moi, et que je suis devenu ta propriété. Tu contrôles mes actions, tu tyrannises mes sentiments, tu me forces à vivre avec ta permission, et quand je veux me révolter, tu me mets ton bienfait sur la gorge et tu me condamnes au silence! Cela ne peut durer ainsi, Fayol; la plus douce nature s'irrite à la fin. Tant que tu as seulement heurté mes goûts et mes idées, j'ai accepté le rôle d'enfant que tu voulais me donner, j'ai marché docilement sous ta volonté; mais maintenant tu veux toucher à mes sen-

timents, tu fouilles dans mon cœur d'un air de mépris, et tu y retournes mes plus intimes affections avec le pied, comme tu le ferais de débris et d'ordures; c'est trop, Fayol, trop pour la plus longue patience. La rue a deux côtés; à partir d'aujourd'hui je suivrai celui que tu ne prendras pas. Partout où tu parleras, je me tairai; si tu veux davantage, exige, j'obéirai, car je suis ton obligé; mais renonce à t'établir dans ma vie comme sur une terre conquise. Je veux enfin respirer d'air ce qu'il me faut et ne plus sentir une main sur ma pensée.

Ces mots avaient été prononcés par Raynal avec une sorte d'emportement, et comme s'ils échappaient à un sentiment longtemps contenu. Le sergent parut d'abord étonné. Une rougeur rapide passa sur son visage, ses lèvres se crispèrent; mais le sourire dédaigneux qui leur était habituel y reparut presque aussitôt. Il regarda fixement Henri, et, posant les deux mains sur ses épaules :

— Bien, fourrier, dit-il avec un sérieux railleur, très-bien; seulement les citations latines y manquent. Un discours sans latin ressemble à une matelote sans vin. Mais je n'oublierai pas votre dissertation sur le libre arbitre.

— Je vous en serai reconnaissant, dit Henri gravement.

Tous deux étaient arrivés devant le café fréquenté par les sous-officiers de la garnison.

— Pourrais-je, sans attenter à votre personnalité, vous offrir un verre de bière? demanda ironiquement Fayol.

— Je rentre, dit Raynal.

Et il continua sa route.

Le sergent le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour de la rue. Étendant alors la main :

— Va, murmura-t-il, va, pauvre agneau, qui menace de la tête avant que les cornes lui soient poussées; tu feras malgré toi ce que je veux et comme je le veux.

IX

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'entretien qui avait eu lieu entre Clairou et Braillé, et celui-ci les avait employés à tout préparer pour la séparation convenue; mais ces préparatifs s'étaient faits avec mystère et sans que Suzanne pût les soupçonner.

Le soir du cinquième jour, le vieux prêtre monta dans la chambre qu'il occupait, après avoir embrassé la jeune fille plus tendrement

que d'habitude. Le mois de juillet commençait, et la brise de nuit apportait, par la fenêtre ouverte, les senteurs des chèvrefeuilles et des foins fraîchement coupés. Braillé aperçut un bouquet de jonquilles sur sa table, du linge repassé nouvellement au pied de son lit, prêt à le recevoir, et ses pantoufles posées à leur place accoutumée!... Le vieillard promena autour de lui des yeux mouillés de larmes! tout lui rappelait la présence de cet ange familier qui présidait depuis dix années aux aisances et aux joies de sa vie! Il se baissa pour respirer le parfum des jonquilles, toucha le linge que Suzanne avait préparé, jeta un regard sur la fenêtre entr'ouverte par elle, puis, s'approchant du crucifix suspendu à son chevet, il se laissa tomber à genoux, et commença une prière fervente.

Elle dura longtemps, entrecoupée de soupirs; mais enfin l'émotion du vieux prêtre parut se calmer. Il se releva, ferma sa fenêtre, écarta le vase de fleurs, comme s'il eût

voulu échapper à tout ce qui pouvait l'amollir, et se mit à écrire la lettre suivante :

« Chère Suzanne,

« Lorsque tu liras ceci, je serai déjà bien « loin !... Ne te récrie pas à cette nouvelle, « ne t'afflige pas surtout : si je pars, enfant, « c'est qu'il le faut, et ta résignation doit « égaler la mienne.

« Beaucoup de raisons m'obligent à vous « quitter ; tu ne peux les connaître toutes, « apprends seulement que j'ai pris ce parti « de ma propre volonté et pour accomplir ce « que je regardais comme un devoir. Ne cher- « che point à savoir où je vais, tu voudrais « me voir, et il vaut mieux que cela ne soit « point. Contente-toi de penser qu'où je suis « je t'aime, et que ton souvenir me fait com- « pagnie.

« De tout ce que j'avais ici je n'emporte « que quelques livres, le reste me rappellerait « un passé que je ne regretterai que trop !...

« Garde tout, chère fille ; use de ce qui m'a « appartenu par amour pour moi et en sou- « venir de moi. Mais surtout ne t'inquiète « point de ce qui me concerne, car, excepté « toi, rien ne me manquera où je vais. Tu « sais ce qu'il me faut, du reste ; un peu de « paille fraîche pour dormir, un peu de lait « pour nourriture, Horace ou Virgile à lire « dans la campagne, et quelques fleurs des « champs pour marquer les passages aimés ! « Le coin le plus ravagé de notre Bretagne « peut me donner tout cela, et bien plus !

« Adieu donc, chère fille, et que toutes les « bénédictions du ciel soient sur toi. Je vou- « drais te serrer une dernière fois sur mon « pauvre cœur qui tremble ; mais j'ai craint « les angoisses des adieux ; j'ai craint des de- « mandes d'explication que je n'aurais pu « donner sans mentir ; j'ai craint surtout des « prières auxquelles je ne devais point me « rendre, et que j'aurais mal repoussées. « Pardonne-moi donc, et ne m'en veux pas.

« Je baise cette lettre où ton cher nom est « écrit; je la signe de mes larmes. Hélas! « n'est-ce point la véritable signature des « hommes! Que Dieu te prenne en pitié, « douce enfant, et qu'il porte à ma part toutes « les épreuves qui te sont destinées.

« Encore une fois adieu! Je ne pars pas « tout entier; mon cœur reste ici, à toi et « avec toi.

« Ton oncle, ANTOINE. »

« *P. S.* Arrose bien le jasmin et les rosiers « que nous avons plantés ensemble près de « la tonnelle, et prends soin de mes oiseaux; « ils te reconnaissent anssi bien que moi. »

Cette lettre achevée, Braillé y mit l'adresse, puis, ayant fait un paquet de ses vêtements et de quelques livres, il promena une dernière fois les yeux sur tout ce qui l'entourait, adressa un adieu particulier à ses fleurs, à son crucifix, à ses oiseaux, puis, entr'ouvrant la porte avec précaution, il descendit doucement l'escalier.

Arrivé près de la chambre de Suzanne, il s'arrêta oppressé. Aucune lueur ne brillait à travers les jointures de la porte; la jeune fille dormait, sans doute! Il entr'ouvrit les bras comme s'il eût voulu la serrer sur sa poitrine, du moins en pensée, et, laissant couler ses pleurs :

— Adieu, murmura-t-il, sainte enfant! Douce Ruth, dont je fus longtemps la Noémi! adieu; et puissé-je emporter avec moi, de dessous ce toit, tous les soucis et toutes les misères!

A ces mots, il franchit le seuil de la maison, traversa la cour, et disparut dans l'obscurité.

Nous n'essayerons point de peindre la surprise et l'affliction de Suzanne lorsqu'elle apprit, le lendemain, le départ de son oncle. Elle courut éperdue vers son père; mais celui-ci ignorait la retraite choisie par Braillé, et parut aussi étonné qu'elle-même. Suzanne interrogea les voisins; aucun d'eux n'avait

vu le vieux prêtre !... Elle rentra désespérée, et décidée à pousser plus loin ses recherches.

Cependant, en relisant la lettre qui lui était adressée, un scrupule lui vint. Son oncle la suppliait avec instance de ne rien faire pour découvrir sa retraite. S'il lui avait caché les raisons de son départ, c'est qu'il le devait sans doute ; en s'efforçant de le découvrir, ne s'exposait-elle point à déranger quelque plan nécessaire, à causer au vieillard quelque embarras ou quelque douleur ? Cette pensée l'arrêta court. Elle communiqua ses doutes à Henri, qui lui conseilla de cesser des perquisitions ostensibles, promettant de les continuer lui-même en secret et sans éclat.

La jeune fille n'accepta ce conseil qu'avec peine : son oncle avait été jusqu'alors pour elle un père et un frère tout à la fois : depuis son départ la maison semblait déserte, comme si la famille entière eût disparu avec lui. Elle fut plusieurs jours pleurant et désoccupée,

tournant la tête au moindre bruit, et s'attendant sans cesse à voir reparaître le vieux prêtre sur le seuil. Mais sa douleur se calma peu à peu. Henri venait tous les jours, et, quand il était parti, Suzanne demeurait longtemps sans penser à son oncle !, Ainsi, à son insu, de nouvelles préoccupations commençaient à s'emparer de son âme, et à rendre la présence du père Braillé moins nécessaire. Peu à peu elle cessa de l'attendre, sinon de le désirer, et ses chants, quelque temps suspendus, égayèrent de nouveau la maison.

Clairon, de son côté, finit par penser que le départ de son beau-frère avait conjuré le péril, et, persuadé qu'il n'avait plus rien à craindre, il reprit sa liberté d'esprit.

Cependant les visites toujours plus fréquentes de Raynal chez le vieux commis ne tardèrent pas à attirer l'attention, et le bruit de ce nouveau changement de Suzanne devint bientôt un sujet de commentaire pour chaque voisin; car, parmi beaucoup d'au-

tres fléaux qui affligent les petites villes, le plus dangereux et le plus inévitable est, sans contredit, le voisin. Le voisin est là un espion de bonne volonté qui fait la police pour son propre compte; il faut qu'il soit votre complice ou votre ennemi. Sa grande, son unique affaire n'est point de veiller à ses propres actions, mais de surveiller les vôtres. La maison que vous habitez est une forteresse en état de siége dont il cherche à connaître l'intérieur, un spectacle auquel il n'est point invité, et qu'il essaye à voir pardessus le rideau. Qu'un étranger frappe à votre porte, que la lumière brille moins tard que de coutume à travers vos vitres, que votre voix se fasse entendre plus élevée; ce sont autant de problèmes posés à sa curiosité, et malheur s'il ne peut les résoudre! car tout ce qu'il ne comprend point est expliqué à votre désavantage. Du reste, prudent et politique, le voisin de petite ville vivra toujours avec vous dans les meilleurs termes : sa bat-

terie de cuisine et son journal seront à votre disposition ; il vous fera goûter aux primeurs de son jardin, vous fournira des recettes pour les confitures ou pour les rhumatismes, et viendra aider à vous coudre dans votre suaire. C'est un ennemi intime qui vous rend mille petits services en attendant qu'il en sache assez pour vous faire pendre.

Or, Clairou avait un voisin qui réunissait toutes les qualités exigées pour ce titre, un vrai voisin-modèle. On eût vainement cherché dans tout Lesneven un homme plus serviable et plus malveillant. Les amitiés de Guillaume Rivel avaient toujours quelques pointes dont vous étiez blessé, et ses politesses vous insultaient. Cet homme, grossier du reste, possédait une sorte de tact subtil pour deviner votre endroit vulnérable. Seulement, comme ses coups étaient toujours portés en riant et le bonnet à la main, on feignait de ne les point sentir, et il en profitait pour redoubler.

Sa fille, d'ailleurs, lui venait en aide au besoin. Ursule Rivel ressemblait à Guillaume sous des formes différentes; c'était son père retourné. Ce que celui-ci faisait avec des câlineries et des précautions oratoires, elle le faisait, elle, ouvertement, brutalement, en fille mauvaise et qui veut le paraître. Ainsi posée, elle avait acquis le droit de tout dire sans qu'on s'en étonnât. Acceptant d'avance l'accusation de méchanceté, elle la rendait en quelque sorte inutile : les reproches à cet égard ne pouvaient pas plus l'atteindre que l'excommunication un mécréant; car elle avouait ce qui lui était reproché, et s'en faisait gloire. Du reste, semblable au despote antique, elle se souciait peu d'être aimée, pourvu qu'on la craignît; et, à cet égard, elle avait réussi au delà de ses espérances.

Cependant, par une de ces bizarreries trop fréquentes, l'opinion publique n'avait voulu admettre qu'en partie la mauvaise réputation acceptée par Ursule elle-même. On avait re-

levé dans sa vie quelques rares traits d'humanité vulgaire, quelques preuves équivoques de compassion pour les opposer à tout le reste, et les gens qui se piquaient d'observation ou d'équité répétaient d'un air profond que la fille de Rivel valait mieux qu'elle n'en avait l'air.

Suzanne avait toujours éprouvé pour elle un sentiment de répulsion et presque de dégoût qui avait été un obstacle à leur liaison ; cependant elles se voyaient quelquefois en qualité de voisines. Un jour donc que la fille de Clairou achevait un volume apporté la veille par Raynal, Ursule entra.

La nature avait traité la fille de Rivel avec la malveillance qu'elle montrait elle-même pour tout le monde : sa taille l'eût fait prendre pour une enfant de douze ans, si le développement des formes n'eût détrompé le regard ; son front était bas, ses sourcils épais, son teint brun et coloré ; cependant l'ensemble de tout cela ne manquait point

d'une sorte de séve ardente, et il y avait dans ces yeux noirs, dans ces lèvres épaisses, je ne sais quelle volupté hardie qui pouvait parler à des sens grossiers.

Elle jeta d'abord les yeux sur le livre que Suzanne tenait à la main.

— Je vous dérange, dit-elle.

— Nullement, répliqua Suzanne en se hâtant de déposer son volume et d'avancer une chaise.

Ursule mesura celle-ci du regard, et ne s'assit qu'à moitié, afin que ses pieds pussent toucher la terre.

— Vous lisez toujours autant, à ce qu'il paraît? reprit-elle d'un ton maussade. Il est heureux que le voisin Clairou ait assez de fortune pour vous permettre de perdre ainsi votre temps.

— Mon père est pauvre, répondit Suzanne; mais il ne me défend point une lecture après mon travail achevé.

— Il y a des gens qui trouvent moyen de

tout faire, répliqua Ursule aigrement ; quant à moi, je n'ai point une heure de liberté.

— Votre boutique de mercerie vous occupe, observa Suzanne doucement.

— D'autant que mon père passe la journée à clouer ses brides de sabots. Les parents, voyez-vous, ma chère, nous élèvent comme des animaux domestiques ; non par tendresse, mais pour que nous fassions plus tard leur travail. A propos de parents, vous n'avez rien su de votre oncle?

— Rien, dit la jeune fille tristement.

— Il sera allé habiter Brest. Les grandes villes sont si commodes ! on ne vous connaît point, et vous pouvez vivre à votre goût sans qu'on le sache....

— Mon oncle n'avait pas besoin de cacher ses actions, interrompit vivement Suzanne.

— Alors, pourquoi est-il parti ? demanda la fille de Rivel sèchement ; ce n'est point pour un pèlerinage, j'imagine ! à moins qu'il ne soit allé à Rome faire lever son interdit.

Du reste, ce ne sont pas mes affaires, et j'ai à vous parler d'autre chose. C'est demain mon anniversaire de naissance, et vous savez que nous avons l'habitude de réunir, tous les ans, les voisins à cette occasion ; je suis venue vous inviter, ainsi que M. Clairou.

La jeune fille remercia en promettant de transmettre l'invitation à son père.

— Je compte sur vous, reprit la mercière ; aussi ai-je fait inviter M. Henri... Il ne faut pas séparer qui s'assemble, comme on dit.

— Je ne vous comprends pas, balbutia Suzanne.

Ursule la regarda en face.

— Il ne faut pas rougir alors, dit-elle. Croyez-vous donc que l'on ne sache pas les visites que vous fait tous les jours le fourrier ?

— Je reçois M. Henri comme vous recevez M. Choppart, observa Suzanne piquée.

Ursule lui lança un regard d'aspic.

— Et pourquoi donc ne recevrais-je pas

M. Choppart? reprit-elle... Croyez-vous qu'il vaille moins, parce qu'il ne porte pas d'épaulettes de laine, et qu'il ne me prête pas de romans? M. Choppart a rendu des services au gouvernement; notre cousin M. Manarch lui veut du bien, tous les nobles le protégent, et, quand il voudra, il ira plus loin que beaucoup d'autres, qui se croient quelque chose parce qu'ils passent leur temps couchés sur des livres.

—J'en suis persuadée, dit Suzanne, qui ne voulait point prolonger une discussion qu'elle regrettait déjà d'avoir commencée; mais Ursule ne comptait point la tenir quitte à si bon marché.

— Je ne dis pas cela pour M. Henri, continua-t-elle, qui est un jeune homme de bonne famille et qui fera son chemin; seulement je vous engage, ma chère, à ne pas trop y tenir. Tant qu'il sera sous-officier, vous pourrez compter sur sa compagnie; faute de mieux, on dîne au cabaret, comme dit le pro-

verbe; mais une fois qu'il aura son brevet d'officier, bonsoir! Les épaulettes dorées vont mal avec les cornettes.

Suzanne tressaillit; l'observation d'Ursule l'avait frappé au cœur. Celle-ci s'en aperçut, et, contente de sa vengeance, se leva.

— Ainsi, c'est convenu, dit-elle; vous viendrez demain avec votre père et M. Henri, qui veut bien de nous, en attendant qu'il soit officier. Notre cousin le curé y sera peut-être.

Et comme Suzanne voulait la reconduire :

— Ne vous dérangez pas, dit-elle, et achevez votre lecture; vous nous raconterez demain le roman, en attendant que les crêpes soient beurrées.

X

La boutique de maître Rivel, consacrée à deux commerces, était partagée en deux portions distinctes. D'un côté se trouvaient plusieurs rangs de cases renfermant la mercerie à l'usage des paysannes, et un vieux comptoir de sapin près duquel se tenait Ursule; de l'autre, des sabots de toutes tailles et de toutes couleurs, entassés sans ordre, formaient une sorte de montagne bariolée

qui montait jusqu'aux solives du plafond. Ceci était le domaine particulier de maître Rivel, en même temps que sa fortune et sa gloire. Nul autre marchand sabotier ne pouvait offrir, à Lesneven, des chaussures de hêtre aussi richement dorées au feu, aussi artistement décorées de ciselures et de fleurs peintes. Nul autre ne savait y attacher avec autant de grâce le morceau de peau de mouton, clouer la bandelette de fer-blanc, ou fixer la bordure de drap découpé, Aussi chaussait-il tous les pieds élégants des faubourgs, et une jeune fille reconnaissait le sabot sortant de chez maître Rivel, aussi sûrement que nos lions reconnaissent l'habit taillé par Staub. Ce talent hors ligne avait même valu à maître Guillaume une aisance qu'il augmentait, chaque jour, par cette économie dure et tenace particulière à la petite bourgeoisie de nos provinces.

La plupart des convives invités pour la fête d'Ursule étaient déjà réunis dans la bou-

tique dont nous venons de donner la description, et que l'on avait choisie pour recevoir, comme la pièce la plus grande et la plus commode de la maison.

Les sabots avaient seulement été repoussés plus près du mur, afin d'augmenter l'espace ; les balances enlevées, et le comptoir transformé en table à manger.

Une chandelle inégale, flottant dans un bougeoir de fer battu, éclairait seule l'immense boutique, à la grande joie de Choppart, qui profitait de la demi-obscurité pour essayer quelques libertés nouvelles chaque fois qu'Ursule passait. Celle-ci se défendait faiblement par quelques tapes amicales, et lançait à l'ancien chouan des regards qui semblaient l'exciter à recommencer.

Tous deux restèrent un instant isolés dans le coin le plus obscur, tandis que le reste des invités causait bruyamment. Choppart passa un bras autour de la taille d'Ursule, et la souleva jusqu'à ses lèvres. La jeune fille reçut

entièrement et rendit à moitié le baiser. Choppart recommença.

— Finissez, dit-elle à voix basse, ne voyez-vous pas qu'ils sont tous là ?

— Pourquoi ne veux-tu pas me recevoir seul ? répliqua le chouan.

— Le moyen ? Mon père ne quitte point la maison.

— Dans ta chambre... ce soir, reprit Choppart, en la serrant d'une étreinte passionnée.

Tout le corps d'Ursule frissonna.

— C'est impossible, dit-elle.

— Laisse seulement ta fenêtre ouverte.

La fille de Rivel le regarda, et ses yeux s'enflammèrent.

— Tu promets, continua le garde-chasse.

Elle balbutia un mot qu'il ne put entendre, et s'échappa de ses bras.

— Bon, murmura-t-il, la ville est à nous !

Et il rejoignit le reste de la compagnie en fredonnant.

Clairou venait justement d'arriver avec sa fille, et on n'attendait plus que Henri Raynal, qui ne tarda pas à paraître.

— Allons donc, fourrier, cria Rivel, on soupire après vous! pas vrai, mademoiselle Suzanne? A table, les amis! Allons, père Clairou, venez ici, et laissez la jeunesse avec la jeunesse; vous savez où est votre place, monsieur Henri, à la gauche de mademoiselle Suzanne, du côté du cœur...

Tout le monde s'assit, et pendant quelque temps la conversation ne fut qu'un mélange de phrases banales, interrompues de cliquetis d'assiettes et de verres; mais peu à peu le premier tumulte s'apaisa, et chacun se mit à causer plus tranquillement avec ses voisins.

Intimidés par les remarques de maître Rivel, Henri et Suzanne furent les seuls qui demeurèrent silencieux; mais n'était-ce point assez de se trouver l'un près de l'autre. A chaque mouvement Raynal sentait le bras de la jeune fille l'effleurer, et celui-ci entendait

l'haleine plus pressée du jeune homme. De temps en temps leurs yeux se rencontraient; ils échangeaient quelques mots avec un sourire confus, puis rentraient dans leur silencieuse extase. Aucun d'eux ne pensait, mais ils se laissaient aller à cette ineffable rêverie, plus douce que les plus douces réalités.

Suzanne surtout semblait avoir oublié tout ce qui l'entourait. Abandonnée à la joie sans nom qui l'inondait, elle n'entendait ni ne voyait rien ; ses yeux avaient le doux éclat des étoiles du ciel, et tout son être rayonnait. On eût dit une lampe éclairée par quelque clarté intérieure et mystérieuse.

Choppart, qui était à table près d'Ursule, fut lui-même frappé de la beauté de la fille de Clairou. Il la contemplait sans pouvoir en détacher ses regards, lorsque Ursule, qui lui avait plusieurs fois adressé la parole, lui frappa sur le bras.

— De quoi vous occupez-vous donc? demanda-t-elle d'une voix aigre.

— Regardez Suzanne, dit le chouan fasciné.

— Eh bien ?

— Ne la trouvez-vous pas belle comme une sainte ?

Ursule fit un geste de dépit.

— Ah ! c'est pour cela que vous ne me répondez point, dit-elle. Eh bien, qui vous empêche de lui en conter comme le fourrier ? Votre sainte a deux oreilles.

— Allons, pas de jalousie, dit Choppart à demi-voix, et surtout ne vous fâchez pas, ma petite déesse.

— Petite, répéta Rivel, qui avait entendu la fin de la phrase et qui ne voulut point laisser passer cette occasion de dire une méchanceté, Ursule ne vous pardonnera jamais ce mot-là, garçon.

— Pourquoi ?

— Parce que vous lui rappelez qu'elle est restée dans la catégorie des carlins qui ont bu de l'eau-de-vie trop jeunes.

— Au diable vos comparaisons, père Ri-

vel, interrompit Choppart; une femme est toujours assez grande quand elle peut passer les deux bras au cou de son amoureux.

— Mais si l'amoureux est de la taille du fourrier? objecta Rivel en riant.

— Alors il faut que la femme soit de la taille de Suzanne, répliqua Ursule avec intention.

La fille de Clairou et Henri parurent déconcertés.

— Par malheur, reprit la mercière, Suzanne n'aime que les petits hommes.

— Et les bruns, ajouta le sabotier en jetant un regard sur la chevelure blonde de Raynal.

— Assi ne pouvait-elle souffrir M. Henri au premier instant, reprit Ursule.

— C'est la vérité, continua Rivel en éclatant de rire.

Raynal regarda Suzanne qui baissa les yeux : l'amour a plus qu'aucun autre sentiment des susceptibilités bizarres; et en ap-

prenant qu'il avait autrefois déplu, le jeune homme se sentit douloureusement blessé. Ursule, qui s'en aperçut, voulut le faire remarquer à tous.

— Oh ! il ne faut point que cela vous chagrine, fourrier, reprit-elle ; la voisine a bien changé ; depuis, sa haine est devenue de l'amitié...

— Ç'a été le contraire pour le sergent Fayol, continua Rivel en clignant l'œil d'un air fin ; il avait d'abord été l'ami de la maison, puis il y a eu de la brouille.

— Comme pour ce pauvre George Dulong, ajouta Ursule, qui devait épouser, puis qui est parti.

— C'est-à-dire que mademoiselle Suzanne l'a refusé, reprit le sabotier comme s'il eût défendu la fille de Clairou ; et elle a eu raison, puisque George ne lui plaisait plus.

— Qui vous a dit qu'il me plût auparavant? balbutia Suzanne d'une voix dans laquelle on sentait trembler des larmes.

— C'est juste, reprit Rivel avec une fausse bonhomie ; on reçoit tous les jours un jeune homme et on accepte ses cadeaux sans intention, uniquement pour passer son temps. Mais il ne faut pas prendre garde à ce que dit Ursule, ma petite ; c'est une mauvaise langue qui répète tout ce qu'elle sait.

Et comme il vit que Suzanne voulait répondre :

— N'en parlons plus, continua-t-il ; George Dulong a pris son parti, il s'est fait marin pour se consoler et il est mort de la fièvre jaune aux îles ; *De profundis* pour lui, et buvons. Votre verre, papa Clairou.

Le vieux commis, qui n'avait pris aucune part à ce qu'on venait de dire, tendit son verre en souriant.

— Ceci, continua le sabotier, est du *tafia* qui a passé sous le nez de la douane sans passe-port.

— Et vous en boirez ? père Grattoir, dit Choppart.

— Qui m'en empêcherait? demanda Clairou.

— Comment! un fonctionnaire public recéler de la contrebande!...

Le commis retira vivement son verre.

— Allons donc, s'écria Rivel en avançant la bouteille ; à bas les droits réunis et les gabelous!

— Voisin, voisin, murmura Clairou, je ne souffrirai pas qu'on attaque...

— Le gouvernement, acheva Choppart : pauvre vieux, va, il sait sa phrase comme son *Credo;* mais ne craignez rien, père, le *tafia* de maître Rivel vient tout droit de Quimperlé, le pays du cognac breton; il n'a de frauduleux que l'étiquette, et vous pouvez en boire sans vous compromettre.

— Merci, dit Clairou en posant la main sur son verre, mais je suis au régime.

— A l'ancien régime?... qui ordonnait de payer ses impositions, d'aimer le roi et de faire ses Pâques. C'est le bon, père Grattoir;

celui que nous voulons faire revenir; à la condition que nous autres nous n'en serons pas! Mais buvez, vous dis-je.

— Impossible, monsieur Choppart, dit Clairou en défendant son verre.

— A la santé du gouvernement!

— Du gouvernement? répéta le commis hésitant.

— Si vous refusez, je vous regarde comme un conspirateur.

Il poussa son verre, et laissa le chouan verser jusqu'au bord,

— Maintenant, une, deux, et amorcez, papa; il ne faut jamais laisser refroidir les morceaux.

Tout le monde but, puis on se leva de table.

Suzanne profita du moment de désordre qui suivit pour s'échapper. Elle courut au jardin, gagna la tonnelle, et, se laissant tomber sur un banc, elle fondit en larmes.

En toute autre circonstance, les méchan-

cetés de Rivel et de sa fille lui eussent causé moins de douleur que de dépit; mais cette fois tous deux avaient trouvé le joint de son cœur. Ces attaques l'avaient d'ailleurs comme surprise au milieu de son enchantement et brusquement ramenée à elle par la douleur. Aussi, frappée à l'improviste, n'avait-elle su ni se défendre, ni se venger. Elle était tombée comme un oiseau que la flèche atteint au milieu des nuages, et, dans son affliction, il y avait presque autant de regret de son rêve perdu que de douleur des coups reçus.

Les coudes appuyés sur ses genoux et le visage caché dans ses deux mains, elle s'abandonnait sans réserve à toute l'amertume de ses sensations, lorsque son nom, prononcé à voix basse, la fit tressaillir. Elle leva la tête, et reconnut Henri.

Le premier mouvement de la jeune fille fut de fuir; mais un geste du fourrier la retint.

— Je vous cherchais, dit-il. Pourquoi nous avoir quittés si brusquement tout à l'heure ?

— Je ne voulais point qu'on me vît pleurer, répondit la jeune fille d'une voix étouffée.

Raynal parut ému.

— Se peut-il que les méchancetés de cet homme et de sa fille vous aient troublée à ce point? dit-il; ne savez vous pas que tous deux ressemblent à ces insectes immondes qui laissent leur bave sur les plus belles fleurs et sur les plus beaux fruits?

— Mais les fleurs et les fruits sont perdus! s'écria Suzanne.

— Vous n'avez rien à craindre de pareil, reprit Raynal, les yeux baissés. Qui prend garde aux mensonges de ces gens?

Suzanne releva la tête, et regarda le fourrier.

— Vous! dit-elle.

— Ne le croyez pas...

— Vous! répéta la jeune fille d'un accent douloureux; car tout à l'heure je vous ai vu pâlir, et, quand mes yeux ont cherché les vôtres, vous vous êtes détourné...

— Eh bien! oui, dit Raynal avec une sorte d'explosion ; je voudrais en vain le cacher ; oui, l'idée de ce George et de ce mariage convenu...

— Par mon père, et malgré moi, interrompit vivement la jeune fille.

— Vous avez donc résisté ? s'écria Henri.

— Toujours ! et Dieu sait ce qu'il m'a fallu de courage ; car George était bon comme Dieu, et me priait à genoux de ne point le repousser.

— Ainsi... vous ne l'avez point aimé ?

— Jamais autrement que comme un frère.

Henri saisit les mains de la jeune fille avec un mouvement de joie.

— Ah ! pardon alors, pardon de ma folie, s'écria-t-il ; mais... je suis jaloux.

—Vous ! interrompit Suzanne.

— Jaloux... sans droits comme sans motifs... mais je ne veux plus l'être... je veux savoir la vérité tout entière... Écoutez-moi, Suzanne ?

— Pardon... on peut venir, balbutia la jeune fille, qui se leva tremblante.

—Non, reprit Henri en la retenant ; il faut que vous m'écoutiez, car il y va de mon bonheur... Que répondriez-vous, Suzanne, si je venais aujourd'hui vous faire la même demande que George autrefois ?

— Monsieur Henri...

— Oh ! répondez sans crainte ! Pourquoi trembler ainsi... détourner la tête ?... Suzanne, je vous aime de tout ce que j'ai de cœur ; vous le savez, n'est-ce pas ?

—Je le sais, murmura la jeune fille.

—Et vous, Suzanne, vous ?...

Elle releva la tête, regarda Henri, et, pour toute réponse, se laissa aller sur sa poitrine en sanglotant. Le jeune homme appuya un long baiser sur ses cheveux.

— Ainsi, tu m'aimes ? dit-il éperdu.

—Ne le savez-vous donc point ? murmura-t-elle.

Il poussa un cri de joie, l'enveloppa de ses

bras, et il y eut un long silence d'extase pendant lequel on n'entendit que leurs noms échangés à travers les soupirs et les baisers. Tout à coup un bruit de voix retentit à quelques pas, Suzanne se dégagea vivement.

— Quelqu'un nous écoute ! dit-elle épouvantée.

Henri prêta l'oreille ; mais le bruit avait cessé, et il voulut la rassurer.

—Au nom du ciel ! rentrez, reprit la jeune fille.

—Et toi ? demanda Henri.

—Je vous suivrai tout à l'heure ; mais vite, je vous en conjure.

Raynal déposa un dernier baiser sur le front de Suzanne , et courut à la porte du jardin, qu'il essaya d'ouvrir.

—Eh bien ? dit la fille de Clairou avec impatience.

—Nous sommes enfermés, répondit Henri.

—Enfermés !

— Vois !

— Ah ! Ursule est venue, s'écria Suzanne avec épouvante.

— Que dis-tu ?

— Elle va ramener tous les invités pour nous surprendre.

—Vous pourriez croire?...

—Écoutez?

Un bruit de pas, mêlé de chuchotements, venait de se faire entendre dans la cour, et une lueur éclaira subitement le seuil.

Les deux amants se jetèrent derrière un massif de sureaux.

—Nous sommes perdus, balbutia Suzanne; ce sont eux. Oh ! sauvez-moi, Henri, sauvez-moi !

—Que faire ? dit le jeune homme en promenant autour de lui des regards inquiets.

Tout à coup ses yeux tombèrent sur un noyer dont les branches s'appuyaient au sommet de la haute clôture, ce fut comme un trait de lumière. Il s'élança vers l'arbre, atteignit les branches, puis le mur. Suzanne

voulut l'arrêter, mais le cri qu'elle poussa n'était point achevé, qu'elle vit le jeune homme disparaître et entendit le bruit de sa chute. Au même instant les invités conduits par Ursule parurent à la porte du jardin.

— Quand je vous disais qu'elle était ici! s'écria la fille du sabotier en l'apercevant.

— Et Henri? demanda Choppart.

— Le fourrier ne peut être ici, observa Rivel.

— Pourquoi cela? reprit Ursule.

— Parce que les jeunes filles n'ont point l'habitude de se promener au clair de lune avec des militaires.

—En effet, dit Clairou, qui avait suivi les autres, Suzanne est trop bien élevée...

—Vous voyez que je suis seule, mon père, balbutia la jeune fille.

— C'est pardieu vrai, ajouta Choppart, qui avait cherché de tous côtés.

—Comment! il n'y a personne au jardin! s'écria Ursule.

—Personne, ma reine.

— Je suis pourtant bien sûre d'avoir entendu causer.

Mademoiselle Suzanne a peut-être l'habitude de parler haut.

— Mais enfin, qu'est devenu le fourrier?

— Il sera parti.

— Sans nous dire adieu?

—Genre parisien!

Ursule lança à Suzanne un coup d'œil pénétrant : puis, comme subitement frappée d'un souvenir :

— La porte de la ruelle communique avec le jardin du voisin Clairou, dit-elle.

— Mais elle est fermée, observa Choppart,

— Et en voici la clef, ajouta le vieux commis.

Ursule, forcée au silence, secoua la tête comme si elle eût conservé tous ses doutes, et regagna lentement la maison avec les invités.

Choppart, qui était demeuré quelques pas en arrière avec Clairou, l'arrêta.

— C'est bien la clef de la ruelle que vous venez de montrer ? demanda-t-il.

— Sans doute, répondit le vieux commis.

— Et avec elle on peut arriver à la cour de maître Rivel ?

— En franchissant la haie.

— Il me faut cette clef, père Grattoir, dit le chouan d'un ton résolu.

—A vous ! s'écria Clairou, et qu'en voulez-vous faire ?

— C'est ce que je dirai à mon confesseur ; il me la faut, vous dis-je.

—Mais songez..., balbutia le vieux commis.

—Je songe que si je dis un mot, tout Lesneven saura demain que vous lisez *le Constitutionnel*.

Clairou recula.

— Que vous serez dénoncé comme un bonapartiste et un jacobin.

— M. Choppart, s'écria le vieux commis, vous ne voudriez pas perdre un père de famille ?

— La clef alors.

Le chouan avait la main tendue, Clairou fouilla dans sa poche avec une sorte de désespoir, et la donna.

— A la bonne heure, dit Choppart en la faisant sauter joyeusement dans sa main ; à présent je me charge du reste. Mais vous, père Barême, pas un mot de ceci, même à votre bonnet de nuit, ou je vous fais guillotiner.

XI

Depuis son explication avec Henri, le sergent avait évité tout ce qui eût pu ranimer leur querelle, et les rapports des deux sous-officiers avaient continué sur un ton de camaraderie, sinon d'amitié; mais cette concorde n'était qu'apparente, et au fond tous deux n'avaient fait que se raffermir dans leurs volontés opposées.

Le nouveau sentiment qui dominait Ray-

nal était en effet de ceux qui donnent de l'énergie aux plus vacillants. Sans but et sans désirs jusqu'alors, il avait pu se laisser diriger; mais maintenant le jour s'était levé pour lui, il avait un soleil qui orientait sa vie et lui apprenait la route à suivre. Fayol, de son côté, tenait d'autant plus obstinément à sa résolution qu'il n'était pas homme à se laisser arracher ainsi impunément une domination à laquelle il s'était habitué. La préférence de Suzanne pour Henri lui avait d'ailleurs rendu ce dernier presque aussi odieux que la fille de Clairou elle-même, et, sans avoir de plan arrêté, il avait résolu de leur faire tout le mal qu'il pourrait.

Un matin qu'il passait devant la maison de Clairou, il vit la porte du jardin ouverte et entra. Il parcourut d'abord plusieurs allées sans rencontrer le commis ni sa fille; mais en approchant de la tonnelle, il crut reconnaître leurs voix. Le nom de Raynal, prononcé par le vieux commis, lui fit prêter l'oreille.

— Cela ne peut continuer, Suzanne, disait Clairou; le fourrier vient ici trop souvent, il a l'air de vous faire la cour, et une honnête fille ne doit point permettre ces choses... M. Souriau me le disait encore ce matin.

— M. Souriau! répéta Suzanne.

— Et vous devez lui en être reconnaissante, continua le commis; car c'est une preuve de l'intérêt qu'il prend à votre réputation.

— Il devrait alors s'appliquer à lui-même les principes qu'il établit pour d'autres, répliqua la jeune fille vivement.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire, reprit Suzanne avec une rougeur de honte et d'indignation, que depuis que vous m'avez obligée à remplacer l'ouvrière qui travaillait chez M. Souriau, je ne puis éviter ses assiduités.

— Se peut-il?

— Je vous en aurais averti plus tôt si je n'avais espéré que ma froideur ferait cesser des poursuites insultantes.

— Mais es-tu bien sûre?... M. Souriau n'aura voulu que plaisanter peut-être.

— Pourquoi continuer alors un mois entier?

— Ainsi il parlait sérieusement? répéta le vieux commis; et il t'a dit... que t'a-t-il dit?

— Ah! ne me le demandez pas, mon père, répliqua Suzanne en détournant la tête, confuse et humiliée; c'est déjà trop de l'avoir entendu.

Clairou murmura quelques mots inintelligibles, puis se tut. La pensée que l'amour du percepteur lui assurait sa place compensait, dans cette âme, que la peur avait dégradée, la honte d'un pareil amour.

Cependant, après un moment de silence, il poussa un soupir.

— Je comprends alors, dit-il, pourquoi le patron voulait te garder des semaines entières.

— Et vous comprenez aussi pourquoi je refusais de rester?

— Sans doute, sans doute...

— Et maintenant, ajouta la jeune fille, j'espère que vous ne m'obligerez plus à y retourner?

— Que dis-tu? s'écria le vieux commis.

— Je ne le puis, mon père.

— Il le faut, Suzanne, il le faut, si tu ne veux me perdre; songe qu'il tient mon sort dans sa main, que d'un mot il peut faire de moi un mendiant.

— Et vous me condamnerez à entendre ses propositions injurieuses? s'écria Suzanne.

— N'y réponds pas, mon enfant; aie l'air d'écouter, et pense à autre chose. Qu'importe à une honnête fille qu'on lui fasse la cour?

— Vous disiez tout à l'heure le contraire.

Clairou parut embarrassé.

— Tout à l'heure je répétais ce que répète tout le monde, dit-il; il faut savoir se soumettre aux circonstances. Crois-tu que je n'aie point aussi à souffrir, moi? Mais ces affronts, vois-tu, sont comme l'eau de noter

puits; à force d'en boire on n'en sent plus le goût. Puis, j'ai promis à M. Souriau que tu irais chez lui aujourd'hui.

— Ah! je vous en prie...

— Je le veux, Suzanne... Que peux-tu craindre, d'ailleurs? J'ai plus d'expérience que toi, et je sais ce qui convient; tu dois croire ce que te dit ton père. Va sur-le-champ; M. Souriau compte sur toi.

Il se leva à ces mots, comme s'il eût craint une réponse de la jeune fille, et quitta la tonnelle.

Fayol, de son côté, jugea inutile de se montrer. Il se glissa le long de la haie d'aubépines, regagna la porte du jardin, et, tout en réfléchissant au parti qu'il pourrait tirer de ce qu'il venait d'apprendre, il se dirigea vers la demeure de Choppart.

Celui-ci arrivait d'un voyage de quelques jours fait aux environs, et était encore au lit lorsque le sergent entra. Le chouan, à moitié endormi, souleva la tête, et avança machina-

lement la main vers une paire de pistolets, qu'il gardait accrochée à son chevet par un reste d'habitude.

— Eh! c'est *l'inflexible,* dit-il en reconnaissant Fayol.

— Enfin te voilà, s'écria celui-ci ; je croyais, Dieu me damne! que tu avais rencontré en route quelque bleu ayant à régler avec toi des comptes arriérés.

— Les bleus sont comme les cancres, qui rentrent dans leurs trous à la marée descendante, dit Choppart, et, depuis que *le père la Violette* est parti, on n'en voit plus.

Fayol s'assit.

— Et quoi de nouveau dans notre capitale? demanda Choppart.

— Du nouveau, répéta le sergent, je t'en apporte.

— Quelque histoire du père Rivel?

— Non, une découverte que je viens de faire.

— Voyons, je t'écoute.

Fayol lui raconta la conversation de Clairou et de sa fille ; le chouan se redressa sur son lit avec un éclat de rire.

— Souriau ! s'écria-t-il, le Souriau amoureux de la belle Suzanne ?... Au fait, les chenilles sont amoureuses des fleurs !... Voilà donc ce que voulait me dire hier, quand je suis arrivé, la servante du percepteur... Elle me parlait de vieux garçons qui veulent encore casser des noisettes quand ils n'ont plus de dents, et de la peine que les jeunes filles donnent à garder.

— Elle garde donc Suzanne ?

— Probablement ; mais Souriau est un drôle qui forcerait la porte du paradis, s'il voulait parler à une des onze mille vierges, et si la petite n'a que Marguerite...

— Je crains qu'elle ne se défende que trop bien toute seule.

— Eh ! eh ! qui sait ? On a vu de plus grands miracles ! Avec un vieux on ne se défie pas, vois-tu ? et ils vous prennent au

piége. Du reste, maintenant que je suis averti, j'aurai l'œil à la chose.

— Tu peux donc surveiller ce qui se passe chez le percepteur?

— Certainement; j'ai des intelligences dans la place; la vieille Marguerite est une ancienne amie de ma mère : je puis d'ailleurs tout voir d'ici.

— Eh! je n'y pensais pas, dit Fayol; tu domines le jardin de Souriau?

— Et Suzanne travaille le plus souvent sous ma fenêtre.

Le sergent courut à la petite croisée de la mansarde, et l'ouvrit.

— Pardieu! tu as raison, dit-il; la voilà déjà arrivée... et assise près de la charmille.

Choppart vint regarder par-dessus l'épaule du sergent.

— Dieu me pardonne! Marguerite a apporté son rouet à côté d'elle, s'écria-t-il.

— Il est clair que Suzanne se fait garder.

— Oh ! reprit Choppart en étouffant un éclat de rire, et l'autre qui se promène là-bas en pantalon à pieds.

— M. Souriau ?

— Vois-tu comme il tourne autour de la petite ?

— Qui garde toujours les yeux baissés.

— Le voilà qui s'arrête à quelques pas... Non, il s'approche de l'air d'un chien qui a peur d'être battu. Il parle à Suzanne.

— Sans qu'elle redresse la tête.

— Et la vieille se lève... Bon, voilà qu'elle emporte son rouet.

— Suzanne la suit.

— Pauvre Christophe Souriau, qu'on laisse seul ! Mais que veut-il donc faire ? Il regarde autour de lui comme s'il craignait d'être vu...

— Il tire quelque chose de la poche de sa robe de chambre.

— Une lettre !

— Il la cache dans la corbeille de Suzanne...

— Ah ! diable !

— Et il rentre !...

— Minute ! s'écria Choppart en se penchant pour voir dans le jardin... la corbeille est sous la fenêtre.

— Oui.

—Et ils sont tous allés déjeuner !... Je veux connaître le style de Christophe.

En parlant ainsi, il courut à l'autre bout de la mansarde, et décrocha une canne à pêche suspendue au lambris.

— Que veux-tu faire ? demanda Fayol.

— Tu vas voir, répondit le chouan en déroulant sa ligne par la fenêtre ; ceci s'appelle, en langage d'écolier, une pêche à sec !

Dans ce moment, l'hameçon arriva au niveau de la corbeille qui, après quelques tentatives inutiles, fut saisie et enlevée.

Fayol se hâta d'en retirer la lettre de M. Souriau, et de l'ouvrir : elle ne contenait que quelques lignes.

« Vous ne voulez plus me parler ; vous

« m'évitez comme si j'étais votre ennemi,
« et cependant je vous l'ai déjà dit, quand
« vous ne refusiez pas de m'entendre, il dé-
« pend de vous de sortir d'une position pour
« laquelle vous n'êtes point faite; mais, si
« vous continuez à me repousser, vous avez
« tout à craindre! Je ne puis vous en écrire
« davantage. Indiquez-moi une heure et un
« lieu où je pourrai vous voir seule, je vous
« expliquerai tout; mais hâtez-vous, car vo-
« tre avenir entier en dépend. »

— C'est tout? demanda Choppart.

— Tout, dit Fayol.

— Dieu me damne! en voilà un tartufe! Quand je pense que ce vieux satyre mange son bon Dieu régulièrement tous les mois. Du reste, le gueux sait bien qu'il peut tout se permettre avec le père Grattoir et sa fille.

— Comment cela?

— Pardieu! si Clairou osait se plaindre, Souriau le jetterait à la porte.

Le sergent fit un mouvement.

— En effet, dit-il avec réflexion, cette place est leur seule ressource.

— Tellement que, s'ils la perdaient, le père et la fille n'auraient qu'à prendre le bissac et le bâton blanc.

Cette idée sourit à Fayol.

— Tu crois que le percepteur serait homme à se venger ainsi du vieux commis? dit-il.

— J'en suis aussi sûr que d'être damné! Le Souriau tient à ses vices, mais il ne veut pas qu'on en parle.

— A cause de sa réputation?

— Non, à cause de sa perception; tu sais qu'un fonctionnaire public est tenu d'avoir des mœurs?

— Il faut que tu me laisses cette lettre, dit le sergent d'un ton résolu.

— Qu'en veux-tu faire?

— Tu le sauras; mais provisoirement n'en parle à personne, et redescends la corbeille, afin qu'on ne puisse rien soupçonner.

— *Fiat voluntas tua!* dit le chouan, qui avait

ramassé quelques guenilles de latin chez le curé, où il avait servi lorsqu'il était enfant; tâche seulement de jouer quelque tour à Christophe : je n'ai jamais pu souffrir cette face de maroquin.

Fayol promit qu'il y penserait, et prit congé de Choppart.

XII

A Paris, le dimanche est consacré au repos et au plaisir ; c'est une halte au milieu des soucis, des fatigues et des agitations de la semaine ; une sorte d'oasis dans ce grand désert que chacun parcourt avec un soleil brûlant sur la tête, les Arabes aux deux flancs, et le simoun sur les talons. Ce jour-là le plus triste ouvre sa fenêtre, regarde le soleil, et se décide à descendre dans la rue, où il entend la

joie des autres ; le plus pauvre met son meilleur habit, rassemble ce qui lui reste, et court acheter du plaisir sans songer à la faim du lendemain. Il y a pour tous une sorte de compromis avec la douleur, qui accorde un répit à ses sujets, et leur permet de respirer quelques heures.

Mais, en province, le dimanche a gardé un tout autre aspect ; sans être, comme dans nos capitales, une fête païenne consacrée au culte des sept péchés capitaux, ce n'est déjà plus, comme aux époques de croyance, ce long tête-à-tête avec Dieu, pendant lequel l'âme se reposait dans l'extase ou se retrempait dans la prière ; le dimanche désormais est tout simplement le jour des barbes à faire, des visites à rendre, et des vêpres à écouter. La cloche des offices tinte toujours aussi haut, les églises se remplissent comme par le passé, mais la seule tyrannie de l'habitude y conduit. Aussi ne cherchez ni foi, ni ardeur, ni recueillement. Chacun va là comme à la revue de la garde

nationale, par imitation et sans empressement; la religion ennuie, mais on en a, pour faire comme tout le monde; on suit les offices, parce qu'on est établi, et qu'on veut éviter le scandale. Les femmes y trouvent d'ailleurs l'occasion d'être vues, les hommes l'occasion de voir : l'église est, dans nos petites villes, le seul lieu de rencontre et de réunion. C'est là que les mères de famille produisent leurs filles bien corsetées et les yeux baissés; là que les jeunes gens à pourvoir viennent faire leur choix. En sortant, on se salue, on s'accoste, on lie conversation; on passe en revue les malheurs ou les scandales de la semaine; on déplore ensemble la corruption du siècle, on s'oublie dans les charmes d'un pareil entretien (car dire du mal des autres c'est presque dire du bien de soi); enfin on ne se sépare qu'à la porte du logis, et en voilà jusqu'au dimanche suivant!

Or la grand'messe venait de finir à l'église

paroissiale de Lesneven, et la foule, qui commençait à sortir, se formait déjà en groupes près du porche, lorsque l'attention générale fut attirée par les exclamations de quelques jeunes gens arrêtés devant la porte principale. Ils se montraient un papier cloué à l'un des battants, et dont le contenu semblait exciter au plus haut degré leur curiosité.

—Pardieu ! le tour est féroce ! disait en riant le contrôleur des droits réunis... Mais pour qui le billet ?

— Il n'y a point d'adresse, observa un jeune notaire qui passait pour le lion de l'endroit.

— Il faudrait faire la revue de toutes nos belles, ajouta un négociant en vin.

Dans ce moment Clairou sortait de l'église, et, voyant la foule rassemblée, il s'arrêta.

— Le plus simple serait de vérifier l'écriture, reprit le notaire.

— L'écriture, répéta le vieux commis qui avait mis ses lunettes, je la connais.

— Vous, père Clairou ?

— Il n'y a qu'un homme à Lesneven qui ait cette belle coulée.

— Et cet homme...?

— Cet homme est mon patron, monsieur.

— Souriau !

— Le percepteur !

Les jeunes gens se regardèrent avec un long éclat de rire.

— Pardieu ! nous aurions dû y penser, s'écria l'employé des droits réunis, Christophe rajeunit tous les jours.

— Ses favoris sont redevenus noirs depuis le mois dernier, observa le négociant, qui avait à Lesneven une réputation d'homme d'esprit.

— Et toutes les dents de la mâchoire supérieure lui ont repoussé, ajouta le notaire, qui ne voulait pas rester en arrière.

— Je comprends maintenant pourquoi il a adopté, depuis quelque temps, l'air sentimental.

— Sans parler des sous-pieds et des faux cols.

— Silence ! interrompit le greffier du juge de paix, en poussant du coude les deux rieurs. *Ecce homo*.

M. Souriau sortait en effet de l'église, et s'avançait vers le groupe de jeunes gens. Ceux-ci se rangèrent en chuchotant. Il parut d'abord étonné, hésita un instant, puis s'approcha.

— Eh ! arrivez donc ! s'écria le négociant, nous avons besoin de vous.

— En quoi puis-je vous être agréable, messieurs? demanda Souriau d'un air aimable.

— Il s'agit d'une affiche que nous ne pouvons expliquer sans votre secours ; voyez...

Il l'avait conduit vis-à-vis de la lettre clouée à la porte ; mais à peine Souriau y eut-il jeté les yeux, qu'il recula en pâlissant.

— Qui a mis là ce billet ? s'écria-t-il.

— C'est ce que je vous demanderai, répli-

qua le négociant ; vous devez savoir à qui il est adressé.

— Moi !

— Le père Clairou a reconnu votre écriture.

— Clairou ! répéta le percepteur.

Et son regard s'arrêta sur le vieux commis, qui se tenait tremblant à quelques pas. Un éclair de colère traversa ses lunettes vertes.

— Clairou a menti ! s'écria-t-il avec colère.

— Pardon, murmura le vieux commis, mais je n'avais point lu... je ne savais pas... c'est en voyant de loin la belle coulée.

— Ainsi, l'écriture n'est plus celle du patron ? demanda le notaire d'un ton goguenard.

— M. Souriau... peut vous dire... mieux que moi, balbutia Clairou tremblant.

— Il faut pourtant que quelqu'un ait composé le poulet.

— A moins que ce ne soit une plaisanterie, observa le greffier.

— C'est cela, reprit vivement Souriau, auquel la rétractation de Clairou avait rendu son assurance ; c'est une mauvaise plaisanterie...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr... Une lettre qui n'est point signée... dont personne ne connaît l'écriture... on a voulu intriguer, faire du scandale... Mais cela ne peut être souffert, messieurs.

Il s'était approché de la porte, et leva la main pour atteindre le papier affiché.

— Eh bien, que faites-vous ? s'écria le notaire.

— Le devoir de tout honnête homme, dit emphatiquement Souriau, en arrachant la lettre et la déchirant.

Tous se récrièrent, sauf le négociant.

— Il est dans son droit, dit-il ; chacun reprend son bien où il le trouve.

Souriau rougit et voulut protester de nouveau.

— Compris! compris! continua le marchand de vin en riant. La discrétion est la première vertu des gens pieux! On connaît son *Tartufe*, M. Souriau.

> Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

Je vous engage seulement désormais à déguiser votre belle coulée quand vous écrirez des billets doux.

A ces mots il s'éloigna en riant avec les autres jeunes gens, et le percepteur se hâta de rentrer.

Mais avant la fin du jour l'aventure de la lettre affichée était connue de la ville entière. Les amis de M. Souriau arrivèrent chez lui l'un après l'autre, sous prétexte de le consoler d'un bruit calomnieux, mais en réalité pour s'assurer de ce qu'on en devait croire. Le percepteur tâcha de faire bonne contenance, et prit l'attitude d'un innocent persécuté par les ennemis de la monarchie : mal-

heureusement son passé plaidait contre lui. On rappela quelques aventures scandaleuses dont il avait été le héros à une époque où les mœurs ne faisaient point partie des obligations imposées aux percepteurs, et tous ceux qui avaient quelques prétentions à sa place jetèrent des cris d'indignation.

L'inquiétude de Souriau, en voyant la tournure que prenait l'affaire, exalta encore sa colère contre les Clairou. Il ne pouvait douter qu'ils ne fussent les auteurs de la mystification cruelle dont il était victime, car Suzanne seule avait pu livrer la lettre, et c'était le vieux commis qui l'en avait déclaré l'auteur. Il eût voulu se venger en chassant Clairou sur-le-champ, mais il fut retenu par la pensée que ce renvoi confirmerait les soupçons déjà répandus dans le public. Il eût fallu un prétexte vraisemblable qui donnât à sa vengeance un air d'équité; mais où le trouver? L'exactitude de Clairou était proverbiale à Lesneven, sa capacité constatée par vingt

années de travail, et sa probité hors de doute!... Il fallait donc ajourner son ressentiment et attendre une occasion.

Elle ne tarda pas à se présenter.

XIII

La nuit était sombre ; aucune lumière ne brillait plus aux fenêtres de maître Rivel, et tout était plongé dans un profond silence, lorsque la porte qui séparait le jardin du sabotier de celui de Clairou s'ouvrit lentement : Choppart avança la tête, regarda autour de lui, et referma la porte avec soin. Cherchant ensuite l'ombre projetée par la haute muraille, il se glissa tout doucement le long des charmilles et se dirigea vers la maison.

15.

Il allait atteindre la cour, lorsqu'un froissement de feuilles se fit entendre tout près de lui. Le chouan s'arrêta en plongeant ses deux mains dans les poches de sa veste de chasse et prêta l'oreille ; mais tout se tut. Il écarta alors les branches qui lui cachaient une partie du jardin, et promena ses regards de tous côtés sans rien apercevoir.

Persuadé qu'il s'était trompé, il descendit les marches qui conduisaient à la cour, et arriva devant la chambre d'Ursule, dont il escalada avec précaution la fenêtre.

La jeune fille s'était endormie en l'attendant, une lampe posée à ses pieds ; mais, au bruit qu'il fit en refermant le volet, elle se réveilla en sursaut.

— Présent au poste, commandant ! dit Choppart en prenant une attitude militaire, et portant la main à son chapeau.

— Plus bas donc, interrompit vivement Ursule ; ne savez-vous pas que mon père couche au-dessus ?

— Qu'est-ce que cela nous fait? Le bonhomme rêve maintenant qu'il cloue des brides de sabots.

— Je ne sais ; mais on eût dit qu'il soupçonnait quelque chose?

— Lui !

— Il est descendu quand je le croyais endormi, et est entré ici sous prétexte de chercher une quittance que je ne pouvais avoir.

— Comment donc? Est-ce que le vieux voudrait gêner nos amours ? dit le chouan en s'asseyant, et attirant Ursule sur ses genoux.

— Écoutez, interrompit celle-ci en se dégageant ; j'ai entendu marcher.

Il se fit un silence.

— Tu es folle ! dit Choppart.

— Si l'on nous surprenait ?...

— N'es-tu pas enfermée ?

— De ce côté ; mais il y a l'autre porte qui donne sur le bûcher.

— Et qui est condamnée, acheva Choppart en haussant les épaules.

La jeune fille ne répondit rien ; mais ses yeux se tournèrent comme involontairement vers la porte indiquée, et elle recula en poussant un cri. Le chouan, qui s'était levé d'un bond, se trouva en face du sabotier.

— Le père Rivel !

— Choppart !

Ces deux noms, criés pour ainsi dire en même temps, furent suivis d'un court silence.

— Que fais-tu ici ? reprit enfin le marchand avec colère.

— Je venais vous voir, répondit Choppart, qui espérait cacher son embarras sous de l'impudence.

— Misérable ! s'écria Rivel en saisissant la chaise qui venait de servir au chouan, et la soulevant comme s'il eût voulu l'en frapper.

Mais Choppart se rejeta en arrière, et fouilla vivement dans les poches de sa veste.

— Atout et atout, dit-il en montrant successivement deux pistolets.

Ursule voulut se jeter entre lui et son père.

— Laissez donc, ma reine, continua-t-il, c'est seulement pour prouver au papa que je suis gardé.

— Oui, dit le sabotier pâle de peur et de colère, mais nous verrons tout à l'heure ; je vais appeler à mon secours tous les voisins.

— A votre aise, père Grippe-sous.

— Tu ne sortiras plus d'ici.

— Soit, la chambre est saine et le lit est bon ; je le connais.

— Tu seras arrêté comme un voleur, continua Rivel exaspéré.

— Un voleur, moi ! répéta Choppart, qui devint plus sérieux.

— Et toutes les preuves seront contre toi ; car tu as escaladé les murs, forcé les portes...

— C'est faux, interrompit le chouan.

— Comment as-tu ouvert celle du voisin alors ?

— Avec la clef que m'a donnée le père Grattoir.

— Lui !

— Et il ne s'agit point ici de voleur, beau-père, reprit le chouan déjà revenu de son inquiétude. Je n'ai rien pris que ce qui m'a été donné. Demandez plutôt à votre fille ?

Celle-ci lança à Choppart un regard menaçant.

— Laissez-nous, dit-elle, il faut que je parle à mon père.

— Ainsi tu avoues ta honte ! s'écria Rivel.

— Mais, du tout ! dit Choppart.

Ursule fit un geste d'impatience.

— Sortez ! reprit-elle aigrement.

— Ce sera donc pour vous obéir, répliqua Choppart.

Elle avait ouvert la porte.

— Par le jardin, murmura-t-elle brièvement.

Le chouan fit un signe d'acquiescement et disparut.

Rivel le laissa partir sans rien dire ; Ursule, qui avait conservé toute sa présence d'esprit, referma la fenêtre, plaça la lampe

sur une table, et s'assit tranquillement à côté.

Il y eut une pause assez longue, pendant laquelle le sabotier demeura flottant entre l'embarras de commencer l'explication, et le désir de jouer son rôle de père. Son indignation n'avait au fond rien de bien chaud ni de bien senti ; la faute de sa fille ne l'occupait que par rapport aux autres : car l'honneur, à ses yeux, n'était que la réputation. Lorsqu'il avait soupçonné les relations d'Ursule avec Choppart, et qu'il s'était efforcé de s'en assurer, il avait moins obéi à une susceptibilité honorable qu'à la malveillante curiosité qui faisait le fond de son caractère. Le dépit d'avoir été pris pour dupe l'avait ensuite emporté ; mais la résistance de Choppart et le sang-froid de sa fille le déconcertèrent. Aussi, le chouan parti, se trouva-t-il plus embarrassé qu'Ursule elle-même. Cependant, après quelques moments d'hésitation, il sentit la nécessité de rompre un silence qui le rendait ridicule.

— Eh bien! tu ne parles pas, malheureuse! dit-il en se tournant vers la jeune fille, qui regardait devant elle d'un air de mauvaise humeur plutôt que de repentir; tu cherches à inventer quelque excuse de ta conduite?

— Pourquoi en chercherais-je? répliqua Ursule.

— Voudrais-tu, par hasard, nier ta faute?

— Je ne nie rien.

— Elle ose encore élever la voix!

— Ne faut-il pas répondre comme vous parlez?

— Et tu n'as pas peur que je te chasse à l'heure même, coquine effrontée!

— Vous ne l'oseriez pas, dit Ursule d'un ton de défi.

Le sabotier la regarda avec stupéfaction; mais tout à coup, exaspéré de tant d'audace, il ferma les poings en blasphémant, et s'avança vers elle la main haute. Ursule ne baissa point les yeux, ne fit point un mouve-

ment; seulement, sa voix devint légèrement tremblante.

—Si vous me frappez, je sortirai, dit-elle, et vous serez forcé de me rendre compte des biens de ma mère.

Le bras de Rivel qui s'était levé s'abaissa subitement; son visage changea de couleur, et il balbutia quelques mots entrecoupés. Ursule prit l'attitude d'un spadassin qui sent que son coup a porté en voyant l'épée de l'adversaire vaciller.

— Malheureuse! balbutia Rivel; malheureuse...

Ursule ne lui permit pas de continuer, et, se levant d'un air de reine :

— Vous pourrez réfléchir, dit-elle froidement : comme on me traitera, je traiterai.

Le marchand voulut essayer des menaces et des injures; mais sa voix expira sous le regard de la jeune fille. Méchant sans énergie, il se sentit comme terrassé par cette supériorité mauvaise qui le menaçait, et,

baissant malgré lui les yeux, il saisit la lampe et sortit brusquement.

Mais il résolut de se rendre dès le lendemain matin chez son cousin, M. Manarch, pour lui raconter tout, et lui demander conseil.

XIV

Cependant le père Braillé trouvait chaque jour son exil plus triste. Retiré dans une ferme voisine du Conquet, il avait vainement épuisé depuis deux mois tous les moyens de distraction que lui offrait sa nouvelle demeure, et tous ceux que pouvaient lui fournir la lecture, l'étude ou la prière. Son regret ressemblait à une soif ardente que le temps accroît au lieu d'apaiser. Assez fort,

au premier instant, pour se résigner à cette cruelle séparation, il ne l'était plus assez pour la supporter.

Il y a chez les vieillards une impuissance de mobilité qui fait pour eux de tout déplacement une douleur; on dirait que leur âme a perdu sa souplesse comme leur corps, et qu'elle ne peut changer d'attitude sans souffrance. Plus jeune, on crée un monde à la place du monde disparu; chaque ruine devient le piédestal d'une nouvelle illusion; chaque abîme, un puits mystérieux au fond duquel nous appellent les fées : nous cueillons des fleurs, en chantant, autour des tombes où dorment nos premières espérances et nos premières amours; les flots de la vie débordent en nous; qu'importe de les répandre en changeant chaque jour de direction ou de lit! Mais, plus tard, quand le fleuve n'est plus qu'une source étroite et à demi tarie, on ne lui enlève point impunément son creux de rocher et son ombrage. . .

Après de longues hésitations, Braillé se décida à retourner à Lesneven secrètement, afin d'y revoir Suzanne, ne fût-ce qu'un instant. Il partit du Conquet dans la nuit, et arriva en vue de la demeure du vieux commis aux premières lueurs du jour. Mais, craignant d'être aperçu par les voisins, il fit un détour pour gagner la petite porte du jardin donnant sur la campagne. Choppart l'avait laissée ouverte, et il put entrer.

Les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, chantaient sur les haies de troëne, et la brise, en passant sur les treilles touffues, secouait la rosée de la nuit par légères ondées; les abeilles bourdonnaient déjà autour de la ruche dorée par un rayon de soleil.

Tout semblait s'être embelli pendant la courte absence de Braillé. Les clématites en fleur ruisselaient le long du mur comme une cascade parfumée; les roses du Bengale, mêlées aux pois de senteur, tapissaient la tonnelle; et les liserons blancs montaient en

guirlandes le long des noisetiers chargés de fruits mûrs. Le vieux prêtre promena autour de lui un regard ravi. Il fit quelques pas à travers les allées, passa les mains sur les buissons fleuris, aspira à pleine poitrine l'air embaumé ; puis, comme saisi d'une ivresse de cœur, il s'assit les mains croisées et les larmes aux yeux.

En retrouvant ces objets familiers à ses regards, en rentrant dans cette atmosphère connue, toutes ses sensations d'autrefois lui revinrent ; son cœur, longtemps oppressé, sembla s'élargir et se reposer. Il chercha, à travers les branches, le toit de la maison et la fenêtre où travaillait Suzanne ; mais elle était fermée, et la voix de la jeune fille ne se faisait point entendre. Braillé se demanda s'il irait jusqu'à la maison. La crainte de rencontrer Clairou le retint. Il sentait que ce retour inattendu était une sorte d'infraction à sa promesse ; le vieux commis ne manquerait pas de s'en effrayer, sinon de s'en plaindre : il se

décida donc à attendre son départ pour se présenter à Suzanne, la voir, l'entendre, puis repartir.

Afin d'attendre avec plus de patience, il ouvrit son Virgile, qui ne le quittait jamais, et se mit à lire ou plutôt à répéter tout bas les vers du poëte romain.

Il s'établit à la longue entre nous et l'auteur que nous avons choisi une sorte d'intimité qui l'associe, pour ainsi dire, à toutes nos émotions. Il semble que sa voix, comme celle d'un ami, résonne tristement ou gaiement, selon que nous le souhaitons, tandis que nous seuls varions ainsi son accent; car la véritable poésie est celle qui peut recevoir tous nos reflets, eau pure dont se remplit le cœur, et qui prend toujours la couleur du vase.

La lecture de Virgile ne manquait jamais son effet sur le père Braillé. Il s'y laissait entraîner comme à l'entretien d'un ami confident de toutes ses pensées. Aussi y avait-il

déjà longtemps qu'il était assis sous la tonnelle, lorsque l'horloge sonna neuf heures. Pensant que son beau-frère devait être en route pour son bureau, le vieux prêtre se leva, et gagna la maison avec un battement de cœur dans lequel se mêlaient la joie, l'attendrissement et la crainte.

Clairou venait en effet de partir, l'esprit inquiet et tout tremblant. Bien qu'il ignorât l'importance de ce qui avait eu lieu la veille au sortir de l'église, il s'attendait à de vifs reproches pour avoir reconnu l'écriture de la lettre affichée ; aussi, avant de monter, se glissa-t-il jusqu'à la cuisine, et demanda-t-il à Marguerite où se trouvait M. Souriau. La vieille servante lui apprit qu'il était enfermé depuis près d'une heure avec M. Manarch. Cette nouvelle troubla le vieux commis. Depuis la conversation qu'il avait entendue, les visites du curé renouvelaient toujours ses craintes. Il monta pourtant au bureau, et se mit au travail, mais sans pouvoir s'y fixer.

Le moindre bruit de pas ou de portes ouvertes lui faisait battre le cœur et dresser la tête. Deux fois il passa dans le couloir qui le séparait de la chambre du percepteur, et prêta l'oreille sans entendre autre chose qu'un murmure confus de voix. Il revint à sa table, et reprit ses calculs, qu'il quitta un instant après pour les reprendre de nouveau. Enfin M. Manarch sortit : presque au même instant, la porte du couloir s'ouvrit, et le percepteur l'appela. Clairou se leva en tressaillant : Souriau lui fit signe d'entrer, puis referma la porte avec soin.

Le vieux commis, interdit, était demeuré debout, tenant encore d'une main la plume qu'il avait commencé à tailler, et interrogeant d'un regard timide le percepteur ; celui-ci fit deux ou trois fois le tour de la chambre, tira et remit ses lunettes vertes ; puis s'arrêta brusquement, les bras croisés, devant Clairou.

— Savez-vous ce qui s'est passé cette nuit

chez votre voisin Rivel, monsieur? demanda-t-il d'un ton sévère.

— Moi, nullement, répondit Clairou étonné.

— Le sabotier a trouvé dans la chambre de sa fille ce misérable Choppart.

Clairou poussa une exclamation de surprise.

— Je viens de tout apprendre par M. Manarch à qui maître Rivel est allé se plaindre et demander conseil, continua Souriau.

— Que Dieu ait pitié de nous! dit Clairou. Eût-on jamais soupçonné cette petite Ursule?... mais nous vivons dans un temps où la jeunesse commet le péché sans honte.

— Et où les vieillards lui en facilitent les moyens, interrompit Souriau en fixant les yeux sur Clairou.

Celui-ci ne parut pas comprendre.

— Choppart a pénétré chez maître Rivel par la porte de votre jardin, continua le percepteur.

Clairou pâlit.

— Et c'est vous qui lui en aviez donné la clef.

— Monsieur...

— Ne le niez pas, car Choppart l'a déclaré lui-même.

Clairou parut atterré.

— Ainsi, reprit le percepteur, vous avez facilité à ce misérable les moyens de déshonorer une famille.

— Il ne m'avait point dit, objecta Clairou... je croyais qu'il voulait entrer secrètement chez maître Rivel dans de bonnes intentions.

— Osez-vous bien compter sur une pareille défense, monsieur !

Clairou porta les deux mains à son front avec un gémissement.

— Et c'est vous, reprit le percepteur d'un ton ironique et amer, qui affectez des susceptibilités d'honneur ! C'est vous qui osez me tendre un piége !

— Un piége !... s'écria le commis... Je jure que jamais...

— C'est bien, c'est bien, interrompit vivement le percepteur qui ne voulait point amener la discussion sur ce terrain ; il ne s'agit point de moi, mais de vous, monsieur ; vous avez sans doute compris que le honteux complaisant d'un vaurien ne pouvait rester chez moi.

— Que dites-vous, s'écria Clairou pâle et les mains tremblantes, monsieur, monsieur ? Oh ! vous ne voudriez pas pousser au désespoir un ancien serviteur !.... Cette clef, je ne voulais pas la lui donner... il me l'a arrachée....

— Après l'avoir payée, sans doute.

— Payée... c'est faux ! S'il a dit cela, il a menti ! Qu'il vienne, je veux qu'il vienne, et nous verrons s'il osera le répéter devant moi ! Je ne suis point un infâme, monsieur.

— Pourquoi livrer la clef alors ?

— Mon Dieu ! si je pouvais... si j'osais dire !

— Qui vous arrête ? La vérité est-elle donc encore plus honteuse que l'accusation ?

— Non, monsieur, s'écria le vieillard, oh ! non ; une imprudence seulement, une imprudence qu'il connaissait et qu'il me menaçait de dénoncer...

— Je ne vous comprends pas.

—J'ai eu peur qu'on ne me soupçonnât de mal penser... et cependant je n'avais ce journal que par hasard.

— Quel journal ?

Clairou le nomma tout bas.

— *Le Constitutionnel !* s'écria M. Souriau, vous lisez *le Constitutionnel !*

—J'y ai renoncé, monsieur.

—Et chez moi, sans doute !... on a pu le voir dans mes bureaux, et croire que je le recevais.

— Non...

— Vous ne resterez point une heure de plus ici, monsieur.

— Au nom de Dieu ! écoutez-moi, s'écria Clairou, les mains jointes.

—Inutile, inutile. Tout est fini entre nous; j'ai promis au curé que son neveu vous remplacerait; je ne veux pas que l'on m'accuse d'employer des gens sans mœurs, des ennemis du roi. Sortez!

Il s'avançait vers la porte donnant sur l'escalier; Clairou tomba à genoux.

— Grâce, monsieur Souriau, s'écria-t-il, les mains jointes et étouffé de larmes; au nom de Dieu mis en croix pour nous, ne me chassez pas! songez que je vous sers depuis vingt-cinq ans, et que j'étais ici quand vous y êtes venu! J'ai vu votre mariage, monsieur Souriau; j'ai veillé votre femme la nuit où elle est morte, et vous avez dit alors que vous ne l'oublieriez jamais. Je ne cherche pas à me justifier, me voici à votre merci: tout ce que vous ordonnerez je le ferai; je viendrai plus tôt si vous le voulez; je veillerai plus tard; je travaillerai le dimanche; vous me payerez moins cher; tout ce que vous voudrez sera juste, et je vous en remercierai; mais laissez-

moi mourir ici, à ce bureau où je suis venu jeune, où j'ai dépensé mes forces et mes années; songez que je ne pourrai plus vivre ailleurs. M. Souriau, me chasser c'est me tuer; ayez pitié de moi!

XV.

En parlant ainsi il s'efforçait de saisir une des mains du percepteur ; celui-ci se dégagea brusquement et ouvrit la porte pour toute réponse. Clairon le regarda éperdu, mais son visage couperosé était immobile, et son œil terne avait, à travers ses lunettes vertes, la dureté du bronze. Le vieux commis se releva ; le doigt de Souriau lui ordonnant de sortir, il fit machinalement un pas en avant,

la porte de la chambre se referma, et il se trouva sur l'escalier.

Clairou traversa la ville tête nue, en courant, et arriva chez lui au moment où le père Braillé prenait congé de Suzanne. Le vieux prêtre recula à la vue de son beau-frère; mais celui-ci ne remarqua point sa présence et se laissa tomber sur une chaise en poussant un profond gémissement.

— Qu'y a-t-il, mon père? demanda Suzanne effrayée.

— Chassé, répondit Clairou d'une voix étranglée.

La jeune fille et Braillé poussèrent un cri.

— Chassé, reprit le vieux commis, et sans qu'il ait voulu m'entendre.

— Se peut-il! s'écria Suzanne.

— Oui, continua Clairou égaré, j'ai eu beau me mettre à genoux, prier, pleurer.

— Vous, mon père!

— Ma place était déjà donnée à un autre.

— Dieu!

— Ah ! j'aurais dû le prévoir ! Le curé le voulait, et la volonté de M. Manarch est comme le tonnerre ; tout ce qui l'arrête se brise !

Il se couvrit le visage.

— Mon père, mon pauvre père ! s'écria Suzanne en lui jetant les bras autour du cou.

Braillé s'approcha et lui prit les mains.

— Du courage, dit-il, mon frère, en cherchant à surmonter sa propre émotion.

— Chassé, murmura Clairou immobile et les yeux fixes.

— Mais sous quel prétexte ?

— Chassé, chassé, chassé !

Le prêtre serra la main du vieux commis dans les siennes en essayant de le calmer. Suzanne pleurait, la tête appuyée sur son épaule.

— Revenez à vous, je vous en conjure, dit Braillé doucement, peut-être tout n'est-il pas encore désespéré.

— Tout, tout, répéta le commis.

— Qui sait, mon frère? la prévoyance de l'homme est bien petite auprès de la providence de Dieu. Tâchez de retrouver un peu de calme, et racontez-nous ce qui s'est passé.

Clairou porta les deux mains à son front comme s'il eût voulu se rappeler, et commença un récit sans ordre, d'une voix saccadée et souvent interrompue. Braillé l'écouta avec une attention inquiète; enfin, lorsqu'il eut achevé :

— Rien n'est encore perdu, dit-il vivement; je parlerai au curé.

— Vous! s'écria Clairou étonné.

— Moi, mon frère. Lui seul a tout fait et tout préparé; s'il veut que la place vous reste, elle vous restera... et je l'obligerai à le vouloir.

— Mais comment?

— Ne me le demandez pas, Joseph; comptez seulement que M. Manarch aura égard à ma prière.

— Ah! s'il était vrai, dit Clairou avec un élan d'espérance.

— Soyez-en sûr.

— Mais il faudrait le voir sans tarder.

— Aujourd'hui même.

— A cette heure vous le trouveriez seul, observa Suzanne.

— J'y vais alors, répliqua Braillé.

Il prit son chapeau, son bâton de houx, et s'approchant de Joseph :

— Ayez bonne espérance, dit-il, c'est quand nous sommes malheureux que Dieu nous aime ; il viendra à notre secours.

Il lui serra encore la main, embrassa Suzanne et sortit.

La démarche qu'il allait tenter n'était point sans difficulté ; aussi, tout en se dirigeant à petits pas vers le presbytère, s'efforça-t-il de s'y préparer par la pensée.

M. Manarch, qui avait acquis tant d'autorité dans le pays, et dont l'influence se faisait sentir partout, était une de ces natures

insatiables qui, ne trouvant point dans le monde de quoi se satisfaire, embrassent la foi avec une sorte d'emportement désespéré et y appliquent toute l'énergie des passions qu'ils sont forcés de contenir. Fanatiques éclairés qui remplacent la croyance aveugle par le parti pris, et font de la religion, non un char auquel ils s'attellent, mais un coursier qu'ils conduisent sous l'éperon de leur désir. Le père Braillé connaissait assez ce caractère volontaire pour craindre sa résistance; aussi se prépara-t-il à une lutte sérieuse et décisive.

La vieille servante qui lui ouvrit la porte du presbytère poussa un cri en le reconnaissant, et fit le signe de la croix.

— Ne craignez rien, ma bonne femme, dit Braillé, ma présence ne damne point. M. Manarch est-il chez lui?

— M. Manarch?... Je ne sais... répondit la servante en continuant à le regarder avec une sorte d'épouvante; et, balançant entre

sa répugnance à le recevoir et sa répugnance à mentir.

—Demandez si je puis le voir, reprit Braillé, qui devina la cause de son hésitation; un prêtre doit surtout être visible pour le pécheur.

La servante lui fit signe d'entrer dans une pièce du rez-de-chaussée et monta pour avertir le curé.

Cette pièce, qui était grande, mais sombre, n'avait pour tout ameublement que quelques chaises dépaillées et un prie-Dieu de sapin. Les murailles, autrefois blanchies, mais que l'humidité avait marbrées de longues veines jaunâtres, étaient inégales et nues. De loin en loin seulement étaient cloués des cartons renfermant quelques versets de l'Écriture. L'unique fenêtre qui éclairait ce salon était sans rideaux; mais un store fixe et montant à moitié de sa hauteur empêchait que l'on pût voir du dehors. Enfin la cheminée était ouverte, sans manteau, et l'on ne voyait dans l'âtre humide ni cendre, ni chenets. Braillé

promena les yeux sur cette triste salle cherchant en vain quelque souvenir des douces habitudes qui nous rattachent à la terre. Pas un portrait, pas une fleur, pas un livre de prières; rien de ce qui vous avertit qu'il y a là des êtres de votre nature et qui vivent comme vous. La nudité lugubre de ce salon avait quelque chose qui oppressait; on y sentait une sorte de protestation muette contre tout ce qui est aimable et beau.

Braillé était encore sous le poids de cette impression, lorsqu'un pas ferme se fit entendre; la porte s'ouvrit lentement, et M. Manarch entra.

C'était un homme d'environ quarante ans, d'un certain embonpoint et dont les membres robustes se dessinaient sous une soutane de ratine. Ses hautes épaules, sa tête carrée et ses yeux noirs, ombragés par des sourcils touffus, ajoutaient encore à son apparence de force et de santé. Cependant quelques veines bilieuses traversaient son teint brun, et déve-

naient plus apparentes lorsqu'une émotion le remuait. Son œil alors lançait des flammes, son front semblait s'élargir, et sa chevelure rase se hérisser.

A l'aspect de Braillé il s'était arrêté.

— Vous, monsieur! dit-il en retenant à moitié un geste de mécontentement. J'ai cru que Catherine se trompait quand elle m'a annoncé...

— L'interdit, n'est-ce pas? interrompit Braillé. Je comprends, monsieur, que ma présence ici ne soit ni attendue, ni désirée; mais il est des instants dans la vie où toutes les considérations d'habitude et de convenance doivent céder à la nécessité. Notre Maître, d'ailleurs, n'a refusé d'entendre ni le publicain ni la Samaritaine.

— Parlez, dit le curé froidement.

— Je ne viens point pour moi, monsieur, reprit Braillé; mon sort est accompli, et, quel qu'il soit, je l'ai accepté. Mais je viens vous parler de mon frère..

Le visage de Manarch prit une expression encore plus sombre, et, pour ainsi dire, plus fermée.

— Vous savez ce dont on l'accuse, et quelles en ont été les conséquences, puisque c'est l'un de vos protégés qui le remplace. Mais vous ignorez ce qui peut le justifier.

— Je vous écoute, monsieur.

Braillé le regarda : la rigide expression de cette figure de marbre le glaçait malgré lui et décourageait ses espérances; cependant il fit un effort pour ressaisir sa résolution, et raconta avec détail tout ce qu'il avait appris de Clairou. Le curé l'écouta sans l'interrompre ; mais, bien que ses yeux restassent baissés et ses lèvres fermées, une sorte de sourire intérieur, implacable et dédaigneux, se reflétait sur ses traits ; Braillé sentit sa parole s'éteindre, et s'arrêta découragé. Manarch releva alors la tête.

— Je cherche en vain la justification de votre frère dans ce que je viens d'entendre,

dit-il ; je vois une première faute qu'il essaye de cacher par une complaisance honteuse, une faiblesse amenant une lâcheté, mais rien qui puisse ressembler à une excuse.

— L'excuse, monsieur, reprit vivement Braillé, est dans la timidité d'un vieillard toujours menacé ! Si la liberté était laissée aux pensées de chacun, Clairou n'eût point redouté la dénonciation de Choppart ; mais ce n'est plus seulement son travail que doit engager celui qui vous sert ; son âme ressemble aux rôles imprimés que vous lui expédiez de Paris, il ne peut y écrire que ce qui lui est ordonné. Vous avez proclamé une nouvelle terreur, dans laquelle la misère et la faim ont remplacé la guillotine, et vous avez mis les intérêts en coupes réglées comme autrefois les têtes !

Le curé fit un pas vers la porte ; Braillé s'interrompit.

— Pardon, dit-il, en l'arrêtant du geste ; pardon, je ne prends pas le moyen de me

faire écouter; mais aussi pourquoi refuser de comprendre les craintes d'un malheureux?

— Je refuse seulement de les accepter comme motifs d'intérêt, observa M. Manarch.

— Eh bien, que ce soit comme motif de pitié, reprit Braillé.

Le curé secoua la tête.

— Votre frère a été la cause et l'instrument d'un scandale, dit-il; le protéger serait approuver le scandale lui-même. Ce que M. Souriau a fait est juste.

— Ah! ne savez-vous pas qu'être juste seulement, c'est se montrer cruel? s'écria Braillé.

Le prêtre sourit.

— De tels principes peuvent être les vôtres, dit-il avec un dédain voilé, mais nous, monsieur, nous tenons les verges pour punir les coupables et redresser les faibles.

— Ainsi vous ne pardonnez point? dit le vieux prêtre en jetant à M. Manarch un regard profond.

— Après le châtiment, répondit celui-ci durement.

Braillé fit un geste comme s'il eût voulu fouiller dans son sein ; mais il s'arrêta.

— Ne soyez pas inflexible, monsieur, dit-il d'un ton grave ; portez un regard sur vous-même, et jugez les autres comme vous voudriez être jugé. Vous avez aussi connu les tentations, et vous avez eu vos chutes ; rappelez-vous-les pour tendre la main à ceux qui sont tombés.

Le prêtre tressaillit.

— Je vois que la prière pour les autres va se transformer en accusation contre moi, dit-il en lançant à Braillé un regard aigu ; un plus long entretien serait inutile.

— Restez, monsieur ! s'écria Braillé ; je vous rendrai miséricordieux malgré vous-même. Ah ! n'accusez que vous si j'en viens à de telles extrémités ; vous pouvez encore m'imposer silence en cédant à ma prière !..:

— Chacun sera récompensé selon ses œu-

vres, répondit le curé d'un accent sentencieux.

— Eh bien ! que les vôtres retombent donc sur votre tête, cœur inflexible et orgueilleux! s'écria Braillé ; vous condamnez à l'indigence et au désespoir le vieillard qui a concouru, sans le savoir, au déshonneur d'une jeune fille ; que ferez-vous au prêtre qui a consommé celui d'une femme ?

— Monsieur ! s'écria Manarch qui devint pâle.

— Ne vous récriez pas encore, reprit Braillé avec autorité, mais écoutez jusqu'au bout. Cette femme était mariée, monsieur ; elle était mère, et celui qui lui fit oublier ses devoirs avait reçu mission de diriger sa conscience.

— Je ne veux point en entendre davantage, interrompit le prêtre en voulant sortir.

Mais Braillé s'était placé entre la porte et lui.

— Elle est morte de remords, monsieur,

continua-t-il avec véhémence ; mais, comme vous le disiez tout à l'heure, mes principes à moi permettent le pardon ! Elle est morte réconciliée avec Dieu, mêlant à ses prières le nom de l'homme qui l'avait perdue.

— Son nom, balbutia le curé.

— C'était le vôtre !

Manarch recula comme étourdi, mais il se remit presque aussitôt, et cherchant à cacher son trouble sous un sourire moqueur :

— Un tel mensonge pourrait servir, dit-il, si les preuves ne manquaient.

— Oseriez-vous nier ? demanda le vieux prêtre.

— Je nie, répliqua-t-il avec fermeté.

Braillé tira de son sein une lettre qu'il déploya.

— Vous ne nierez pas au moins cette écriture, dit-il indigné.

Le curé jeta un regard sur la lettre, poussa un cri, et tendit la main pour la saisir ; mais Braillé la retira brusquement.

— Ah! vous aviez oublié cette justification de mon mensonge, reprit-il; vous pensiez que les preuves de la faute avaient été ensevelies avec la victime et que la vérité, connue de Dieu seul désormais, pouvait être niée; mais vous voyez que les morts lui rendent témoignage sans sortir de leurs tombes!...

— Cette lettre, monsieur! balbutia Manarch, les yeux enflammés, rendez-moi cette lettre!

— Quand vous aurez fait rendre à mon frère la place qui vient de lui être enlevée, dit Braillé avec fermeté.

Une teinte livide traversa le visage du prêtre; ses mains se crispèrent.

— Eh bien, soit! reprit-il, les lèvres tremblantes. Mais la lettre?

— Je la garde comme gage de votre loyauté à remplir cette promesse.

— C'est impossible! s'écria le prêtre; impossible, monsieur! je resterais à votre merci.

—En ai-je abusé jusqu'ici ? demanda Braillé. Voilà quinze années, monsieur, que ce secret m'appartient, et depuis quinze années j'ai souffert en silence vos persécutions. Tant que vous m'avez frappé seul, j'ai baissé la tête et j'ai répété les paroles du Christ : *Pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font.* J'aurais eu honte de m'armer contre vous d'une faute passée ; et je trouvais moins douloureux de recevoir vos coups que de vous en porter ; mais vous m'avez forcé à sortir de ce repos pour défendre un vieillard et une enfant dont je suis le seul appui. Les épreuves que je pouvais accepter pour moi, je ne pouvais les leur laisser imposer. N'accusez donc que vous seul si j'ai enfin rompu le silence. Quand je suis venu, j'espérais encore que votre miséricorde m'épargnerait la douleur d'une récrimination. J'aurais trouvé doux de recevoir un bienfait ; votre insensibilité m'a forcé à conclure un marché ; je veux au moins que les conditions en soient sûres ! Le passé sert

d'enseignement pour le présent ; je ne vous ai jamais fait de mal et vous n'avez cessé de m'en faire ; c'est donc à moi que la défiance est permise, non à vous. Cette lettre est ma seule garantie, et je ne l'abandonnerai pas.

— Ainsi vous refusez de me la rendre ? dit Manarch pâle et haletant.

— Je refuse, répliqua Braillé en faisant un geste pour la replier.

Il n'en eut pas le temps. Manarch s'était élancé et l'avait saisie : le vieux prêtre essaya de la défendre, mais une des mains du curé tenait les siennes comme dans un étau de fer, tandis que l'autre arrachait le papier. Au même instant la porte s'ouvrit, et la vieille Catherine parut, suivie du bedeau et du sonneur. Manarch lâcha le vieux prêtre qu'il tenait encore.

— Jésus ! qu'y a-t-il ? demanda la servante épouvantée.

— Délivrez-moi de ce furieux, dit le curé en montrant Braillé.

— Misérable! s'écria celui-ci pâle d'indignation, rends-moi la lettre!

— Sortez, monsieur, dit Manarch qui avait ouvert la porte.

— La lettre! la lettre! répéta Braillé.

Et il s'avança vers le prêtre comme s'il eût voulu la lui arracher; mais sur un signe de celui-ci les deux hommes d'Église le saisirent, l'entraînèrent malgré sa résistance, et le poussèrent dans la rue.

Braillé, hors de lui, frappa des poings à la porte refermée en appelant le curé; mais la vieille servante parut seule à la fenêtre.

— Sainte Vierge! il est toujours là, le possédé du démon, dit-elle.

Et, s'adressant au vieux prêtre avec indignation :

— Faudra-t-il donc faire venir les hommes de police? cria-t-elle.

— Qu'ils viennent! répliqua Braillé, je leur raconterai tout; je dénoncerai la violence de votre maître!

— Dieu tout-puissant ! il parle de violence, quand c'est lui que nous avons vu tout à l'heure la main levée sur le recteur !

Braillé voulut expliquer ce qui s'était passé, mais elle ne lui en donna pas le temps.

— Allez, allez, interrompit-elle, vous devriez avoir honte !... Venir attaquer chez eux les honnêtes gens, puis se justifier avec des mensonges !... Mais heureusement que le maître est connu !... vous pouvez en dire ce qu'il vous plaira : personne ne croira l'interdit accusant un homme comme M. Manarch !

En achevant ces mots, elle referma brusquement la fenêtre. Braillé laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Elle a raison, pensa-t-il : nul n'ajoutera foi à mes réclamations. Quelle preuve d'ailleurs apporter à l'appui ? Je n'arriverais qu'à un scandale inutile ; car, cette lettre, il l'a déjà anéantie sans doute. Tout espoir est donc perdu, et, loin d'avoir sauvé mon frère, je viens de lui faire un cruel ennemi. O mon

Dieu ! est-il donc vrai que la force et la ruse soient les seuls moyens de succès ici-bas? Faut-il regarder le sentiment du devoir, la croyance, les instincts généreux, comme des dons ou comme des infirmités? Ah! si nous vivons dans un monde à rebours, où le châtiment va au bien, la récompense au mal, pourquoi nous avoir donné des penchants qui nous perdent? Pourquoi avoir mis en nous le besoin de la justice avec l'impuissance de la faire respecter? Pourquoi être nés parmi les agneaux là où les tigres seuls sont heureux? Dieu est-il donc complice de tant d'iniquités, ou abandonne-t-il aux lois de la fatalité les choses de la terre?

Le vieillard s'était assis sur le seuil du presbytère, et des larmes coulaient le long de ses joues sillonnées. C'était la première fois que son indignation allait plus haut que les hommes, et qu'il demandait compte à Dieu d'une souffrance. Tant que la douleur l'avait seul frappé, il l'avait acceptée comme expia-

tion ou comme épreuve : il sentait sa force d'ailleurs, et l'orgueil amer de la lutte en compensait les souffrances; la résignation venait, glorieuse et couronnée, comme une noble victoire. Mais ici le malheur s'adressait à deux êtres sans défense qui lui criaient merci; ici, l'affliction des faibles faisait la joie des forts; la Providence semblait s'être mise de part dans un triomphe inique!

Puis, comment retourner vers Clairou et sa fille qui l'attendaient? comment éteindre ces espérances imprudemment allumées par lui-même? Le désespoir du vieux commis, un instant suspendu, n'allait-il pas reprendre avec plus de violence? Et que lui opposer? Que dirait Braillé pour les consoler, quand lui-même sentait son cœur noyé d'amertume? Hélas! il était arrivé à une de ces heures où, écrasé par la conscience de son inutilité, on se sent prêt d'abandonner les autres après s'être abandonné soi-même; où l'on voudrait se coucher en travers de la vie, avec ceux que

l'on aime dans ses bras, fermer les yeux, et attendre que le char qui emporte les destinées heureuses vous écrase de sa roue en passant !

XVI

Ce fut à Suzanne d'abord que le père Braillé annonça le mauvais succès de sa tentative. Elle reçut cette nouvelle avec une tranquillité courageuse qui l'étonna. C'était une âme simple, mais vivante, dans laquelle se cachait une source inconnue d'énergie, et qui, souple comme l'onde, devait grandir, comme celle-ci, à la hauteur de tous les obstacles.

La jeune fille avait d'ailleurs un point d'ap-

19.

pui nouveau que rien n'avait encore ébranlé. Livrée aux enchantements d'un premier amour, elle sentait en elle cette force insouciante qui ne s'effraye de rien ; et, comme Achille, elle ne craignait qu'une seule blessure. Aussi ne montra-t-elle d'inquiétude que pour son père.

Le retour de Braillé et la nouvelle qu'il avait échoué furent effectivement un coup que celui-ci ne put supporter. Trop d'agitations avaient déjà ébranlé cet esprit faible et ami du repos ; la perte de sa dernière espérance le jeta dans une inexprimable douleur. Suzanne et Braillé essayèrent en vain de le calmer ; le désespoir du vieux commis était devenu une sorte de délire. Son regard habituellement terne étincelait ; sa parole naguère embarrassée était devenue prompte et véhémente. Il parcourait sa chambre d'un pas rapide et avec des gestes désolés. Braillé voulut tenter un dernier effort pour le calmer : il se plaça devant lui, et saisit sa main en le

suppliant de l'écouter ; mais Clairou n'entendit que le dernier mot.

— Écouter, ajouta-t-il ; il ne le veut point; il me l'a refusé ! à quoi bon entendre un misérable comme moi ! Ai-je donc des raisons à donner pour vivre ? Quand la machine qui travaille au profit du maître a cessé de lui plaire, il la brise et la jette au feu pour se chauffer les pieds. Tel est le monde que vous dites surveillé par Dieu, mon frère. La meule doit moudre le froment au profit des autres ! Mettez votre âme en gage pour le pain de chaque jour ; passez vos plus belles années courbé sur une table, alors que le soleil brille, que les oiseaux voltigent et que les oisifs passent en chantant sous votre fenêtre; blanchissez vos cheveux à régler des intérêts qui ne sont point les vôtres, et, un jour, celui qui a vécu de votre travail vous montrera le seuil, et vous dira d'aller mourir ailleurs.

— La société n'est pas si rigoureuse pour toutes les humbles destinées, dit Braillé qui

avait besoin de se justifier à lui-même ce qu'il voyait.

— Sans doute, reprit Clairou avec un rire amer, il y a les heureux ! Ce sont ceux à qui l'on permet de dépenser leur santé et leur intelligence jusqu'au bout ; ceux qui gagnent par trente années de servitude le droit de ne pas être équarris comme les chevaux incapables de porter le collier ! Ceux-là on les dételle à trois pas de la tombe, et l'on prolonge de quelques jours les infirmités de leur vieillesse avec ce que l'on a épargné sur les plaisirs de leurs premières années.

— Mon père ! interrompit Suzanne.

Mais le vieux commis l'éloigna du geste.

— Tais-toi ! s'écria-t-il avec violence. Tu me prouveras, je le sais, que je dois me réjouir de mon malheur, car c'est là ce qu'on appelle consoler. Les blessures que fait l'injustice, on les panse avec des mensonges ; mais je n'en suis plus la dupe; j'ai tout perdu, il ne me reste plus rien... rien...

— Vous oubliez Dieu, dit Braillé doucement.

— Je n'y crois plus ! s'écria Clairou.

— Que dites-vous, mon frère ?

— Je n'y crois plus, répéta le vieux commis égaré; car lui aussi m'a trompé. J'ai obéi à ses commandements ; j'ai évité de l'offenser ; je l'ai prié longtemps, à mains jointes ! et il m'a abandonné à mes ennemis ! Que d'autres espèrent encore en sa bonté ; moi, je le renie ; moi, je ne demande désormais à lui comme aux hommes qu'une seule faveur, celle de mourir en silence dans un coin, sans que personne prenne garde à mon agonie.

En parlant ainsi, Clairou se jeta sur un fauteuil dans le coin le plus obscur de la chambre, et cacha sa tête dans ses mains. Suzanne voulut s'approcher de lui, mais son oncle la retint.

— Laisse, dit-il à voix basse : discuter avec l'affliction, c'est lui fournir des raisons qui l'entretiennent. Il faut que cette première douleur ait son cours ; mais en la laissant à

elle-même, elle tombera comme tout ce qui est excessif, et alors nos voix pourront être écoutées.

— Ah ! je ne compte que sur la vôtre, dit la jeune fille.

— Il ne peut l'entendre maintenant ; la nuit s'avance d'ailleurs, et je dois retourner au Conquet pour reprendre tout ce que j'y avais apporté, car je ne vous quitte plus.

— Vous reviendrez bientôt ?

— Demain je serai de retour ; d'ici là ne quitte point ton père... Adieu... adieu... et du courage.

Il embrassa Suzanne et partit.

Cependant l'exaltation de Clairou ne tarda pas à amener une fièvre ardente mêlée de délire. Suzanne le décida avec peine à se mettre au lit, et s'assit à son chevet. Elle commençait à s'effrayer de l'agitation toujours croissante du vieillard lorsque Raynal entra. Il avait rencontré le père Braillé, qui lui avait tout appris, et il venait offrir ses con-

solations. Sa vue seule rendit à la jeune fille le courage qu'elle était près de perdre. Henri proposa de passer la nuit près de Clairou, et elle accepta, heureuse d'un secours qui lui rendait la confiance.

Assis vis-à-vis l'un de l'autre, sans autre lumière que la clarté des étoiles, et dans un silence qui n'était interrompu que par les soupirs du malade, Henri et Suzanne laissèrent passer les heures de la nuit sans s'en apercevoir. Au milieu de leurs angoisses, tous deux éprouvaient je ne sais quelle joie amère et confuse; c'était la première fois qu'ils associaient aussi complétement leurs destinées, et cette espèce d'intimité domestique n'était point sans charmes, même imposée par la douleur.

Enfin la fièvre de Clairou parut diminuer; ses plaintes s'éteignirent, ses yeux se fermèrent, et sa respiration plus égale apprit bientôt au jeune homme et à la jeune fille qu'il était endormi.

Au même instant, les premières lueurs de l'aube glissèrent entre les rideaux de l'alcôve, et le chant d'un coq se fit entendre dans l'éloignement.

— Voici le jour, dit Henri doucement.

Les regards de Suzanne tombèrent sur les traits du jeune homme, fatigués par la veille.

— Ah ! je n'aurais point dû vous retenir si longtemps, dit-elle.

— Regrettez-vous donc de m'avoir donné une part dans vos inquiétudes ? demanda Henri avec un accent de tendre reproche.

— Non, car c'est un droit pour ceux que l'on aime, reprit la jeune fille ; mais mon père est tranquille maintenant, et il est temps que vous reposiez.

— Que ne me laissez-vous plutôt veiller seul ?

— C'est impossible, partez, je vous en supplie ; ma place à moi est ici.

— N'est-ce point aussi la mienne ?

— Tout le monde ne le sait pas.

Et comme si ces mots eussent réveillé tout à coup une crainte dans son esprit :

— Mon Dieu ! reprit-elle, on peut vous voir sortir d'ici à cette heure.

—Tous les yeux sont encore fermés, répondit Henri.

— Partez alors sans retard. Ah ! j'aurais dû penser plus tôt à ce que l'on pourrait dire. Partez , et surtout ne passez point sous les fenêtres de maître Rivel !

— Ne craignez rien.

Tous deux échangèrent un baiser, et le jeune homme s'élança dans la ruelle déserte.

XVII

Demeurée seule, Suzanne se rapprocha de la fenêtre, et contempla la campagne qui s'éclairait au loin. Le vent du matin semblait emporter par lambeaux le voile de brume qui l'enveloppait, et de légères rumeurs commençaient à remplacer le calme de la nuit. La jeune fille sentit ses paupières, alourdies par la veille, se baisser sous l'éclat du jour. Elle promena quelque temps un vague regard



du lit de son père à la fenêtre, puis sa tête se renversa, ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit.

Il y eut une longue pause pendant laquelle la respiration légère de Suzanne et l'haleine haletante du malade se firent seules entendre ; enfin un rayon de soleil pénétra dans l'alcôve, et le vieux commis souleva la tête.

La fièvre avait imprimé sur son visage livide quelques taches d'un rouge vif et inégal, ses lèvres desséchées étaient agitées d'un tremblement convulsif, et je ne sais quelle expression d'égarement flottait dans son œil fixe et ouvert... Il resta quelque temps immobile, essayant en vain à reprendre possession de ses souvenirs. Il ne se rappelait tout ce qui s'était passé que comme une sensation vaguement douloureuse. On eût dit un homme hésitant entre le sommeil et la veille, qui ne pouvait séparer le rêve de la réalité. Il regarda de tous côtés, prit son front à deux mains, et murmura quelques mots, comme s'il eût es-

péré que la parole réveillerait sa mémoire ; mais il y avait en lui un chaos d'images et de pensées aussi mouvantes que les flots de la mer ; son esprit semblait pris d'une sorte de vertige. Les souvenirs tournaient autour de lui comme une roue fantastique dont il ne pouvait arrêter le mouvement ; il voyait des lueurs, entendait des mots inarticulés, sentait de confuses angoisses, mais sans pouvoir rien démêler.

Il y avait déjà quelque temps que durait cette lutte entre le délire et un reste de volonté, lorsque l'horloge sonna. Clairou dressa la tête, frappé d'une sorte de commotion électrique : c'était neuf heures !

Le vieux commis poussa une exclamation de surprise, se glissa à bas du lit avec une précipitation fiévreuse, et saisit ses vêtements.

De tous les souvenirs flottants dans cet esprit malade, un seul était resté clair et entier : celui du bureau ! Aussi le son de l'heure qui

l'y appelait sembla-t-il le réveiller ; et comme si, dans ce naufrage de toutes les facultés, l'habitude seule devait surnager, il se mit à s'habiller à la hâte, en se reprochant tout bas son retard.

— Neuf heures... murmura-t-il, neuf heures... et encore ici !... Oh ! c'est ce mal de tête qui est cause... Je souffre... je souffre... mais il ne faut pas que M. Souriau le sache... il dirait que je deviens vieux, mal portant... Quand on a une place, on ne doit pas être malade ! Suzanne ne comprend point cela, elle voudrait me retenir. Je sortirai sans qu'elle me voie... Oh ! ma tête !... J'ai dormi trop tard... trop tard.

En balbutiant ces mots d'une voix entrecoupée, Clairon s'était habillé ; il gagna la porte en tâtonnant, l'ouvrit doucement, et sortit.

La première impression de l'air l'étourdit, et il eut besoin de s'appuyer aux murs ; mais il se sentit bientôt raffermi, et put continuer

sa route. Préoccupé de la pensée qu'il était en retard, il s'efforça même de presser le pas ; enfin il atteignit la maison de M. Souriau, monta l'escalier sans rencontrer personne, et ouvrit la porte du bureau.

Rien n'y avait été dérangé depuis la veille : le vieux commis éprouva une sorte de bien-être à la vue de la table où se trouvaient encore sa tabatière, son mouchoir et un rôle commencé. La sensation douloureuse qu'il avait conservée disparut : il lui sembla qu'il reprenait possession de ses habitudes au sortir d'un rêve qui avait menacé de les lui enlever.

Après avoir fait machinalement sa toilette de bureau, avoir taillé ses plumes, et s'être assuré que sa règle et son grattoir se trouvaient sous sa main, il s'assit devant la table, et essaya de reprendre le travail interrompu la veille.

Mais les efforts qu'il venait de faire avaient redoublé sa fièvre : les chiffres dansaient de-

vant ses yeux, l'air bourdonnait à ses oreilles. Il appuya son visage sur ses deux mains, ne sachant plus où il était, ni ce qu'il voulait faire. Dans ce moment, la porte de communication qui conduisait chez M. Souriau s'ouvrit, et celui-ci entra conduisant un jeune homme d'environ vingt ans.

A la vue de Clairou tous deux s'arrêtèrent, et le percepteur ne put retenir un cri de surprise.

— Vous ici, monsieur? dit-il.

Le vieux commis releva la tête d'un air égaré.

— Voilà, murmura-t-il. Cote personnelle et mobilière, votre nom, votre demeure...

Il avait ouvert un registre qu'il se préparait à feuilleter; Souriau le regarda stupéfait.

— Qu'est-ce à dire? reprit-il; ne me reconnaissez-vous point?

— Très-bien, très-bien, continua le commis : Souriau... Souri... voici... Cote per-

sonnelle, 17 francs ; mobilière, 23 francs 45 centimes.

Souriau l'interrompit, et s'avançant avec impatience :

— Laissez ces papiers, monsieur! dit-il impérieusement, et sortez!...

Clairou regarda à sa montre.

— Trop tôt, monsieur, trop tôt, répliqua-t-il d'un accent saccadé ; je ne sors qu'à quatre heures.

— Vous sortirez à l'instant, car voici un nouveau commis.

— Un nouveau commis? répéta Clairou ; inutile!... je puis tout faire seul... Que l'on vérifie, tout est à jour ; je passerai plutôt les soirées, les nuits. Ah! ah! ah! je défie de trouver une meilleure expédiée ; voyez les chiffres, monsieur, tout le monde peut les lire : et ces calculs, j'ai fait les preuves. Ah! ah! ah! voyez, voyez.

Il étalait ses rôles et ouvrait ses registres avec un orgueil d'enfant.

Souriau et le jeune homme se regardèrent confondus.

— Dieu me pardonne, il est fou, dit celui-ci à voix basse.

— C'est impossible.

— Alors il joue un rôle.

— Auquel je le forcerai bien de mettre fin, acheva le percepteur avec dépit.

Et s'avançant vers la table :

— Assez de comédie, monsieur ! s'écria-t-il ; je vous ai chassé hier, et voici votre remplaçant ! Laissez ces papiers sur lesquels vous n'avez plus aucun droit.

En prononçant ces mots il voulut saisir le registre que le vieux commis tenait ouvert devant lui ; mais les regards de celui-ci s'allumèrent ; il étendit les deux bras, et, se couchant sur la table pour défendre les papiers qui la couvraient :

— Ne touchez à rien ! s'écria-t-il avec égarement ; ces cahiers, ces rôles m'appartiennent ; c'est mon bien depuis trente années...

C'est moi qui les ai rayés, chiffrés, écrits... Ils ne connaissent que moi... j'en suis responsable, monsieur.

— Allez chercher le jardinier pour nous aider à jeter à la porte ce furieux, dit Souriau au neveu du curé.

Celui-ci obéit.

— Qu'il vienne! qu'il vienne! dit Clairou dont l'exaltation fiévreuse allait toujours croissant. On m'ôtera la vie avant de me les arracher.

Et, réunissant les papiers et les registres avec précipitation, il se leva. Souriau courut se placer devant la porte, le vieux commis s'arma d'un canif.

— Que faites-vous, malheureux? s'écria le percepteur en pâlissant.

— Qu'ils viennent! répéta Clairou.

— Les voici, dit Souriau.

Un bruit de pas et de voix se faisait entendre en effet dans l'escalier; Clairou regarda autour de lui et courut au couloir.

— Saisissez-le ! cria le percepteur au neveu du curé, qui entrait suivi du jardinier et de Choppart qu'il avait rencontré par hasard causant avec Cathérine.

Ils s'élancèrent sur les pas du vieux commis qui avait gagné la chambre de Souriau. Il se retourna d'abord comme s'il eût voulu leur faire face ; mais apercevant la fenêtre ouverte, il y courut et l'enjamba. Tous trois s'arrêtèrent avec un cri.

— Vous ne les aurez pas, répéta Clairou qui tenait les papiers et les registres dans ses bras, ils sont à moi,.. à moi...

— Descendez, père Grattoir ! descendez, cria le chouan.

— Ah ! ah ! reprit le vieux commis d'une voix triomphante, vous n'osez pas venir me les arracher ici... Je puis vous échapper maintenant, je suis le maître.

A ces mots, il passa les deux jambes en dehors du balcon. Choppart, épouvanté, fit un mouvement pour le retenir ; mais Clairou

poussa un éclat de rire insensé, se pencha en avant, et disparut !

Trois cris partirent en même temps. Le chouan se précipita à la fenêtre, regarda en dessous, et recula avec une exclamation d'horreur.

— Eh bien ?... demanda le neveu du curé.

— Vous pouvez avertir votre oncle qu'il a un enterrement de plus à faire, répliqua Choppart brusquement.

XVIII

Suzanne s'était réveillée, et cherchait son père dont elle venait de remarquer l'absence, lorsqu'on le lui rapporta sans vie. Ce malheur la foudroya. Quand le cœur attend une douleur, il y prépare silencieusement ses forces; il l'essaye, pour ainsi dire, et la boit goutte à goutte; mais ici le coup était si imprévu, que la jeune fille pouvait à peine y croire; ses plus sombres prévisions n'étaient jamais al-

lées si loin ; car, pour elle, en qui la vie débordait, la mort était quelque chose d'impossible à prévoir ou à comprendre. Aussi, au premier instant, se refusa-t-elle à l'évidence du malheur qui la frappait. Il y avait une heure à peine qu'elle avait vu, là, son père, qu'elle avait rencontré son regard, écouté le bruit de son haleine ; et comment penser que cette haleine était maintenant arrêtée, ce regard éteint pour jamais ! Elle prit dans ses bras le corps du vieillard, le couvrit de baisers, l'appela des noms les plus tendres ; puis, épouvantée de ne recevoir aucune réponse, elle se laissa tomber à genoux en fondant en larmes.

On profita de ce moment de désespoir pour éloigner le cadavre ; car, en l'absence de Braillé, qui n'avait point encore reparu, les voisines étaient accourues, et la jeune fille eut à subir successivement leurs gauches ou cruelles consolations. Lorsque ses larmes épuisées s'arrêtaient, et qu'elle se reposait

dans un accablement qui suspendait un instant la douleur, une nouvelle consolatrice arrivait avec quelque condoléance qui réveillait la désolation de la jeune fille. On eût dit une troupe de médecins venant tour à tour soulever l'appareil d'une blessure et en sonder la profondeur. En vain Suzanne se réfugiait au coin le plus obscur; toujours ces voix qui la plaignaient sans tendresse bourdonnaient autour d'elle, toujours elle sentait ces regards curieux épiant sa douleur. Oh! que n'eût-elle point fait alors pour la posséder librement! De quel prix n'eût-elle point acheté la solitude, cette seule consolatrice des affligés, hélas! Jusqu'alors, elle avait pu croire aussi que les peines de l'âme s'apaisaient, comme celles de l'enfance, par la distraction et le bruit; mais maintenant elle comprenait que les grandes douleurs avaient besoin de s'ensevelir dans le silence pour s'y oublier elles-mêmes.

Henri, qui était accouru à la première

nouvelle de la mort de Clairou, avait à peine osé lui parler en présence des voisins. Les deux amants ne purent qu'échanger un long regard et une étreinte; mais ce fut assez pour retirer Suzanne de son abîme de douleurs, en lui rappelant qu'elle avait encore un intérêt à la vie. Enfin l'arrivée de Braillé la délivra de ses consolatrices, et elle put ouvrir son cœur, que la contrainte avait jusqu'alors tenu fermé.

Après les premiers épanchements, le vieux prêtre prit Henri à part, et lui donna ses instructions pour tous les préparatifs nécessaires; le jeune homme sortit en promettant d'y veiller.

Le reste du jour et la nuit s'écoulèrent en entretiens mêlés de larmes et de souvenirs. L'oncle Braillé avait recouvré toute sa force en se sentant nécessaire. Il consolait la jeune fille, non par des espérances, mais par des regrets : il lui rappelait ce qui pouvait rendre le mort plus regrettable; il racontait ce qu'il

avait appris de sa jeunesse, combien il avait été bon pour la mère de Suzanne. Celle-ci s'accoutumait ainsi à parler de son père comme d'un ami absent, à considérer son souvenir, en quelque sorte sanctifié, comme une chose triste, mais douce; sans s'en apercevoir elle acceptait sa mort en ne croyant accepter que le respect pour sa mémoire.

Puis les élans d'affection pour son oncle venaient faire diversion à sa douleur. On eût dit qu'elle voulait reporter sur celui-ci l'affection désormais sans emploi qu'elle avait vouée au mort. Le vieux prêtre, en effet, résumait pour elle maintenant tout son passé; à lui seul se rattachaient toutes ces traditions du cœur qui font le foyer et la famille; hors de lui, il n'y avait, pour elle, que des tombes, et cet amour naissant auquel elle ne se confiait encore qu'avec crainte.

Braillé d'ailleurs répondait à sa tendresse avec une sorte de passion; il avait été saisi d'une inexprimable pitié à la nouvelle du mal-

heur subit qui venait d'atteindre la jeune fille, et il eût voulu à tout prix lui en adoucir l'amertume. Longtemps retranché de la vie par son titre de prêtre, et privé ainsi du bonheur des sacrifices de choix, il était heureux de penser qu'il pourrait enfin se dévouer à quelqu'un d'aimé.

Il communiqua à Suzanne ses projets pour l'avenir, et comment il tâcherait de remplir le vide laissé par la disparition de son père. La jeune fille l'écoutait assise à ses pieds, tantôt consolée par les douces images que lui offrait le vieux prêtre, tantôt ramenée aux larmes par un mot qui réveillait ses souvenirs. Mais cet entretien fut interrompu par le retour de Henri.

Celui-ci, après avoir salué Suzanne, jeta un regard d'intelligence à Braillé. Le vieux prêtre se tourna vers la jeune fille :

— Laisse-nous, dit-il en posant la main sur son front avec caresse, il faut que je parle au fourrier.

— Ah ! je sais ce que vous avez à lui dire, répondit Suzanne dont les yeux se remplirent de larmes, et je remercie M. Henri du triste devoir qu'il vient de remplir pour nous ; mais il peut parler sans crainte : depuis hier, je me suis accoutumée à tout. J'ai vu clouer la bière de mon père, j'entendrai le chant des prêtres qui l'emporteront à sa fosse.

— Je crains que vous ne l'entendiez pas, observa Raynal les yeux baissés.

— Pourquoi cela ? demanda vivement Suzanne.

— Parce que M. Manarch refuse de lui accorder les prières de l'Église.

— Dieu !

— C'est impossible ! s'écria Braillé ; mon frère était un de ses pénitents les plus pieux.

— Il l'avoue.

— Quel prétexte alors peut-il opposer ?

— Sa mort volontaire.

— Mais ne sait-il point qu'elle est le résultat du délire ?

— Je lui ai rappelé, dit Henri ; j'ai même amené comme témoin Choppart, qui a confirmé toutes mes paroles.

— Et il a refusé !

— De manière à ne laisser aucun espoir.

Suzanne joignit les mains ; Braillé leva les deux bras avec colère.

— Ainsi, ce n'est pas assez pour cet homme d'avoir chassé un malheureux de l'emploi qui le faisait vivre, s'écria-t-il, il veut encore le chasser de la tombe ! N'ayant pu le condamner vivant à la misère, il veut au moins condamner son cadavre à la honte! Il espère, sans doute, qu'il pourra en rejaillir sur nous quelque chose ! Eh bien ! soit, j'accepte sa proscription. Il refuse à cette bière une place dans l'église de Dieu ! je le ferai porter à cette porte, sous le ciel qui est aussi un temple ; et je crierai à tous ceux qui passeront : « Ceci est un homme qui a vécu soixante ans, doux, patient, laborieux, ami de Dieu et de tous ; un de vos prêtres l'a rendu fou de désespoir ;

et aujourd'hui, après l'avoir tué, il rejette son corps de la terre bénite! »

— Ah! vous ne ferez pas cela! s'écria Suzanne effrayée.

— Je le ferai, je dois le faire, reprit Braillé. Quand le faible ne peut empêcher l'iniquité, son devoir est de la dénoncer. C'est à moi de défendre la mémoire de mon frère.

— Hélas! il y a des défenses qui flétrissent autant que l'accusation, reprit Suzanne. Le meilleur moyen de faire respecter une tombe n'est-il pas de pleurer en silence à côté? Qu'importe maintenant à l'âme qui nous a quittés cette dépouille mortelle? C'est à nous seuls qu'elle est chère; et les honneurs qui lui seraient rendus ne seraient une satisfaction que pour notre douleur ou notre orgueil.

Braillé tressaillit; et la rougeur d'indignation qui avait enflammé son visage se dissipa.

— Tu as raison, dit-il en tendant la main à Suzanne, toujours raison!... Ton instinct de femme et ton cœur de fille t'ont mieux

éclairée que moi qui te devais l'exemple de la résignation ! Oui, baissons encore la tête sous cet affront, et pardonnons pour qu'on nous pardonne !.

Puis se retournant vers Henri :

— M. Manarch est maître de refuser les prières de l'Église, mais il ne peut refuser, au cimetière, une place pour ce cercueil.

— Le maire est averti et a promis de prendre des mesures, répondit le fourrier.

Il n'avait pas achevé, qu'un personnage nouveau poussa la porte et parut sur le seuil.

Il portait un habit à parements rouges, graissé sur le devant, un sabre retenu par une buffleterie noire, un chapeau rond et une canne. A ce costume équivoque tenant le milieu entre le vêtement bourgeois du mouchard et l'uniforme du gendarme à pied, Braillé reconnut le sergent de ville habituellement chargé de l'exécution des ordres municipaux.

— Salut à la compagnie, dit le nouveau

venu d'une voix un peu avinée, et en portant militairement la main à son chapeau.

— Que veut cet homme? demanda Henri.

— Je viens de la part de M. le maire! cria l'agent de police.

Le jeune homme lui imposa silence de la main, et l'entraîna à l'écart.

— Que vous a-t-on ordonné? demanda-t-il.

— On m'envoie prendre le mort. Les quatre porteurs attendent dehors.

Henri se tourna vers Braillé.

— Faites ce qui vous est ordonné, dit le prêtre; mais le cadavre de mon frère ne sera point porté à sa fosse comme celui d'un supplicié, je vous suivrai.

— Et vous ne serez point seul, dit Suzanne en se levant; moi aussi j'irai.

— Que dites-vous? s'écria Henri.

— J'irai, reprit la jeune fille, les yeux brillants d'une douloureuse résolution.

Braillé l'attira contre sa poitrine.

— Oui, dit-il avec exaltation, on ne dira

pas, du moins, que la fille a rougi de son père, et qu'elle n'a point accepté la moitié de l'injure qui lui fut faite : en marchant tous deux derrière son cercueil, nous verrons si l'on ose l'insulter. Notre affliction lui fera cortége et justifiera le mort; et si l'on ne se découvre point devant le drap funéraire, peut-être se découvrira-t-on devant nos larmes.

— Je ne vous quitte point, dit Raynal, en tendant une main à Braillé, et l'autre à la jeune fille.

— Viens donc, mon fils, répliqua le vieux prêtre attendri. Nous ne faisons, nous, que notre devoir; toi, tu seras là pour prouver que la justice et la pitié ne sont point encore éteintes au cœur de tous les hommes.

— Sommes-nous prêts? demanda le sergent de ville, qui n'avait que vaguement compris ce débat.

Henri lui fit un signe affirmatif, et il alla appeler les porteurs, qui descendirent la

bière des tréteaux et approchèrent le brancard pour la recevoir.

Tous ces préparatifs se firent lentement, avec un échange de paroles indifférentes ou grossières, comme s'il se fût agi d'un fardeau ordinaire. Suzanne, près de défaillir, regardait et écoutait avec une horreur étonnée. Tout à coup elle sentit que les larmes allaient la gagner et elle ferma les yeux.

Braillé s'approcha d'elle.

— Prends garde, ma fille, dit-il doucement en voyant les pleurs qui glissaient entre ses paupières, tu as besoin de tout ton courage pour le dernier dévoir que tu veux remplir.

— J'en aurai, mon oncle, j'en aurai, balbutia la jeune fille, mais si vous saviez!... il me semble toujours que la voix de mon père va sortir de ce cercueil, et ces gens qui l'emportent me font l'effet d'assassins!... Cependant ne craignez rien, j'étoufferai les convulsions de mon cœur, je vous suivrai; je forcerai mes pieds à me porter jusqu'à la

fosse, et là seulement vous me permettrez de pleurer !

Braillé pressa doucement le bras de la jeune fille sans répondre ; les porteurs allaient se mettre en marche, Suzanne fit un effort et les suivit en chancelant.

On s'est habitué dans nos grandes villes au spectacle de ces convois funèbres auxquels manque le prêtre : là l'opinion publique, loin de se régler sur les prescriptions de l'Église, traite le plus souvent celle-ci en puissance ennemie, et décerne le triomphe à ceux qu'elle condamne ; mais, dans les bourgades de nos vieilles provinces, le catholicisme a encore conservé toute son influence ; il ne commande plus, mais il est passé dans les mœurs ; on lui obéit sans le savoir, en croyant lui résister. Ainsi tel esprit fort, qui a pris ses opinions religieuses dans le *Dictionnaire philosophique,* pense mal de la femme de son voisin parce qu'elle ne va point à la messe et, choisit un tailleur qui communie. Il traite le prêtre d'im-

posteur, mais il l'appelle au lit de mort de ceux qui lui sont chers, et veut entendre ses chants sur la tombe fraîchement refermée.

Le refus qu'avait fait M. Manarch d'enterrer le vieux commis était donc bien véritablement aux yeux de tous une flétrissure. Les plus pieux adoptaient l'arrêt de leur recteur, les autres se rejetaient sur le suicide condamné par les philosophes aussi bien que par les casuistes. Quelques libéraux endurcis auraient pu seuls se déclarer en faveur du défunt, et suivre son convoi par esprit de contradiction; mais Clairou avait occupé trop peu de place pendant sa vie pour que l'on prît la peine d'essayer un scandale à propos de sa mort. Il n'y avait là à espérer, pour les opposants, ni poursuites judiciaires, ni articles dans *le Constitutionnel* : aussi réservèrent-ils leur énergie pour une meilleure occasion. Le cercueil traversa la ville, précédé de l'homme de police, et suivi seulement de Braillé, de Suzanne et de Henri.

Le vieux prêtre avait espéré au moins quelques marques de sympathie ; il s'aperçut bientôt que ce lugubre convoi, qui eût dû devenir un objet de respect, n'était qu'un spectacle. Les passants s'arrêtaient à son approche, et l'on accourait sur les seuils pour les voir, comme on eût accouru pour la charrette d'un condamné, sans qu'aucun front se découvrît, sans que nul fléchît le genou ! Malgré son trouble, Suzanne fut frappée de cette espèce de froideur insultante ; mais, loin d'en être abattue, elle sentit son énergie s'accroître. Elle eût voulu pouvoir embrasser le cercueil de son père, lui rendre hommage tout haut, et protester par l'éclat de sa douleur contre cette espèce d'improbation muette : ce fut seulement en arrivant au cimetière que cette force tomba. Il n'y avait plus autour d'elle que des tombes, et celle qui allait engloutir tout ce qui lui restait de son père était là, béante sous ses pieds ! Elle vit soulever la bière, elle entendit le froissement des cordes qui

servaient à la descendre, le bruit de la terre qui tombait ; puis elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien ; un nuage passa sur ses yeux, elle étendit les mains en avant, et tomba évanouie.

XIX

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la mort de Clairou, et Suzanne commençait à recouvrer quelque calme. Henri avait passé près d'elle tout le temps dont il pouvait disposer, aidant le père Braillé à la distraire et à la consoler.

Un soir qu'il l'avait quittée un peu plus tôt que d'habitude, et qu'il regagnait sa de-

meure tout pensif, il s'entendit appeler par son nom. Il releva la tête, et aperçut Choppart à la porte du café de *la Fleur de Lis*.

— On ne passe pas ! cria le garde-chasse.

— Pourquoi cela ? demanda Henri.

— Parce qu'il y a des amis qui boivent à la santé du trône et de l'autel.

— Je ne puis m'arrêter, répondit Raynal qui voulut continuer sa route ; mais quelques sous-officiers descendirent, s'emparèrent de lui et le forcèrent d'entrer.

— Ohé ! les autres, un verre pour *la Douceur !* cria Choppart en poussant un tabouret au jeune homme. Que prendra-t-il ? voyons : un coup de dur ?

— Le fourrier ne boit que du lait doux, observa Fayol.

— Vrai, reprit le chouan ; eh bien ! je me charge de son sevrage. Passez la bouteille. Ceci, fourrier, est du cognac d'hérétique... il n'a pas reçu le baptême ! tu vas me dire ce que tu en penses.

Raynal, que la plaisanterie du sergent avait fait rougir, laissa remplir son verre.

— A vous autres maintenant, continua le garde-chasse en versant à la ronde. Vidons la bouteille, en attendant que je vous en paye une autre à Brest.

— Vous comptez y aller bientôt? demanda Henri.

— Pour y rester, je l'espère, reprit Choppart.

— Ce polisson-là veut devenir fonctionnaire public, interrompit Fayol en riant.

— Pourquoi non? c'est bien le moins que le gros XVIII donne des places à ses fidèles. Je ne tiens plus ici, d'ailleurs. Lesneven me fait l'effet d'une cage à bouvreuil, où l'on n'entend que la serinette et des chants de vieilles femmes. Impossible de remuer ni de prendre ses aises; vous sentez toujours un œil sur vous; il faut rester sous verre comme un insecte piqué au bouchon : ni air, ni bruit, ni mouvement. Il me semble que je vis

ici dans un bain de guimauve : je me détends, je m'affadis, je m'éteins !

— Va donc pour Brest, dit Fayol ; si tu as ta place nous nous y retrouverons.

— D'autant que l'on parle de votre prochain rappel, à ce que dit l'Angevin.

— Pardieu ! c'est le bruit de la ville, observa celui-ci ; mais le sergent doit savoir ce qu'il en est.

— Pourquoi cela ?

— N'es-tu pas le *factotum* du lieutenant Roubert, chargé d'écrire ses rapports et de savoir l'orthographe pour lui ?

— Eh bien ! demanda Choppart en regardant Fayol.

— Eh bien ! répliqua celui-ci, l'Angevin a deviné juste : nous partons à la fin du mois.

Henri fit un mouvement.

— Ah ! ça vous chiffonne, blondin ? reprit Choppart en lui frappant sur l'épaule. Au fait, on ne peut pas déménager ses amours avec son fourniment. Mais soyez calme ; les

femmes sont comme les cabarets : on en trouve partout.

— Qui vous parle de femme? interrompit Raynal avec humeur.

— Bien, bien, reprit Choppart qui remua la tête d'un air de mystère, on vous connaît, fourrier; il vous faut du premier choix, et encore faites-vous le sournois avec les amis.

Henri voulut protester.

— Allons, *la Douceur,* interrompit en riant l'Angevin, ne joue donc pas le capucin; on sait que tu as le meilleur billet de logement de toute la compagnie; du reste, un fourrier, ça se doit.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit Henri; c'est pour moi une énigme...

— Dont la belle Suzanne a trouvé le mot.

— Comment?

— Eh! oui, continua le sous-officier; ton secret est connu, fourrier; on sait que la belle te reçoit *entre chien et loup.*

— C'est faux! s'écria Henri pâle de colère.

— Faux, répéta l'Angevin ; vous me rendrez raison de ce mot, s'il vous plaît.

— Tout de suite, répliqua Raynal en se levant.

L'Angevin voulut reprendre son sabre accroché au mur ; mais Choppart se jeta entre eux.

— Minute ! s'écria-t-il ; on ne se battra pas sans notre permission ! C'est moi qui ai mis la musique en train, et j'en suis fâché, puisque *la Douceur* veut qu'on soit discret ; mais il ne sera pas dit que deux hommes se feront couper la gorge pour si peu.

— Appelez-vous si peu l'honneur d'une femme ? dit Raynal.

— Connu ! reprit le chouan en clignant des yeux ; mais un coup de sabre ne change rien aux choses, et la petite Clairou n'en restera pas moins ce qu'elle est.

— Voulez-vous m'obliger aussi à vous demander raison, monsieur ? interrompit Henri exaspéré.

— Sur mon âme! il est ensorcelé! s'écria le garde-chasse avec un gros rire. Voyons donc, Fayol, tâche de lui faire comprendre que nous savons tout.

— Et que savez-vous? demanda Raynal en promenant sur ceux qui l'entouraient des regards étincelants.

— Pardieu! nous savons que vous allez passer les soirées chez la petite Clairou...

— Et que vous n'en sortez que le lendemain matin... Demandez au sergent.

— Je l'ai vu, dit celui-ci.

Raynal fut près de nier une seconde fois; mais il se rappela tout à coup la nuit passée avec la jeune fille près du lit de Clairou : ce souvenir le troubla. Sentant tout ce que la malveillance pouvait conclure de cette fatale imprudence, il demeura un instant muet et confus.

Choppart jeta aux sous-officiers un coup d'œil en dessous, accompagné d'une moue expressive; ceux-ci sourirent. Henri, qui s'en

aperçut, voulut alors expliquer sa présence, et raconter ce qui s'était passé ; mais, pendant qu'il parlait, ses yeux lisaient l'incrédulité et la moquerie dans ceux de ses auditeurs. Il n'eut point le courage d'achever ; s'interrompant tout à coup, il s'avança vers Fayol, qui avait écouté d'un air de nonchalance moqueuse, et lui saisissant le bras :

— Tu doutes de ce que je dis? s'écria-t-il avec emportement.

Le sergent, qui avait un coude appuyé sur la table, releva la tête tranquillement, souffla une bouffée de tabac, et haussa les épaules.

— Je crois ce que je vois, dit-il.

— Non ! reprit Raynal, mais tu vois ce que tu veux croire ! Mieux que personne, tu connais la fausseté des accusations dont je m'indigne, et cependant tu feins d'y ajouter foi ! tu les appuies de ton témoignage ! Ces soupçons, ces bruits injurieux, ces preuves trompeuses, tout cela vient de toi, je le parie !

— Quand cela serait? dit Fayol d'un ton hautain.

— Ainsi, tu l'avoues?

— Soit. Qu'as-tu à me dire ?

— Seulement que tu as menti!

Les sous-officiers firent un mouvement dans la pensée que Fayol allait s'élancer vers Raynal; mais une querelle ne pouvait servir en rien, dans ce moment, les projets du sergent : il demeura impassible.

— Décidément, l'enfant est ivre! dit-il en se tournant vers Choppart.

— Dis plutôt que tu hésites, reprit Henri, mais tu me dois satisfaction, et je l'obtiendrai, dussé-je révéler les honteux motifs de ta conduite!

— Et que pourras-tu dire?

— Je dirai que ta haine contre Suzanne n'est que du dépit d'avoir été repoussé par elle.

— Moi!

— Je raconterai l'histoire des lettres...

— Assez ! s'écria Fayol en se levant pâle de fureur ; choisis tes témoins.

Choppart essaya de s'entremettre, ainsi que les sous-officiers présents; mais tout fut inutile : Henri voulait punir l'atteinte portée à la réputation de Suzanne ; sa probité et son amour y étaient également intéressés ; quant à Fayol, on avait touché à l'un de ces souvenirs qui se cachent comme les cicatrices d'une blessure honteuse , et, à tout prix , il voulait se venger.

Tous deux quittèrent le café, et gagnèrent, à l'extrémité du faubourg, une carrière abandonnée , où se vidaient habituellement les querelles. Les témoins qui les avaient accompagnés, voyant le duel inévitable, s'occupèrent d'en régler les conditions. Pendant ce temps, Henri et Fayol avaient quitté leurs habits, et s'étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre.

La colère du premier s'était apaisée , et avait fait place à une résolution confiante. Il se présentait à son adversaire sans trou-

ble, et comme pour l'accomplissement d'un acte de justice : on eût dit un de ces combattants des *jugements de Dieu* qui entraient dans la lice avec l'assurance d'une bonne cause. Fayol n'était ni moins hardi ni moins assuré ; mais, agité d'une impatience haineuse, il creusait le sol du bout de son sabre en attendant le signal : une expression cruelle plissait ses lèvres, et son œil, qui mesurait Henri, semblait choisir la place où le frapper.

Enfin, au signal donné par les témoins, tous deux s'avancèrent l'un sur l'autre, et les fers se croisèrent.

Fayol, plus fort et plus adroit que Henri, ne tarda pas à prendre l'avantage. Trois fois son sabre effleura la poitrine du fourrier, qui, obligé de rompre, parait à la hâte et presque au hasard ; aussi, au bout de quelques minutes, l'issue du combat ne fut-elle douteuse pour aucun des spectateurs. Le sergent tenait Raynal sous son fer comme une

victime dont on prolonge l'agonie pour montrer son adresse ; il semblait jouer avec sa résistance, et un sourire dédaigneux errait sur ses lèvres, tandis que ses coups, à chaque instant plus pressés, étourdissaient Henri, et l'amenaient insensiblement à l'impossibilité de se défendre. Déjà le fourrier ne parait plus que faiblement, les témoins s'étaient rapprochés par un mouvement instinctif et semblaient attendre le moment de le voir tomber ; Fayol levait le bras pour achever une victoire qui ne pouvait plus lui être contestée, lorsque le sabre incertain du fourrier glissa le long du sien ; il jeta un cri, et sa main laissa échapper l'arme qu'elle tenait.

— Touché? demanda Choppart surpris.

Le sergent répondit par un blasphème.

Les témoins s'empressèrent autour de lui pour le soutenir, mais la honte et la rage l'empêchaient de sentir sa blessure. Les écartant tous, il voulut ramasser son arme... son bras mutilé ne put la soutenir. Un nuage

passa sur ses yeux, ses jambes fléchirent, et il fut forcé de s'asseoir sur l'herbe.

Henri, dont tout le ressentiment était tombé à la vue du sang, s'approcha.

— Ah! pourquoi nous avez-vous conduits à cette extrémité, Fayol? dit-il d'un ton de regret et de doux reproche.

Le sergent détourna la tête avec une sourde malédiction.

— Au diable les explications! interrompit Choppart. Le vin tiré a été bu, il n'en faut plus parler. Entre camarades on se donne un coup de sabre, et on ne s'en aime que mieux; les petits présents, comme on dit, entretiennent l'amitié: oubliez le passé, et sans rancune!

— Je n'en conserve point, reprit Raynal en tendant la main au sergent.

Mais celui-ci recula, fit un effort pour se lever, et lançant à Henri un regard implacable, il s'appuya sur le bras de l'Angevin et partit.

XX

Pendant que le père Braillé et sa nièce devenaient ainsi, malgré eux, les acteurs d'un drame lugubre, la comédie commencée entre Rivel, sa fille et l'ancien chouan, marchait à son dénoûment.

Consulté par le maître sabotier, M. Manarch l'avait vivement engagé à arranger le mariage d'Ursule et de Choppart, afin d'éviter tout scandale ; il avait même proposé de s'en-

tremettre à cet effet ; mais Rivel, qui se rappelait la menace faite par Ursule, refusa.

Il ne doutait point qu'une fois mariée, elle ne réclamât ce qui lui appartenait du chef de sa mère, et il ne pouvait se faire à l'idée d'abandonner à sa fille une partie de la fortune qu'il avait laborieusement amassée. Il tenait à celle-ci comme tous les avares, non pour l'usage, mais pour le bonheur de la possession ; c'était l'unique passion qui le réchauffât. En le dépouillant, on ne touchait point seulement à son aisance, on lui arrachait quelque chose de lui-même, on ôtait pour ainsi dire à sa vie l'intérêt et le soleil : aussi résolut-il d'éviter cette spoliation à tout prix.

Il se rendit d'abord chez le garde-chasse, afin de sonder ses intentions.

Choppart, accoutumé à louvoyer selon son caprice à travers le défendu ou le permis, et qui, pour l'amour comme pour tout le reste, avait toujours trouvé un singulier plaisir à enjamber les lois, devait se trouver nécessai-

rement peu disposé au mariage. Il répondit donc au marchand par des fins de non-recevoir assez maladroitement formulées, mais qui ne laissaient aucun doute sur sa résolution. Sûr ainsi de la résistance de son adversaire, maître Rivel reprit son rôle officiel de père, et somma le chouan d'épouser sa fille : celui-ci essaya de temporiser, mais le sabotier se montra inflexible. Il reprocha à Choppart sa conduite, l'avertit qu'il épouserait Ursule sans dot, et le menaça, s'il refusait, de dénoncer publiquement sa séduction.

C'était intéresser à la fois au refus l'égoïsme et la vanité du garde-chasse. Il répondit, avec un jurement énergique, à maître Rivel que sa fille ne se nommerait jamais madame Choppart, et comme le marchand insistait avec force rodomontades, il le mit à la porté par les épaules. Le sabotier n'en voulait point davantage. Il avait satisfait au respect humain en faisant une démarche près du chouan; repoussé, il pouvait s'envelopper dans sa di-

gnité blessée, et se refuser désormais à toute nouvelle tentative.

Il rentra chez lui avec l'air superbe de Louis XIV insulté par Lauzun, déclara que Choppart avait tout rejeté, et défendit de jamais prononcer son nom devant lui.

Le curé, qui n'avait aucun intérêt à soupçonner la ruse du cousin, se contenta de partager son indignation; mais les méchants ont un flair pour le mal : Ursule sentit la honteuse joie de son père à travers sa colère étudiée, et devina ce qui s'était passé. Son amour pour Choppart n'était guère qu'une préférence, et, en se donnant à lui, elle avait bien moins cédé à la passion qu'à cette espèce de curiosité des sens, cause de chute pour tant de jeunes filles. Mais elle était lasse de la vie monotone qu'elle menait chez son père, et des froids plaisirs qu'elle y trouvait. Alléchée par les premiers petillements de voluptés incomplètes, elle eût voulu en boire à longs traits; elle avait soif de mouvements

et d'émotions ; elle rêvait un théâtre plus vaste, des habitudes plus libres, des intrigues mieux entrecoupées d'incertitude et d'espoir, et aboutissant à la plénitude d'orgueil que donne le succès. Ses relations avec Choppart n'étaient, pour ainsi dire, qu'un essai de cette vie nouvelle ; et, comme Achille tressaillant à la vue des armes, elle avait eu la révélation de sa nature.

Malheureusement elle ne pouvait entrer dans la vie indépendante et agitée qu'elle désirait que par le mariage. Tant qu'elle demeurait attachée à ce morne foyer comme une barque au port, elle n'avait à espérer ni un horizon nouveau, ni les enivrantes agitations de l'orage. Il fallait donc trouver un pilote aventureux qui ne craignît pas de l'exposer à la pleine mer : or tel était Choppart, mal à l'aise lui-même dans cette petite ville, et qui ne demandait qu'à en sortir. Quant à son caractère, elle s'en inquiétait peu. Ursule cherchait moins un mari qu'un complice, et

comptait principalement sur les mauvaises passions du garde-chasse. C'était là, en effet, pour tous deux, le seul moyen de rapprochement, et le plus sûr pacte d'alliance; ils devaient sympathiser par leurs vices.

La mercière ne parla de rien à son père, dont elle craignait les manœuvres; mais, après avoir pris les renseignements qui lui étaient nécessaires et s'être entendue avec le curé, elle écrivit à Choppart de venir.

Celui-ci balança d'abord. Il prévoyait le but de l'entrevue demandée, et s'attendait à la scène de reproches, de prières et de larmes usitée en pareil cas. C'était pour lui, séducteur d'habitude, un lieu commun pathétique dont il se gardait, comme de la centième représentation d'un drame que l'on sait par cœur. Cependant cette fois il fut curieux de voir si Ursule le prendrait sur le même ton; car si la fille de maître Rivel avait deviné son énergie, lui-même soupçonnait en elle une nature plus ferme que celle de

ses pareilles. On eût dit que ces cœurs de fer, en se rapprochant, s'étaient reconnus à la froideur et au tintement du métal.

Il se décida donc à se rendre chez Ursule à l'heure indiquée.

Celle-ci l'attendait à l'entrée du jardin. Elle l'introduisit sans rien dire, le conduisit à sa chambre, et ferma les deux portes à clef. Choppart regarda faire avec une sorte d'étonnement.

— Veuillez vous asseoir, dit Ursule en lui montrant une chaise du doigt, nous avons à causer longuement.

— Et il s'agit de choses qui ne permettent point les interruptions, à ce qu'il paraît, observa Choppart, qui jeta un coup d'œil vers les portes refermées.

— Vous savez quelles sont ces choses, reprit Ursule froidement, car mon père vous a déjà parlé.

— C'est donc toujours la même histoire, ma brune?

— Toujours. M. Manarch, que nous avons consulté, a déclaré que notre mariage était indispensable.

— Sans doute ! dit Choppart avec un geste bourru, les noces amènent les baptêmes, les baptêmes les enterrements, et c'est autant de grain à moudre pour la sacristie ; mais que je sois damné si je leur donne jamais de ma farine ! J'ai en horreur le sacrement.

— C'est-à-dire que vous ne voulez point m'épouser, dit Ursule en attachant sur le garde-chasse des yeux hardis.

Choppart leva la tête, et se trompant sur le feu qui brillait dans ses regards, il sentit une velléité de rapprochement.

—Allons, ne te fâche pas, mon Égyptienne, dit-il en cherchant à attirer la jeune fille sur ses genoux ; si je refuse de t'épouser, vois-tu, c'est pour t'aimer plus longtemps ! Une fois ma femme, tu ferais partie de mon mobilier, je m'accoutumerais à toi, et un beau jour je te mettrais au rebut comme une vieille car-

nassière ; c'est ma nature. J'ai toujours laissé mon jardin en friche pour vendanger pardessus le mur du voisin. Aussi point du *conjungo*. L'amour qu'on met à la chaîne devient plus hargneux qu'un chien de garde.

— Je m'y attendais, dit Ursule tranquillement ; mais prenez garde, Choppart, vous pourrez vous repentir de ce que vous faites.

— C'est mon affaire, répondit le chouan ; je me suis toujours défié des gens qui me voulaient plus de bien que moi-même.

— Ajoutez que vous vous inquiétez peu de laisser ici des ennemis et une mauvaise réputation.

— Comment ?

— Vous comptez sur la place que M. le colonel de Massol sollicite pour vous.

— Qui vous a dit ?.... interrompit Choppart.

— Mais cette place, continua Ursule tranquillement, est également sollicitée par l'évêque, et M. Manarch la destine à son neveu.

— Au remplaçant de Clairou? dit le garde-chasse; malheur à lui s'il l'obtient!

— Que ferez-vous?

— Je lui enverrai une chevrotine entre les deux épaules! s'écria Choppart.

Ursule secoua la tête.

— Nous saurons le défendre contre vous, répliqua-t-elle.

— Nous, dit le chouan en regardant la jeune fille; le blondin est donc votre propriété?... Est-ce que par hasard il voudrait me remplacer partout?

— Ne suis-je pas libre? demanda Ursule.

— Ainsi c'est vrai! s'écria Choppart, qui se sentit saisi d'une sorte de retour amoureux à la pensée qu'Ursule passait à un autre.

— Que vous importe? reprit la mercière avec une hésitation qui semblait confirmer les soupçons.

— Comment, que m'importe! s'écria Choppart en se levant, quand un drôle, qui est déjà cause de la mort d'un pauvre vieux, me-

nace de m'enlever la maîtresse que j'ai et la place que j'allais avoir!

— Qui l'a voulu? demanda Ursule. Compromise par vous, puis refusée, ne m'avez-vous pas mise dans la nécessité d'accepter le premier mariage qui me sortirait de ma fausse position? Peut-être aviez-vous pensé que je resterais à votre discrétion et que nul autre ne voudrait de moi maintenant; mais il y a encore des gens qui tiennent à une place et à une dot.

— Quant à la dot, observa Choppart avec une grimace significative, il faudra attendre que le père Rivel ait usé ses dernières culottes; car il m'a déclaré lui-même qu'il ne donnerait rien.

— En vérité! dit Ursule, dont les soupçons étaient ainsi confirmés; eh bien? on lui fera changer d'avis.

— Par quel moyen?

— En l'assignant à rendre compte de la moitié des biens de la communauté.

— Au fait! s'écria Choppart en se frappant le front, vous avez la part de votre mère!

— Et pour ne pas la rendre, il voudrait empêcher mon mariage.

— Dieu me damne! je crois que vous avez raison; et quand je me rappelle maintenant tout ce qu'il m'a dit!... A l'en croire, sa succession ne valait pas celle d'un pauvre de l'hospice!

Ursule haussa les épanles.

— M. Guillaume a relevé l'état de ses biens sur les registres du percepteur, dit-elle.

— Ah! fit Choppart devenu attentif.

— Le tout monte à dix mille écus.

— Dix mille écus!

— Dont la moitié m'appartient dès aujourd'hui, continua Ursule en tendant au chouan l'extrait du rôle que lui avait remis le neveu du curé.

Choppart prit le papier et la main qui le présentait.

— Je garde les deux, dit-il.

Et, comme Ursule voulait se dégager en jouant l'étonnée :

— Allons, finaude, on t'a comprise, ajouta-t-il gaiement : tu as mis la nappe et servi toute ta cuisine pour me faire venir l'eau à la bouche ; je ne veux pas imiter ces enfants mal élevés qui boudent contre leur appétit. Si j'ai refusé ton père, c'est que ses injures et ses menaces m'ont fait perdre patience ; le vieux tartufe m'a pris au piége comme un loup de trois mois, mais je le lui revaudrai.

— Ainsi, observa Ursule, vos répugnances pour le mariage ont disparu ?

— C'est-à-dire que je te les sacrifie, ma brune, dit Choppart en attirant la jeune fille dans ses bras.

— Et vous parlez sérieusement ?

— Si sérieusement, que tu peux dire à ton cousin d'allumer ses cierges et d'ouvrir son *missel ;* je suis prêt à recevoir le licou conjugal.

— Alors, venez, dit Ursule : M. Manarch, que j'ai averti, vient de monter, et devant lui mon père n'osera point élever d'objections.

— Allons, répéta Choppart, je prendrai ma revanche cette fois!

La jeune fille ouvrit la porte, et, suivie du garde-chasse, elle monta à la chambre de maître Rivel.

Celui-ci racontait au curé l'inutilité de toutes ses tentatives près de Choppart, et commencçait même à s'attendrir, afin de mieux persuader son auditeur, lorsque Ursule et Choppart se montrèrent subitement à l'entrée de la chambre.

La vue du fantôme du roi de Danemark n'effraya pas davantage Hamlet. Le sabotier demeura la main en l'air, les yeux fixes et la bouche ouverte. Choppart salua de cet air dégagé qui ne le quittait jamais, et s'excusa d'interrompre l'entretien en annonçant qu'il avait à parler à Rivel.

Celui-ci voulait échapper à l'explication

qu'il prévoyait en se réfugiant dans l'indignation ; mais le chouan s'accouda tranquillement au dossier d'un fauteuil, et déclara qu'il attendrait que l'accès fût passé. M. Manarch s'entremit de son côté, et le marchand, voyant sa colère inutile, se décida à se calmer. Le garde-chasse prit alors la parole, et lui demanda la main d'Ursule. Il avait longtemps hésité, ajouta-t-il ; mais maître Rivel l'avait enfin déterminé en lui apprenant que sa fille ne pouvait espérer ni héritage ni dot : riche, elle eût facilement trouvé un autre mari ; pauvre, elle ne pouvait compter que sur lui : son honneur lui faisait donc un devoir de lui donner son nom. Il ajouta beaucoup de choses sur l'éloquence des reproches qui lui avaient été adressés par le marchand, et sur la chaleur de sa tendresse paternelle.

Tout cela était dit d'un ton si simple et si sérieux, que M. Manarch lui-même s'y laissa prendre. Rivel en sentit l'ironie ; mais il se trouvait dans la position de ce Lacédémonien

qui se laissa dévorer par le jeune renard qu'il avait caché sous sa robe plutôt que de dévoiler son larcin. Retenu par la présence du curé et d'Ursule, auxquels il ne pouvait avouer ses manœuvres, il se vit forcé d'accepter les explications du chouan, et de recevoir ses éloges moqueurs. Il fallut, de plus, lui accorder sa demande, serrer la main qu'il tendait, en promettant l'oubli du passé, et choisir le jour du mariage. Pour comble de malheur, M. Manarch se chargea de remplir toutes les formalités, et de lever les difficultés s'il s'en présentait.

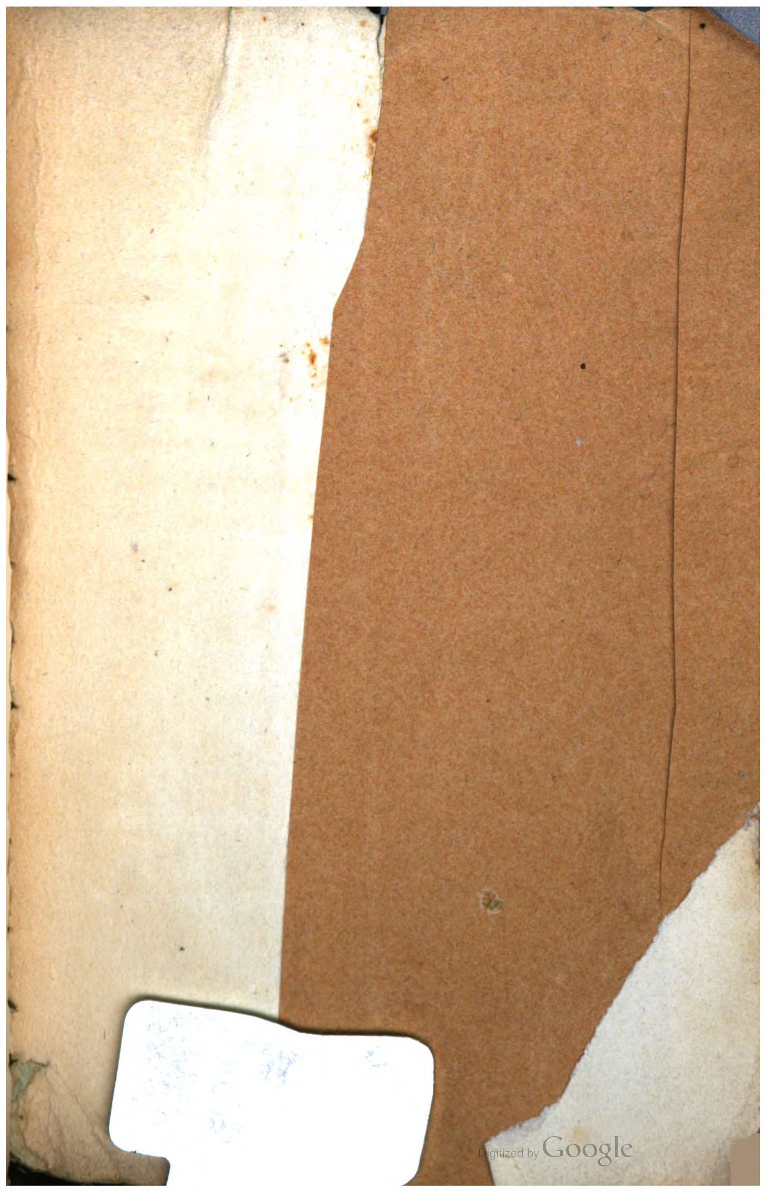
Rivel, étourdi de tant de coups, ferma les yeux, croisa les mains et se laissa couler à fond comme un homme qui se noie.

Quant à Choppart, il était ravi. Au moment de sortir, le curé lui demanda où en était son affaire avec le colonel Massol, et après avoir écouté ses explications, lui promit que tout irait bien. Le chouan le remercia, et M. Manarch partit.

Ursule, qui les avait reconduits jusqu'à la porte, se trouva un instant seule avec Choppart.

— Eh bien! demanda-t-elle en le regardant.

— Eh bien! ça va, ma brune, répondit-il en l'embrassant; j'ai rendu à ton père la monnaie de son écu et le cousin me protége. Hourra pour le mariage! il n'y a que la soutane et les cotillons pour aider un homme à faire son chemin.



Publications ...

DEERSLAYER *ou* LE TUEUR DE DAIM... *per*, traduit de l'anglais. 3 vol.
LE RHIN, LETTRES A UN AMI, par *Vi*...
WIELAND *ou* LA VOIX MYSTÉRIEUSE, ... traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.
LE MANOIR DE MONT-CRUEL, suiv... par *Élie Berthet*. Un vol. in-18.
LE PROCUREUR DU ROI, par *Jules A*...
LAURENCE, par Mme *Camille Bod*...
ÉMERANCE, par Mme *Ancelot*. 2 vo...
LA MARQUISE DE CONTADES, par *A*... Un vol. in-18.
LE DERNIER SEIGNEUR DE VILLAG... *Lavergne*. Un vol. in-18.
MADEMOISELLE DE SENNEVILLE, pa... *court*. Un vol. in-18.
L'INNOCENCE D'UN FORÇAT suivi de... *Ch. de Bernard*. Un vol. in-18.
MARGUERITE, par *Fr. Soulié*. 2 v...
LE DOCTEUR HERBEAU, par *Jules S*...
LÉNA par Mme *Ch. Reybaud*. Un vo...
JOSEPH RUSHBROOK OU LE BRACONN... *Marryat*. 2 vol. in-18.
LE NOM DE FAMILLE, par *Aug. Lu*...
L'ÉMERILLON, épisode du siége de... *thet*. Un vol. in-18.
BASILE, par *Michel Masson*. 2 vol...
LE CHEVALIER DE CHAVILLE, par le... Un vol. in-18.
EXCURSIONS SUR LES BORDS DU RH... 2 vol. in-18.